HISTORIA

Zeitschrift für Alte Geschichte · Revue d'Histoire Ancienne
Journal of Ancient History · Rivista di Storia Antica

Jahrgang 1 | 1950 | Heft 3



VERLAG FÜR KUNST UND WISSENSCHAFT BADEN-BADEN

HISTORIA

Jahrgang 1 1950 Heft 3

Anschriften der Mitarbeiter von Heft 3/1950

Prof. *Jean Bérard*, 75 av. Denfert Rochereau, Paris XIV; *J. P. V. D. Balsdon*, Exeter College, Oxford; Prof. *Friedrich Vittinghoff*, Sybelstr. 4, Marburg a. L.; *G. E. F. Chilver*, The Queen's College, Oxford; Prof. *Balduin Saria*, Heinrichstr. 33, Graz; Prof. *Johannes Straub*, Hofmannstr. 54, Erlangen; Prof. *A. Wikenhauser*, Busstr. 9, Freiburg i. B.; *A. R. Burn*, The University, Glasgow.

Redaktion: Sonnhalde 101, Freiburg i. Br. (Baden). Anschriften der Redakteure: Dr. *Gerold Walser*, Rütimeyerstr. 52, Basel (Schweiz); Prof. *Karl Friedrich Stroheker*, Weilerstraße 25, Rottenburg a. N. (Württ.). Alle die Redaktion betreffenden Zuschriften sind an die Anschrift Sonnhalde 101, Freiburg i. Br., erbeten.

Verlag: Verlag für Kunst und Wissenschaft, Lydtinstraße 8, Baden-Baden. (Alle die Administration betreffenden Zuschriften sind an den Verlag zu richten.)

Herstellung: Wiesbadener Graphische Betriebe GmbH, Wiesbaden.

Bezugsbedingungen: *Historia* erscheint jährlich in vier Heften im Umfang von je ca. 10 Bogen. Der *Abonnementspreis* für den Jahrgang beträgt DM 40,—. Er kann in vier Raten entrichtet werden. Einzelne Hefte werden zum Preise von ca. DM 20,— abgegeben. *Bestellungen* sind an die Buchhandlungen zu richten. Höhere Gewalt entbindet den Verlag von der Lieferungsverpflichtung.

ABHANDLUNGEN

Notes sur la stratigraphie et la chronologie de Troie au Bronze Récent

Dès 1946, un premier examen d'ensemble des données archéologiques relatives à l'époque du Bronze Récent dans le bassin égéen, d'une part, et des données de la tradition grecque se rapportant à l'âge héroïque de l'Hellade, d'autre part, nous avait conduit à la double conclusion qu'on ne saurait attribuer à la chronologie ératosthénienne une valeur absolue qu'elle n'a jamais eue, et qu'une chronologie considérablement plus haute doit être retenue, si l'on veut tenter de retrouver des correspondances précises pour cette période entre données de l'archéologie et données de la tradition[1]. Poursuivant nos recherches en vue d'atteindre à de plus grandes précisions et, si possible, de parvenir à une première certitude, nous avons étudié la phase terminale de l'époque mycénienne, en tentant de découvrir un monument ou un fait archéologique qui, d'une part, fût datable archéologiquement de manière exacte, et que la tradition antique, d'autre part, datât de manière non moins précise dans le cadre de l'histoire traditionnelle de l'âge héroïque. Ce repère nécessaire peut nous être fourni, croyons-nous, par la fortification mycénienne d'Athènes: la construction du mur cyclopéen de l'Acropole appelé «mur pélasgique», qui est datable archéologiquement des années qui précèdent l'incendie de Mycènes et la destruction des établissements mycéniens du Péloponèse, c'est-à-dire, en chronologie absolue, de 1200 environ avant J.-C., est datée par la tradition des années qui précèdent le Retour des Héraclides; d'où il résulte que ce Retour des Héraclides, c'est-à-dire la descente dorienne dans le Péloponèse, doit être identifié avec l'incendie de Mycènes vers 1200—1190 et se présente désormais comme un aspect ou un contrecoup des grandes invasions qui marquent le déclin de l'âge du bronze et l'avènement de l'âge du fer à la fin

1. *Recherches sur la chronologie de l'époque mycénienne* (que nous citerons désormais sous l'abréviation *Recherches...*), communication faite à l'Académie des Inscriptions le 11 Octobre 1946, publiée dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1950. Résumé dans *C. R. A. I.*, 1946, p. 519—523.

du XIIIe siècle et au début du XIIe dans tout le Proche Orient méditerranéen[2].

Lorsque nous avons exposé ces derniers résultats au Congrès international des Sciences historiques de Paris le 31 Août 1950, certains de nos collègues nous ont demandé de leur indiquer dans quelle mesure les résultats des fouilles de Troie nous paraissaient en accord avec nos conclusions. Cet entretien est à l'origine des présentes notes, que la publication, il y a quelques semaines, du premier rapport définitif de la mission américaine de Troie[3] nous a incité à présenter aujourd'hui aux lecteurs d'*Historia* sur l'invitation du Dr. Walser.

Le premier tome de *Troy* en effet, a été principalement consacré par C. W. Blegen et ses collaborateurs aux niveaux I et II d'Hissarlik, c'est-à-dire à la première partie du Bronze Ancien. Mais il commence par une introduction générale qui expose brièvement l'état actuel des conclusions américaines dans leur ensemble. Comme déjà un court article de John L. Caskey dans l'*American Journal of Archaeology* de 1948[4], ce premier tome présente des interprétations qui sur plusieurs points diffèrent des conclusions provisoires publiées en même temps que les rapports préliminaires il y a une dizaine d'années[5]. Ces interprétations se rapprochent en revanche de celles auxquelles nous avions été conduit dès 1946 par l'étude de ces rapports préliminaires. Essayons de voir comment le problème semble actuellement se poser.

Le titre même l'indique: cet article, qui se limite à la Troie du Bronze Récent, n'a pas la prétention d'être autre chose que de simples notes. Ces notes n'ont dans notre esprit qu'un caractère provisoire, comme les rapports préliminaires sur lesquels elles reposent; elles devront être révisées et complétées lorsque dans quelques années les rapports définitifs de la mission américaine auront achevé de donner un exposé détaillé des fouilles si importantes qui ont été dirigées de 1932 à 1938 par C. W. Blegen.

2. *Le mur pélasgique de l'Acropole et la date de la descente dorienne*, communication faite à l'Académie des Inscriptions le 31 Mars 1950; voir *C. R. A. I.*, 1950, p. 117—121, publiée dans *Studies presented to David M. Robinson*. Des indications précieuses semblent devoir être fournies par les fouilles entreprises à Smyrne et dont il résulterait que la colonisation grecque remonterait à l'époque du protogéométrique (voir déjà Ekrem Akurgal dans *Zeitsch. der phil. Fak. Univ. Ankara*, VIII, 1950, p. 58 sq.).

3. C. W. Blegen, J. L. Caskey, M. Rawson, J. Sperling, *Troy, General introduction, The first and second settlements*, vol. I, parts 1 et 2 (Princeton University Press, 1950).

4. J. L. Caskey, *Notes on Trojan chronology*, *A. J. A.*, LII, 1948, p. 119—122. Sur une critique de J. L. Caskey provenant d'un malentendu quant à nos conclusions, voir la note additionnelle de nos *Recherches* . . . p. 62.

5. Voir principalement *A. J. A.*, 1932 p. 431 sqq.; 1934, p. 223 sqq.; 1935, p. 6 sqq., et 550 sqq.; 1937, p. 17 sqq., et 553 sqq.; 1939, p. 204 sqq. Vue synthétique dans *Proc. of Prehist. Soc.*, 1938, p. 221 sqq., et *B. S. A.*, 1936—7 (1940) p. 8 sqq.

Rappelons tout d'abord le schéma que C. W. Blegen donnait, il y a dix ans, de la stratigraphie et de la chronologie de Troie dans son article de synthèse de l'*Annual.*

Niveau	I:	de 3200 à 2600
Niveau	II:	de 2600 à 2300
Niveau	III:	de 2300 à 2200
Niveau	IV:	de 2200 à 2050
Niveau	V:	de 2050 à 1900
Niveau	VI:	de 1900 à 1300
Niveau	VII A:	de 1300 à 1200
Niveau	VII B:	de 1200 à 900
Niveau	VIII A:	de 900 à 550
Niveau	VIII B:	de 550 à 350
Niveau	IX:	de 350 av. J. C. à 400 ap. J. C.

En 1948, J. L. Caskey rectifiait sur un point ce schéma, indiquant que l'apparition de la céramique à mamelons dans la couche VII B proprement dite ne suivait pas immédiatement l'incendie final de Troie VII A[6]. Dans l'introduction générale du premier tome de *Troy* récemment publié, C. W. Blegen affirme la continuité de la civilisation à Hissarlik durant tout le Bronze Ancien, du niveau I au niveau V inclus. Il relève qu'en revanche le niveau VI marque le début d'une nouvelle civilisation toute différente, dont le développement se poursuit jusque et y compris la première phase du niveau VII B antérieure à l'apparition de la céramique à mamelons, l'apparition de cette singulière céramique dans la seconde phase de Troie VII B marquant une seconde grande rupture[7]. Cette rupture se situe donc au milieu même de ce que les archéologues américains avaient présenté d'abord comme un seul et même niveau sous le nom général de niveau VII B, ce niveau se décomposant, comme nous le disions dès 1946 en deux niveaux différents. Mais des modifications plus amples au schéma primitif des fouilleurs américains ne doivent-elles pas être envisagées?

Dès Octobre 1946, nous avions proposé une plus large révision des premières conclusions américaines: nous indiquions que la date initiale de Troie VI paraît considérablement trop haute et que le niveau VI semble séparé du niveau V par un Priatus et non pas seulement par une rupture de civilisation, suivant sur ce point la conclusion à laquelle, indépendamment de nous, avait été déjà conduit Claude Schaeffer dans sa communication du 11 Mars 1946 à l'Académie des Inscriptions[8]. Nous indiquions encore

6. *A. J. A.*, 1948, p. 122.
7. *Troy*, I, 1, pp. 22 et 24.
8. *C. R. A. I.*, 1946, p. 121—122. Le texte complet de l'étude est publié dans *Stratigraphie comparée et chronologie de l'Asie occidentale aux IIIe et IIe millénaires*, p. 215 sqq. Sur d'autres points Cl. Schaeffer a été conduit de son côté à des remarques parallèles aux nôtres.

que la fin de Troie VI devait se situer bien avant 1300, que, de ce fait et en raison de sa durée relativement courte, la fin de Troie VII A devait subir un décalage plus considérable encore; qu'un niveau postérieur à l'incendie qui met fin à Troie VII A, mais antérieur à l'apparition de la céramique à mamelons dans le niveau VII B proprement dit devait être restitué dans la stratigraphie du site d'Hissarlik; enfin que la céramique à mamelons et le début du niveau VII B proprement dit se situaient dès avant la fin du XIIIe siècle[9].

Nous voudrions reprendre successivement, en tentant d'apporter quelques précisions nouvelles, l'examen de ces différents points, sur lesquels nous maintenons donc l'ensemble de notre opinion.

1° Le début de Troie VI. Ce début, que Dörpfeld situait au commencement du Bronze Récent, vers 1500, a été remonté par C. W. Blegen jusque vers 1900, époque où le niveau V prend fin au terme du Bronze Ancien. Il s'ensuivrait que cet établissement, qui atteint son apogée au XVe siècle, couvrirait tout le Bronze Moyen et une grande partie du Bronze Récent en s'étendant sur cinq ou six siècles; et Troie, en ce cas, notons-le tout de suite, se présenterait comme le seul établissement de l'Asie méditerranéenne où le passage du Bronze Moyen au Bronze Récent ne serait marqué par aucune rupture ni même par aucun changement, ce qui serait *a priori* assez invraisemblable. En réalité, entre la fin du niveau V, dont la date approximative, vers 1900, semble assez solidement établie pour autant qu'on en peut juger[10] et le début de Troie VI, il apparaît qu'il n'y a pas seulement complet changement et rupture de civilisation, mais un hiatus et peut-être un hiatus assez long. Nous renvoyons sur ce point notre lecteur aux indications de Claude Schaeffer, qui, ayant examiné attentivement le passage du niveau V au niveau VI a discuté la question de savoir s'il y avait entre eux une transition et une phase initiale de Troie VI à partir de 1900, entre le début et la fin du Bronze Moyen, ou si, au contraire, le site fut abandonné entre 1900 et le XVIe siècle. C'est à cette seconde solution plutôt qu'à la première retenue par Blegen, que semble conduire l'analyse des données stratigraphiques actuellement publiées[11]. De fait, la céramique qui est caractéristique du Bronze Moyen dans les autres sites de l'Asie antérieure, ne semble pas représentée à Troie comme elle devrait l'être si la butte d'Hissarlik avait été occupée durant cette période de façon dense et continue. Une communication de J. L. Caskey sur *The Middle Bronze Age at Troy* à l'Archaeological Institute of America, ne nous est malheureusement connue

9. Voir nos *Recherches*..., p. 5 sqq. et 39 sqq.
10. Voir en dernier lieu Cl. Schaeffer, *Stratigraphie comparée*..., p. 249 sqq.
11. *Ibid.*, p. 252 sqq. Voir également *Troy*, I, 1, p. 24 (où Blegen indique que la poterie du niveau VI est sans affinités avec ce qui précède).

que par quelques lignes de résumé dans l'*A. J. A.*[12]; résumé trop succinct pour donner aucune précision. Dès à présent, toutefois, nous voudrions attirer l'attention sur le point suivant. Il faut prendre garde que certains types céramiques du Bronze Moyen, dans le bassin égéen, se prolongent parfois assez longtemps dans le Bronze Récent. Ainsi en Grèce la céramique minyenne et à peinture mate de l'Helladique Moyen continue à être fabriquée jusqu'au milieu du XV[e] siècle[13]. A Troie il est hors de doute que la céramique de type minyen, si elle a des attaches dans l'Helladique Moyen, se prolonge durant tout le Bronze Récent; elle doit être considérée pour une grande part, sinon entièrement, comme une survivance, et ne doit pas être interprétée, croyons-nous, comme attestant obligatoirement la présence à Hissarlik des artisans de cette céramique dès le début du Bronze Moyen[14]. La question se pose de savoir quand elle fait à Troie son apparition. Ce qui est certain, d'autre part, c'est que la grande période de Troie VI ne commence qu'avec le XV[e] siècle, comme l'ont bien reconnu les archéologues américains, et que son apogée se situe au moment où, vers le milieu ou plutôt dans la seconde moitié du siècle, la grande muraille d'enceinte est construite autour de la ville. Pour cette raison encore il semble difficile que les débuts du niveau VI proprement dit soient antérieurs au siècle précédent et remontent aussi haut que le début du XIX[e]. Bien qu'on ne puisse en décider avant la publication complète des fouilles américaines, on doit dès à présent se demander si la butte d'Hissarlik ne fut pas presque entièrement, ou même tout à fait abandonnée au Bronze Moyen, — ce qui expliquerait la complète rupture de civilisation aujourd'hui reconnue par C. W. Blegen lui-même —, et si le début du niveau VI proprement dit est antérieur à la première moitié du XVI[e] siècle. Dans l'état actuel de la publication, toutefois, on ne peut encore exclure absolument l'hypothèse qu'il y eut une phase intermédiaire entre la fin du niveau V et le début du niveau VI proprement dit.

2[o] La fin de Troie VI. Comme l'ont bien reconnu les archéologues américains dès leurs rapports préliminaires, la fin de Troie VI paraît due à un tremblement de terre. On retrouve la trace de ce séisme dans les assises disloquées de ses murs. Ce tremblement de terre, comme c'est aussi le cas vers la même époque à Ugarit, ne marque pas de rupture ni même de changement profond dans la civilisation, le niveau VII A prenant la suite du niveau VI. Ce fait étant établi, à quel moment situer ce séisme? Sur ce point l'opinion de C. W. Blegen a varié. Après avoir situé ce séisme au

12. *A. J. A.*, 1946, p. 401—2.

13. A. Furumark, *Chron. of Myc. Pott.*, p. 98—99, etc.

14. Ce fait semble résulter notamment des indications données dans *B. S. A.*, 1936—37, fin de p. 10 et début de p. 11, et *A. J. A.*, 1935, p. 15—16.

début du XIII[e] siècle[15], il l'a remonté jusqu'en 1350[16] pour le redescendre ensuite jusqu'à la fin du XIV[e] siècle[17]. A en juger d'après le récent article de J. L. Caskey[18], c'est à cette dernière date que s'en tiennent pour le moment les archéologues américains. Cette date est conditionnée par le premier schéma stratigraphique de la mission américaine pour la période terminale du Bronze Récent à Troie, et par la date retenue pour le grand incendie de Troie VII A, date qui elle-même semble avoir été influencée par la date ératosthénienne de la Guerre de Troie. Mais ni ce schéma primitif, comme en conviennent aujourd'hui les archéologues américains eux-mêmes, ne peut être conservé, ni la date ératosthénienne de la Guerre de Troie ne doit faire illusion et être tenue pour une autorité, comme nous l'avons déjà dit; enfin la date de 1200 environ pour le grand incendie de Troie VII A ne peut être retenue. La date de 1300 environ, et même celle de 1350 sont apparemment trop basses et elles semblent en contradiction avec les constatations mêmes de la mission américaine. A cette conclusion Cl. Schaeffer a été conduit de son côté, et il propose pour le séisme la date de 1365 environ, en pensant qu'il ne s'agit peut-être que d'un contrecoup du séisme qui détruit Ugarit vers ce moment[19]. Toutefois la stricte simultanéité des deux séismes, qui n'est présentée par Cl. Schaeffer que comme une simple possibilité, ne peut pas être considérée comme un fait établi; et il n'est pas exclu qu'il faille remonter plus haut encore pour la destruction de cette Troie VI, qui doit avoir suivi d'assez près la construction de la grande muraille. C. W. Blegen signale en effet que, d'après le Professeur Karo qui a été chargé de les étudier, aucun des tessons mycéniens attribués à Troie VI n'est postérieur au milieu du XIV[e] siècle[20]; mais la chronologie archéologique du Professeur Karo, pour autant que nous avons pu en juger, est plus basse que celle que nous avons été conduit à adopter. Une date sensiblement plus haute que le milieu du XIV[e] siècle ne s'impose-t-elle pas s'il est vrai que la poterie de l'Helladique Récent II est abondamment représentée dans les couches supérieures du niveau VI et que la poterie de l'Helladique Récent III ne fait qu'y commencer[21]? Car le début de l'Helladique Récent III ou Mycénien III, dans la chronologie archéologique d'Arne Furumark[22], à l'opinion duquel nous nous rallions, se place dès avant la fin du XV[e] siècle, vers 1425; et il faut tenir compte du fait que,

15. *A. J. A.*, 1935, p. 550; 1937, p. 42.
16. *Proc. Prehist. Soc.*, 1938, p. 221 sq.
17. *B. S. A.*, 1936—7 (1940), p. 11—12.
18. *A. J. A.*, 1948, p. 119—122. Toutefois J. L. Caskey ne mentionne pas dans sa bibliographie l'article des *Proceedings of the Prehistorical Society*.
19. *Stratigraphie comparée* . . ., p. 255 sqq.
20. *A. J. A.*, 1937, p. 595 sqq.
21. *B. S. A.*, 1936—7, p. 11; *A. J. A.*, 1935, p. 16 sqq., et 1937, p. 35 et 583.
22. A. Furumark, *Chronology of the Mycenaean Pottery* (Stockholm, 1941, p. 98—99).

la catastrophe ayant été soudaine, l'enfouissement des vases les plus récents a dû suivre de très près leur fabrication et leur importation. Cette date toutefois, dans l'état actuel de la publication, ne peut être fixée de manière plus précise. Les archéologues américains ont pris soin de signaler que la limite entre Troie VI et Troie VII A est parfois délicate à fixer et, selon les fouilleurs eux-mêmes n'a pas pu toujours l'être de façon décisive[23].

3° La date finale du niveau VII A. L'établissement du niveau VII A, identifié justement, croyons-nous, avec la Troie de Priam, disparaît dans une conflagration générale. Ce grand incendie, dont témoigne encore une épaisse couche brûlée, a été daté de 1200 environ par C. W. Blegen, apparemment sous l'influence de la date ératosthénienne du sac de Troie. Sur ce point pourtant comme sur les autres il apparaît que c'est à tort qu'on cherche à abaisser la chronologie archéologique pour tenter, mais en vain, de la mettre en accord avec la chronologie ératosthénienne. Cette date de 1200 est sans aucun doute trop basse, et de beaucoup, bien qu'il soit malaisé, dans l'état actuel de la publication américaine, de dire au juste de combien. Vers 1200, en effet, comme nous verrons, le niveau VII B proprement dit est commencé, et ce niveau, postérieur à VII A, ne lui fait pas suite immédiatement. Sur cette date terminale du niveau VII A, les comptes-rendus préliminaires américains ne nous donnent directement que peu d'indications précises et sûres, et la limite supérieure du niveau sera sans doute délicate à fixer. Mais dès à présent on peut chercher à la déterminer approximativement par rapport à la date terminale de Troie VI, d'une part, et par rapport à la date initiale de Troie VII B proprement dite, d'autre part. Or la Troie VII A, qui recueille l'héritage, reconstruit la muraille et continue les traditions du niveau VI après le séisme, — et que pour cette raison il serait préférable d'appeler VI B, s'il n'était nécessaire de conserver aux différents niveaux les désignations américaines pour éviter la confusion —, paraît avoir eu une vie fort courte, de l'aveu même des archéologues américains. Dès son article de l'*Annual*, C. W. Blegen relevait que l'art de Troie VII A qui bientôt fut détruite n'eut guère le temps de se développer[24]. Dans l'introduction de la publication définitive il est précisé, par ailleurs, que le niveau ne comprend qu'une seule couche, cependant que 10 couches sont distinguées dans le niveau I, 7 dans le niveau II, 4 dans le niveau III, 5 dans le niveau IV, 4 dans le niveau V, et 8 dans le niveau VI[25]. S'il en est ainsi et si l'on tient compte du fait que la ville est alors en plein essor, donc en période d'évolution rapide, il en résulte que la durée de Troie VII A ne saurait être, croyons-nous, de plus d'une cinquantaine ou d'une soixantaine d'années, et qu'on peut se demander si elle

23. Ainsi *A. J. A.*, 1937, p. 30.
24. *B. S. A.*, 1936—7, p. 11.
25. *Troy*, I, 1, p. 22.

a excédé une trentaine ou une quarantaine. Si l'on part de la date initiale du niveau VII B proprement dit désigné par les archéologues américains comme le niveau VII B 2, qui peut être dès maintenant déterminée avec plus de certitude que la date finale du niveau VI, vers 1250—1225, comme nous allons voir, et si on compte une soixantaine d'années au minimum, mais peut-être un siècle ou même plus, pour le niveau intermédiaire entre le niveau VII A et le niveau VII B proprement dit, on arrive, pour l'incendie final de VII A à une date qu'il semble difficile d'abaisser au delà des premières décades du XIII[e] siècle, mais qui peut être sensiblement plus haut dans le XIV[e] siècle. En faveur de la date la plus haute on peut invoquer le fait qu'en tout cas, à en juger par la statistique des tessons mycéniens découverts sur la butte d'Hissarlik[26], les relations de Troie avec la Grèce mycénienne furent les plus intenses au moment du Style du Palais et des premières poteries du Mycénien Récent, c'est-à-dire durant les dernières décades du XV[e] siècle et les premières du XIV[e], dans la chronologie archéologique que nous avons adoptée.

4° Le niveau intermédiaire entre Troie VII A et Troie VII B proprement dit, ou niveau VII B 1 de la nouvelle nomenclature américaine. En 1948, comme nous l'avons dit, J. L. Caskey signalait que l'apparition de la céramique à mamelons dans le niveau VII B proprement dit ne devait pas être considérée comme faisant immédiatement suite à l'incendie final du niveau VII A, le niveau VII B se présentant comme double[27]. Dans l'introduction du rapport définitif récemment publié par la mission américaine, cette couche intermédiaire, considérée comme la phase initiale du niveau VII B, est appelée VII B 1[28]. Mais cette désignation risque d'en donner une idée tout à fait inexacte. Dès 1946 nous indiquions l'existence de cette couche, ou plus exactement de ce niveau; car il s'agit bien en réalité d'un niveau distinct de celui qui le précède, et plus encore de celui qui le suit; et nous insistions sur la nécessité de rétablir ce niveau dans la stratigraphie de Troie, en tirant les conséquences qui en résultent pour la chronologie[29]. De fait, les fouilleurs américains reconnaissent aujourd'hui que la coupure dans le développement des civilisations de Troie est non pas après la destruction de la ville VII A, au début de VII B 1, mais à l'apparition de la céramique à mamelons, c'est-à-dire entre VII B 1 et VII B 2[30]; ce qui prouve clairement le caractère distinct du niveau VII B 1, qui, malgré sa désignation se rattache plus au niveau qui précède qu'à celui qui suit. Si ce niveau VII B 1 n'a pas été partout retrouvé ou du moins n'a pas été tout de suite bien reconnu dans

26. *B. S. A.*, 1936—7, p. 11 et *A. J. A.*, 1937, p. 583.
27. *A. J. A.*, 1948, p. 122.
28. *Troy*, I, 1, p. 22 sq.
29. *Recherches* . . ., p. 41 sqq.
30. *Troy*, I, 1, p. 23—24.

les fouilles américaines, c'est peut-être qu'il n'existe pas partout sur la butte d'Hissarlik, ce qui serait à vérifier et ce qui prouverait que le site fut partiellement abandonné; c'est en tout cas parce qu'il s'agit manifestement d'une occupation relativement faible et pauvre du site. Que ce niveau VII B 1, toutefois, ait une certaine durée, résulte des indications données dès les rapports préliminaires, notamment de celle où il est le plus clairement attesté et où il atteint près de deux mètres. En ce passage des rapports préliminaires, allusion est faite à une couche de deux mètres de dépôt, dont la majeure partie, quoique certainement postérieure à VII A, est toutefois antérieure à l'apparition de la céramique à mamelons et des orthostates de la couche VII B proprement dite[31]. L'épaisseur de ce niveau semble témoigner d'une durée assez longue: une soixantaine d'années au moins, un siècle ou même un peu plus au maximum, la question se posant au demeurant de savoir si le site a été immédiatement réoccupé, ou si un certain laps de temps ne s'écoula pas entre l'incendie et la réoccupation. Cette durée apparaîtra d'autant plus longue, si l'on tient compte, comme il convient, du caractère misérable de cet établissement. Par ailleurs, à en juger par les indications données sur la céramique que contient ce dépôt, le niveau VII B 1 continue pauvrement les traditions du niveau VII A et semble témoigner de la réoccupation au moins partielle du site après l'incendie par les survivants de la population de la ville VII A ou leurs descendants.

5° La date initiale du niveau VII B proprement dit ou niveau VII B 2. Le début de ce niveau, caractérisé, nous disent les rapports américains, par l'apparition de cette singulière céramique à mamelons (*knobbed ware, Buckelkeramik*), marque bien une coupure dans le développement de la civilisation et témoigne de l'arrivée d'une population nouvelle, qui se mêle à la population indigène ou se substitue à elle, provisoirement au moins. A quel moment situer l'événement? Un repère précis semble nous être donné par la présence dans ce niveau de céramique mycénienne tardive, la dernière qui parvienne à Troie[32]. J. L. Caskey, en effet, à qui nous avions écrit pour le questionner sur ce point, a eu l'obligeance de nous préciser le mois dernier que ces tessons se trouvent bien dans la couche VII B 2 en même temps que la céramique à mamelons, et non pas dans le niveau VII B 1. Nous n'avons vu ni ces tessons, ni leurs photographies, et nous ne pouvons en conséquence en juger par nous-mêmes. Mais nous croyons pouvoir nous fier en attendant à l'opinion d'A. Furumark, dont la compétence en matière de céramique mycénienne est bien connue. Si, comme il semble, c'est bien

31. *A. J. A.*, 1937, p. 48 et surtout 575. Ailleurs (*A. J. A.*, 1935, p. 17 et 551; 1937, p. 30 et 574), la distinction de ces deux niveaux n'est pas faite. Les rapports préliminaires ne permettent pas de savoir si les orthostates apparaissent dès VII B 1 (*A. J. A.*, 1937, p. 48) ou seulement dans VII B 2.

32. *A. J. A.*, 1935, p. 551; *B. S. A.*, 1936—7, p. 11.

de ces derniers tessons mycéniens du niveau VII B 2 que parle A. Furumark, cette dernière poterie mycénienne de Troie se classe dans le Mycénien III C 1 a, et est antérieure à la dernière période de Mycènes avant sa destruction[33]. Or, à en juger par les fouilles de Tarse et par le début de la poterie philistine, il semble que la destruction de Mycènes ne soit pas postérieure à 1200—1190 et que le début du Mycénien III C 1 a remonte jusque vers le milieu du XIIIe siècle[34]. Le début du niveau VII B 2 se situerait donc avant 1200, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, et vraisemblablement de manière plus précise entre 1250 et 1220. De fait, après avoir considéré que le niveau VII B, pris dans son ensemble, appartenait à l'âge du bronze[35], les archéologues américains pensent aujourd'hui que le niveau VII B 2 »presumably falls in the iron age«[36]. Il serait normal, en effet, que le niveau VII B 2 marquât le passage de l'âge du bronze à l'âge du fer; passage qui se situe dans tout le bassin oriental de la Méditerranée vers la fin du XIIIe siècle ou dans la première partie du XIIe. Quant à l'arrivée à Troie des porteurs de la céramique à mamelons, elle s'insère dans le cadre des grandes migrations qui marquent le passage du bronze au fer à la fin du XIIIe et au début du XIIe siècle et qui, sous le nom d'invasion des peuples du Nord et de la Mer, vient déferler à travers la Syrie et la Palestine jusqu'aux frontières orientales de l'Egypte en la huitième année du règne de Ramsès III, vers 1191. Mais, comme il est naturel, cette invasion de peuples du Nord, dont la descente dorienne dans le Péloponèse n'est qu'un aspect ou un contrecoup, se serait produite en Troade un peu avant que les effets ne s'en fissent sentir dans l'Anatolie intérieure et méridionale, en Syrie et en Palestine. Les archéologues américains remarquent la difficulté du problème que pose l'apparition de cette assez grossière céramique à mamelons, et considèrent que ce problème n'est pas encore résolu de manière satisfaisante[37]. Ce problème est certainement délicat. Dès à présent, cependant, il semble que les origines immédiates de cette céramique et de cette migration doivent être cherchées vers le Nord-Ouest, sur le rivage septentrional de la mer Egée, et qu'il faille, de manière plus lointaine, relever les affinités de cette civilisation avec la civilisation dite lusacienne (*Lausitzkultur*). Il convient de se reporter particulièrement, sur ce point, aux recherches de Heurtley en

33. *Opuscula Archaeologica*, III, 1944, p. 264. Voir également Hanfmann dans *A. J. A.*, 1948, p. 144.

34. Voir nos indications dans *Le mur pélasgique de l'Acropole et la date de la descente dorienne, loc. cit.*

35. *A. J. A.*, 1937, p. 596.

36. *Troy*, I, 1, p. 23.

37. *Troy*, I, 1, p. 24.

Macédoine[38]. En cette région l'arrivée de la civilisation de type lusacien se situe semblablement au passage du bronze au fer, mais apparemment un peu avant le moment où elle parvient en Troade avec les porteurs de la céramique à mamelons; et, comme en Troade, on relève dans cette couche de transition du bronze au fer des apports mycéniens tardifs.

Tels sont, relativement à la stratigraphie et à la chronologie d'Hissarlik, les principaux problèmes que nous voulions soulever dans cette étude; car notre intention n'est pas de revenir ici sur la question tout autre de la confrontation de ces données avec celles de la tradition, ni d'étudier dans quelle mesure on peut tenter d'interpréter les premières à l'aide des secondes[39].

38. *Prehistoric Macedonia* (Cambridge, 1939), notamment p. 93 sqq. et 123 sqq. Notons que le problème que posait Heurtley en 1939 (p. 125) pour ce qui est de la date de la Guerre de Troie, se résout de lui-même si l'on adopte, comme nous pensons qu'il convient de le faire, une date considérablement plus haute que la date ératosthénienne.

39. Pour un essai d'interprétation, encore hypothétique, des données archéologiques à l'aide des données de la tradition dans le cadre d'une tentative plus générale, nous renvoyons provisoirement notre lecteur à nos *Recherches*..., notamment p. 43—63, où nous signalions en particulier l'importance du niveau VII B 1 pour ce qui est de la réoccupation du site par les survivants de la Troie de Priam quelque temps après le sac et l'incendie de la ville. Ajoutons seulement deux remarques.

1° Si la rupture, dans la stratigraphie de Troie, comme l'ont maintenant constaté les archéologues américains, se place non après l'incendie qui met fin au niveau VII A, mais entre les niveaux VII B 1 et VII B 2, il en résulte que, de même que la Guerre de Troie, qui nous est présentée par la tradition comme un règlement de comptes entre deux groupes de grands féodaux, la catastrophe qui met fin à la Troie VII A se présente comme un accident, et non pas, ainsi que la descente dorienne dans le Péloponèse, comme un grand tournant de l'histoire.

2° Le fait qu'un dernier apport de poterie mycénienne est attesté à Troie à côté de la céramique à mamelons du niveau VII B 2, un peu avant la destruction de Mycènes, ne doit-il pas être rapproché de la présence en Macédoine de poterie mycénienne de même époque dans la couche de la *Lausitzkultur*, qui atteste semblablement et vers le même moment des contacts avec la Grèce mycénienne? Et ces deux faits ne doivent-ils pas être rapprochés de la tradition selon laquelle, vingt ans avant la descente dorienne dans le Péloponèse, au début de la migration éolienne, un reflux vers le Nord et le Nord-Est d'une partie des occupants de la Grèce achéenne passait pour s'être dessiné, certains des premiers colons grecs de l'Eolide asiatique y étant venus, nous est-il dit, à travers la Thrace et peut-être en même temps que des Thraces? Sur ces faits et sur les migrations qui à différentes époques conduisirent des populations de Thrace en Asie cf. Strab. XII, 8, 4; XIII, 1, 3 et 8; XIV, 5, 29 ainsi que Xanth. F. H. G. I, p. 37 sq. fr. 5, 6, 8; etc. . . . A Hissarlik même, toutefois, il semble que le site ne fut occupé par une ville hellénisée que plus tard, au début du niveau VIII, si l'on en croit les indications de la mission américaine, niveau dont la date initiale (assez haute?) reste encore à préciser. Pour la chronologie de la colonisation grecque de l'Asie Mineure au moment du Retour des Héraclides et après, qui sort du cadre de la présente étude, les fouilles actuellement entreprises à Smyrne (voir note 2), apporteront, croyons-nous, des précisions essentielles.

Nous aurons à revenir sur cette grande question, comme sur le problème de l'interprétation de la stratigraphie de Troie à l'aide des données de la tradition.

Pour ce qui est des problèmes que nous avons soulevés ici, notre désir n'a été que d'essayer de les poser et de suggérer en quel sens on peut en chercher une solution à partir des rapports préliminaires de la mission américaine, en attendant l'achèvement de la publication définitive, dont l'apport, nous en sommes certain, sera plus considérable encore. Ce n'est en effet que par un long et minutieux examen de toutes les données archéologiques, qu'on peut espérer parvenir à la solution d'un ensemble de problèmes si vaste et délicat, pour lesquels des tâtonnements étaient et sont encore inévitables.

La tâche des Américains était d'autant plus malaisée que l'occupation du site a été longue et que la stratigraphie est complexe. La difficulté fut accrue par le fait qu'après les explorations profondes ou superficielles de leurs prédécesseurs, les archéologues américains ne trouvaient plus guère qu'un cinquième de la superficie du site encore intact. Elle le fut enfin par la règle qu'ils se sont imposée de publier après chaque campagne les résultats de leur exploration, avec une loyauté dont il faut leur savoir gré. On ne saurait attribuer trop d'importance aux découvertes de C. W. Blegen et de ses collaborateurs. Leurs fouilles, exécutées avec la plus grande minutie, doivent désormais servir de base pour toute étude du site. Après elles il n'y a sans doute plus guère à attendre de l'exploration d'Hissarlik; et, si quelque lumière nouvelle doit venir de nouveaux sondages, il semble qu'elle viendra surtout de l'exploration d'autres sites de la région troyenne, où l'on puisse espérer retrouver, pour la période préhistorique et protohistorique, une stratigraphie parallèle à celle de Troie. Ces fouilles ne nous ont pas seulement procuré un abondant matériel archéologique, qui s'échelonne sur tous les niveaux successifs; un résultat capital — faut-il le redire? — est d'avoir retrouvé les vestiges de l'enceinte Nord de la ville à l'époque mycénienne, ce qui détruit d'un coup le principal argument de ceux qui cherchaient encore le site de Troie ailleurs que sur la butte d'Hissarlik.

Nous espérons avec confiance que dans les années qui viennent le grand problème historique de Troie achèvera de s'éclairer.

Paris. *Jean Bérard.*

The 'Divinity' of Alexander[1]

This paper has the object of enquiring into three questions concerning the »divinity« of Alexander: first, whether the idea of claiming divinity was suggested to him by what he read in Isocrates and heard from Aristotle; secondly, how important and how significant was Alexander's unsuccessful attempt to introduce *proskynesis* into the Greek and Macedonian section of his court at Bactra; and thirdly, whether it is quite certain that in 324 B. C. Alexander himself sent instructions from Susa to the Greek cities that they were to accord him divine honours.

I. The Influence of Isocrates and Aristotle

In a letter to Philip which survives as number 3 among the collection of Isocrates' letters, Isocrates wrote that, if Philip conquered Persia, there would be nothing left for him but to become a god. Aristotle, writing of monarchy in book 3 of the *Politics*, stated that the true king (the *pambasileus*) would reasonably be held to be »as a god among men« and that for others to rule over him would be as wrong as for men to claim to rule over Zeus.

Now there is a question which any historian of Alexander who is worth his salt must ask: if Alexander claimed to be a god, what put it into his head to do so? The answer, Dr. Tarn believes, lies in these statements of Isocrates and of Aristotle[2]. Alexander had read Isocrates' *Philippus*; so he must have known the sentence from Isocrates; and, as for Aristotle's statements, while Alexander probably never read the *Politics*, he had at thirteen had Aristotle for a tutor. Politics are a subject of prime importance for young princes, and no tutor to the son of the King of Macedon could possibly have avoided the subject of monarchy. Therefore Alexander must have been familiar with those views of Aristotle which we today can read in the *Politics*. So Tarn has argued.

It is at first sight a very attractive suggestion, but before we accept it, we must look more clearly at the foundations on which it rests. And the

1. This paper has been read in typescript by a number of my friends, including my colleagues Mr. A. Andrewes and Mr. C. Hignett. It has gained much from their comments and corrections, and I am deeply grateful. A summary of the paper was read on 2 November 1950 to the Oxford branch of the Classical Association.

2. *Alexander the Great* (Cambridge, 1948), II, 365—369.

questions which *we* must ask are numerous. First, was the suggestion of paying divine honours to Alexander in his lifetime a complete novelty in Greek political life? Were there any precedents? Secondly, did language outstrip practice and, if the actual according of cult to a living man was unprecedented, or almost without precedent, was the same true of extravagant flattery of language? Was it unprecedented, indeed unusual, to speak of a living man as »a god among men«? Thirdly, in the particular case of Isocrates, what is the relation of Isocrates' third letter to the *Philippus*? Is it a genuine letter of Isocrates, and is there any reason at all to think that Alexander read it? Lastly, what is Aristotle's general argument about monarchy in the third book of the *Politics*, in which occur the two remarks on which Tarn has seized? Do they, in their context, signify what, apart from their context, they appear to state?

First, then, what were the precedents in Greece for a consecration of the living? In fifth century Sicily, Empedocles states in a fragment of the *Katharmoi*[3] that he was respected as a god (*Θεὸς ἄμβροτος οὐκέτι θνητός . . . σεβίζομαι*), but this is only the vague and colourful language of a poet and a strange poet at that. Then, at the end of the fifth century, there are the stories about cult paid to Lysander in Ionia, especially on the island of Samos. But these, in the main, are vouched for by no better source than Duris of Samos, who may well have projected into the past some of the Hellenistic practices of his own lifetime, the early third century before Christ[4]. The problem is one for a separate enquiry, as is that raised by the stories of cult paid to Clearchus, tyrant of Heraclea in Pontus a generation before Alexander[5]. Their significance for our present purpose could only lie in the fact, if it was a fact, that such a thing had happened already in the Greek world, admittedly on a far smaller stage, without causing any tremendous stir: so why should it not happen again on the much larger stage on which Alexander played? Against this we have to set the fact that nothing of the kind had happened as yet, to our knowledge, in mainland Greece. Cult would naturally have involved some or all of the following honours: the dedication of temple, a cult statue and a temenos in a man's honour; sacrifice to him in his lifetime, the holding in his honour of games called by his name, a paean in which the living man was named among the gods[5a].

3. *Fr. d. Vorsokr.*[5] 31B, 112, 4ff.

4. Jacoby, *FGH*, IIA, 76, F. 71 and 26 (from Plutarch, *Lysander*, 18 and Athenaeus, XV, 52, p. 696E). Cf. Plutarch, *Mor.*, 210D and, on the whole story, Fr. Taeger, *Hermes*, LXXII (1937), 358, n. 4.

5. Isocrates, *ep.* 7, 12f.; Justin, XVI, 5, 8—12; Memnon, ap. Phot., *Bibl.*, 224 (*FGH*, IIIA, 434); Suidas, *s. v.*

5a. Callisthenes, as reported by Arrian, *Anabasis*, 4, 11, 2, defines closely the formal differences between cult paid to gods and honours accorded to distinguished men.

Such honours were properly reserved still for gods and heroes. Of heroes Heracles was the most conspicuous and he had won his crown of »heroism« not by birth, not by the fact of having Zeus for his father, but by his human well-doing, *δι' ἀρετήν*. Others had followed in his footsteps, founders of cities, tyrannicides, benefactors: Brasidas, for instance, after his death, at Amphipolis. Posthumous »Heroisierung« had always been, and continued to be, the legitimate reward of superlative *ἀρετή*: *καθάπερ φασίν, ἐξ ἀνθρώπων γίνονται θεοὶ δι' ἀρετῆς ὑπερβολήν*[6].

Calling people gods in their lifetime, without paying cult to them, was a very different matter. The practice of addressing a deliverer as *σωτήρ* was rapidly on the increase in the late fifth and fourth centuries. Calling him divine, a hero or god, had for long, it seems, been a permissible laxity of admiring or flattering speech. Aristotle tells us that Spartans called a man whom they specially admired »*σεῖος*« — i. e., »*θεῖος*« — *ἀνήρ*[7] and, as Aristotle himself points out, such extravagant use of language goes back to Homer. Priam said of Hector that »he seemed to be the son not of a mortal, but of a god«[8]. It is indeed in this passage that we first meet the expression »a god among men«, used as a term of extravagant praise. It occurs in Theognis[9]. It occurs in fourth century comedy: in Antiphanes' *Tritagonistes* Philoxenus is described as »a god among men«[10]. Isocrates in his *Evagoras* refers to it as a normal conceit of poets[11] and, according to a story in Plutarch (though admittedly a story whose truthfulness is open to doubt), Alexander himself pushed the expression a stage further when, at the orgy when Cleitus so fatally insulted him, Alexander turned to two Greeks and said, »Placed among Macedonians, don't you feel that Greeks are like demigods among beasts[12]?«.

Given the facts, it is difficult to imagine that the statement that a king »was like a god among men«, if Aristotle ever made it when tutoring the young Alexander, is likely to have excited in him later the notion of claiming divinity[13].

What then — our third point — of the remark in Isocrates' third letter to Philip that, if he conquered Persia, there would be nothing left for him but to become a god?

6. Aristotle, *NE*, VII, 1, 2—1145 a, 22f.
7. Aristotle, *NE*, VII, 1, 3—1145 a, 27ff.
8. *Iliad*, XXIV, 258.
9. 339.
10. *fr.* 209.
11. IX, 72, »*εἴ τινες τῶν ποιητῶν περί τινος τῶν προγεγενημένων ὑπερβολαῖς κέχρηνται, λέγοντες ὡς ἦν θεὸς ἐν ἀνθρώποις*«.
12. Plutarch, *Alexander*, 51, 4.
13. Nor is there any reason, with Tarn, o. c. (n. 2.), II, 368, to regard the use of the phrase *θεὸς ἐν ἀνθρώποις* by Diotogenes in his *περὶ βασιλείας* (Stobaeus, IV, 7, 61 p. 265, Hense) as an unmistakable reference to the Aristotle passage.

To understand this, we must go back to the *Philippus*, whose composition was finished soon after the Peace of Philocrates in 346 B. C. It set out a double programme: Philip was urged to create a united Greece and then to lead a crusade against Persia. Except in the selection of Philip (now the only possible choice) as recipient for the invitation, there was nothing in either part of the programme which, in Isocrates' thought, was strikingly new. Union at home, and a crusade abroad: were they not the dominant themes of the *Panegyricus* thirty-four years earlier? Ὁμόνοια illuminates the first theme[14]; δόξα dominates the second[15]. No great difficulty was to be apprehended, and there was great glory for the winning. Philip was told that he should be inspired by those »who had become famous through invading Asia »καὶ δόξαντας ἡμιθέους εἶναι[16]«; he was told that Isocrates only refrained from comparing him with great figures of the past because he did not wish, by making the comparison, to belittle »τοὺς ἡμιθέους εἶναι νομιζομένους[17]«; and finally[18] Philip was encouraged to remember Heracles and Theseus who marched against Troy and, though their world was smaller than his, »ἀλλ' ὅμως ἰσόθεον καὶ παρὰ πᾶσιν ὀνομαστὴν τὴν αὑτῶν δόξαν κατέλιπον«. In Heracles' case consecration was due to the ἀρετή which he displayed in his lifetime; but here[19], as in all other passages[20] where Isocrates refers to the consecration of Heracles, his belief is explicit (indeed, any other, in view of the nature of Heracles' death, would have been difficult) that it was after his death, not in his lifetime, that Heracles became a god[21].

Now among the collection of Isocrates' letters there are two (numbers 2 and 3) which are addressed to Philip, and the second of these letters, number 3, is a letter written soon after the battle of Chaeronea, pointing out that the programme outlined in the *Philippus* some eight years earlier is more compelling than ever and indeed easier, since Philip is now in a position to discard persuasion and to impose ὁμόνοια on Greece by force.

14. It was certainly a confederation of Greek states, not a »national Greece« that Isocrates urged. The word ὁμόνοια (or ὁμονοεῖν) occurs in *Philippus*, 40; 83; 141.

15. *Philippus*, 114; 118; 119; 135 (δόξα); 116 (εὐδοκιμούσας); 120 (ποίαν τινὰ χρὴ προσδοκᾶν περὶ σοῦ γνώμην ἅπαντας ἕξειν); 123 (εὐδοκιμήσεις); 134 (δόξα and εὐ[δοξί]αν, surely a better reading than εὐ[λογί]αν).

16. *Philippus*, 137.

17. *Philippus*, 143.

18. *Philippus*, 145.

19. *Philippus*, 132, »ὃν ὁ γεννήσας διὰ τὴν ἀρετὴν εἰς θεοὺς ἀνήγαγε«. Cf. Aristotle, *NE*, *VII*, 1, »εἰ, καθάπερ φασίν, ἐξ ἀνθρώπων γίνονται θεοὶ δι' ἀρετῆς ὑπερβολήν.«

20. X *(Helena)*, 17; VI *(Archidamus)*, 17. Cf. IX *(Evagoras)*, 70, »εἴ τινες τῶν προγεγενημένων δι' ἀρετὴν ἀθάνατοι γεγόνασιν.« Cf. Callisthenes' statement, as reported by Arrian, *Anabasis*, IV, 11, 7, that Heracles' divinity dated from the time when, after death, he was canonized by Delphi.

21. e. g. VI *(Archidamus)*, 17, »μετήλλαξε τὸν βίον, θεὸς ἐκ θνητοῦ γενόμενος«.

The letter twice reproduces almost verbally sentences which had already appeared in the *Philippus*[22] and, apart from statements (sections 3 and 4) (a) that people were asking whether Isocrates or Philip first thought of the idea of conquering Persia and (b) that Isocrates regrets that his age prevents him from delivering his message to Philip in person, the argument is, in effect, a précis of the argument of the longer work: Greece must be reconciled, especially Sparta, Argos, Thebes, Athens, to a state of *ὁμόνοια* (*ep.* 3, 2: *Philippus* 30—45); Greek states have really no alternative but to follow Philip's policy (*ep.* 3, 2; *Philippus*, 46—72); some of Darius' subjects will join Philip (*ep.* 3, 5; *Philippus*, 101—104); the conquest of Persia involves no difficulties as great as those which Philip has already surmounted (*ep.* 3, 5; *Philippus*, 115). Then in the letter[22a] occurs the remarkable statement: »*οὐδὲν γὰρ ἔσται λοιπὸν ἔτι πλὴν θεὸν γένεσθαι*«.

We must not follow Tarn and state that, because Alexander had read Isocrates' *Philippus* — the fact is anything but certain[23] — »he could not fail to have known of this« remark that nothing would remain for Philip, after his conquest of Persia, but to become a god. For the remark does not occur in the *Philippus* at all; it occurs in a letter to Philip and, moreover, a letter which, as Wilamowitz has shown, may well not be a genuine letter of Isocrates at all, but a forgery put about after his death in the Macedonian interest, as counterpropaganda to the story spread by the democrats that in his last hours, after Chaeronea, Isocrates had turned bitter and had abandoned his faith in Philip[24].

22. Cf. *Ep.* 3, 2 (*συνεβούλευον*... *εἰσακολουθήσειν*) and *Phil.*, 30 *Φημὶ γὰρ*... *ποιήσεις*); also *Ep.* 3, 5 (*ταῦτα δὲ*... *ὑπαρξάσης*) and *Phil.* 115 (*ῥᾷον γὰρ*... *προελθεῖν*).

22a. This is the position in which the sentence appears in the manuscripts. I can see no reason for interchanging it with the previous sentence, a suggestion first made by Dobree, embodied in the Benseler-Blass (Teubner) edition of 1889 and since generally accepted by editors of Isocrates.

23. Tarn, O. c. (n. 2), II, 365 f., quoting Benno von Hagen, »Isokrates und Alexander«, *Philologus*, LXVII (1908), 113—133 and U. Wilcken, *Sitzb. Berl. (ph.-hist. Kl.)*, 1928, 578, n. 3. But the only evidence is that Alexander did certain things in Asia, like settling homeless mercenaries in city life, which Isocrates had advocated.

24. Benno von Hagen's arguments in favour of the genuineness of the letter (*O. c.* (n. 23), 118—124) do not seem to me to destroy the very strong case made out by Wilamowitz, *Aristoteles und Athen* (Berlin, 1893), II, 395—7. See, for further doubts as to its genuineness, V. Ehrenberg, *Alexander and the Greeks* (Oxford, 1938), 90, n. 2 and A. Momigliano, *Filippo il Macedone* (Firenze, 1934), 192. The letter was accepted as genuine (without positive argument) by E. Meyer, *Sitzb. Berl. (ph.-hist. Kl.)*, 1909, 766, n. 1 and *Kleine Schriften* (Halle, 1910), 308 and by K. J. Beloch, Gr. Gesch.², III, i, 577, n. 1. The case for its genuineness was argued by P. Wendland, *Nachr. Gött. Gesellschaft d. Wissenschaften (ph.-hist. Kl.)*, 1910, 177—182, who wrote, »Ob ein Fälscher solche echt isokratische Feinheiten getroffen hätte, scheint mir sehr zweifelhaft«, and by G. Mathieu, *Philippe et lettres à Philippe* (Paris, 1924), 46—50.

One cannot, of course, be certain. Old men of ninety-eight may do very odd things. But there is one point, unnoticed by Wilamowitz, which may strengthen one's doubts about the genuineness of the letter. Sections 2 and 5 of the letter, as has been pointed out, summarize (in the right order) the arguments of the *Philippus*, twice by use of sentences lifted almost verbally from the *Philippus*. The summary takes us down to the end of section 115 of the *Philippus*. Of that work, there remains the conclusion, another 40 sections. In the letter (apart from the final remarks about Isocrates' good fortune in living to see the final assertion of Philip's authority over Greece), there is one sentence left, the sentence which is at issue: »οὐδὲν γὰρ ἔσται λοιπὸν ἔτι πλὴν θεὸν γένεσθαι«. Surely we should consider how this sentence stands in relation to the concluding passage of the *Philippus*; and, sure enough, we find that it carries the précis of the speech right up to the end. For the end of the *Philippus* is concerned entirely with δόξα, particularly with the ἰσόθεος δόξα which men in the past, especially Heracles and Theseus, won from their conquests in the East. They received divine honours; so (but, like them, after his death) will Philip. Seen, therefore, as a précis of the end of the *Philippus*, the sentence in the letter does not look half as startling as it looks in isolation[24a]. Perhaps the old man was losing his caution and deliberately using here an extravagance greater than he had used in the *Philippus*; just as he was losing what patience he had with the Persians and urging (in section 5 of the letter) that Philip should »make them helots to the Greeks« whereas in the *Philippus* (section 154) he had advocated that they should receive from him »Ἑλληνικὴ ἐπιμέλεια«. Perhaps, on the other hand, these are two occasions when the forger, otherwise so careful, has given himself away.

The right conclusion would seem, then, to be that, forgery or not, there is nothing at all to make us think that Alexander read the letter. If he read the *Philippus* itself, he certainly found nothing in it to encourage him to claim divinity in his lifetime.

Nobody has ever claimed that it was altogether easy to follow Aristotle's thought in book 3 of the *Politics*, where he discusses monarchy[25]. He considers (III, 13 — 1283a, 23ff.) the various grounds of inequality on which a claim to rule by one section or other of the community may be

24a. Though, even in isolation, it may not be as startling as Tarn (and others) have given us to think. Fr. Taeger's interpretation (O. *c*. (n. 4), 355—7, comparing Pindar, *Pyth.* III, 59—62, *Isthm.* VI [V], 12—14, VII, 43f., Cicero, *Tusc. Disp.*, I, 111 — to which one could add Pindar, *Pyth.* X, 22—27) that it was a gnomic utterance meaning, »You will by then have achieved the limit of what is humanly possible«, attracts me very much, and is not incompatible with my own view, expressed above.

25. He also wrote a monograph »περὶ βασιλείας«, of which we know no more than the name of its title (Diogenes Laertius, V, 22, No. 18).

based: wealth (oligarchy); birth, *arete* (aristocracy), power (democracy). What then if, when wealth or birth or power is the basis of a claim to rule, there is *one* man who is a *nonpareil* in wealth, birth or power, as the case may be? Should he, on that account, be given absolute power (III, 13, 7f. — 1283b, 15ff.)? Certainly not; and it is the *raison d'être* of a device like ostracism to prevent the dangerous emergence in society of such an individual (III, 13, 15ff. — 1284a, 17ff.). Indeed not merely in the debased constitutions, but even »in the perfect state«[26] steps would be taken legitimately to check the rise to power of an individual of quite outstanding strength, wealth or popularity (III, 13, 24 — 1284b, 25ff.). But what of a man who is absolutely outstanding in *arete*, the other possible basis of a claim to rule, »a very god among men«[27] (III, 13, 13 — 1284a, 3ff.), one whose contemporaries could with as little right claim to rule him as man could claim to rule Zeus (III, 13, 25 — 1284b, 30f.), a man who could not be set under the law, because he *is* the law (III, 13, 14 — 1284a, 13f.)? There could be but one answer. Ostracism and similar devices were not for such a man. No, he must be made king (III, 12, 24f. — 1284b, 25ff.; cf. III, 17, 8 — 1288a, 28ff.).

Aristotle then, after defining the four types of monarchy actually to be found in the historical past or in the contemporary world (Spartan monarchy, a life-long military high command[28] (III, 14, 3ff. — 1285a, 2ff.); hereditary monarchy of a tyrannical type, such as was found in the barbarian world (III, 14, 6ff. — 1285a, 16ff.); the dictatorship of the *aisumnetes* (III, 14, 8—11 — 1285a, 30ff.); primitive kingship of the heroic age (III, 14, 11—13 — 1285b, 3ff.), turns to the consideration of *pambasileia* (III, 14, 15 — 1285b, 29)). the further course of the argument makes it clear that, while perfect monarchy, »the first and most divine constitution«[29] may be a necessary *logical* concept, in the real world (from which Aristotle has succeeded in producing only four examples of monarchy, none of them comparable with the *pambasileia*) it cannot in fact exist. Government by the best law and by the best man cannot be identified; for there is always in the monarch the dangerous element of human frailty and weakness[30] (III, 15, esp. sections 5 and 8f. — 1286a, 16ff. and 30ff.). There is no getting

26. *ἐπὶ τῆς ἀρίστης πολιτείας.*
27. On this phrase, see above, p. 365.
28. *στρατηγία διὰ βίου.*
29. IV, 2, 2 — 1289a, 40.
30. What Aristotle says here is of such general application and truth that we need not believe, with Tarn, *O. c.* (n. 2) II, 367f., that we have here »an obvious reference to the supreme instance of loss of self-control in the world Aristotle knew, Alexander's murder of Cleitus«. Alexander's father, after all, whom Aristotle had known personally, had been no model of self-control.

over the fact that two good men are better than one good man (III, 16, 10 — 1287b, 12); that the judgement of a limited number of good men is better than the judgement of one good man; that, in fact, aristocracy is a better form of government than monarchy (III, 15, 10 — 1288b, 3ff.). And it is not to be doubted that, if only we had an adequate discussion of aristocracy by Aristotle in the *Politics*, this conclusion would be made abundantly clear[31]. Only then in one circumstance, and that one realizable in logic rather than in fact[32], is monarchy right; when the *arete* of the King or of his family is so preeminent that it outclasses the *arete* of *all* the citizens put together[33].

This is Aristotle's argument in the *Politics*, and, whether or not Alexander read the whole of the *Politics* or indeed any part of it, we have no means of knowing. We only know that Aristotle had tutored Alexander when Alexander was a boy, from the age of thirteen onwards. We do not know at all what he taught him. We do not know at all how much of Aristotle's teaching the boy Alexander understood at the time, how much he misunderstood, how much — whether accurately or not — he remembered afterwards. But to infer from the remark »*ὥσπερ γὰρ θεὸν ἐν ἀνθρώποις εἰκὸς εἶναι τὸν τοιοῦτον*«[34], once that remark has been seen in the context of Aristotle's treatment of monarchy in the *Politics*, that the young Alexander was encouraged by a recollection of Aristotle's tutoring to claim divine honours later is a temerity by which the pusillanimous among us are unlikely to feel tempted.

And, as for Tarn's remark[35], »I want to emphasize that both Isocrates and Aristotle were referring to *politics* and nothing but politics; in each case godship is only the end of a chain of *political* events or ideas«, the possibility of following heavenwards in Heracles' footsteps may, I suppose, be thought of as »an end of a chain of political events or ideas«, but that is not true of Aristotle. When Aristotle said that a *pambasileus* was — not,

31. See V. Ehrenberg, O. *c.* (n. 24), 76 and H. v. Arnim, *Sitzungsberichte Wien*, CC (1924), 68ff., for the view that Aristotle did treat of aristocracy, but that this part of the text of the *Politics* (which followed directly on 1283b, 9) has been lost.

32. Cf. VII, 14, 2f. — 1332b, 16ff., »If some men excelled others in the same degree in which gods and heroes are supposed to excel mankind in general . . . But, since this is unattainable . . .« (tr. Jowett). Book VII, on Jaeger's analysis, belongs to the later, book III to the earlier stratum of the *Politics*; but even in book III, as I have indicated in the text above, there is little to show that Aristotle thought of *παμβασιλεία* as realizable.

33. III, 17, 2 and 5—7 — 1288a, 1ff., 15ff., »*ὥσθ' ὑπερέχειν τὴν ἐκείνου* (sc. *ἀρετήν*) *τῆς τῶν ἄλλων πάντων*«. How, one wonders, would this paragon be identified, and become king in the first place? Aristotle saw the difficulty (V, 1, 6 — 1301a, 39). The circumstances demanded in V, 10, 3 — 1310b, 9ff (quite a lot of virtuous men) do not quite fit in with the king's being a *nonpareil.*

34. III, 13, 13 — 1284a, 11.

35. O. *c.* (n. 2), II, 366.

in strict accuracy, »a god among men«, but — »*as* a god among men«, he was simply describing the quasi-metaphysical grading of a humanly inconceivable paragon[36]. As he says later on, in book V, »There are now no royalties; monarchies, where they exist, are tyrannies . . . In our own day, men are more upon an equality and no one is so immeasurably superior to others as to represent adequately the greatness and dignity of the office[37] «.

II. Ammon

All modern historians of Alexander are agreed that three episodes are of vital importance for the consideration of his claim — or supposed claim — to divinity: his reception at Ammon in the winter of 332/1 B. C., the so-called »*proskynesis* ceremony« at Bactra in the spring of 327 B. C., and the supposed instruction to the Greek states sent from Susa in 324 B. C. The first of these I do not propose to examine, and I am content to accept the conclusion on which Tarn[38] and Wilcken[39] are in substantial agreement, that Alexander went to Ammon to consult about the future, and not with any thought of enquiring into the extent and quality of his own divinity, that the priest hailed him as »Son of Ammon« (which, as acknowledged, perhaps even crowned[40], King of Egypt he was) and that the revelations made to him when he was received alone in the sanctuary remained to the end of his life a closely kept secret which he never revealed to anybody at all. I wish, however, to examine the other two episodes, what happened at Bactra and the supposed instruction to the Greek states of 324 B. C.

III. Bactra and Proskynesis (spring, 327 B. C.)

There is a lacuna in our text of Diodorus XVII, where events at Bactra were described; and three short sections of Justin (XII, 7, 1—3) have nothing of value for us; so our sources are Q. Curtius, Plutarch and Arrian,

36. »A superman«, Ehrenberg, *O. c.* (n. 24), 74. I am in agreement with most of Ehrenberg's views on this subject.

37. V, 10, 37 — 1313a, 3ff., tr. Jowett. Cf. VII, 14, 2—1332b, 16ff. For mere *ἀρετή* (which Thucydides, VI, 54, 5, had predicated of the Peisistratid tyrants) was not enough; to be a *pambasileus*, a man required superlative *arete*, *ὑπερβολὴ ἀρετῆς*.

38. *O. c.* (n. 2), I, 42ff.; II, 347—359.

39. U. Wilcken, *Sitzb. Berl. (ph.-hist. Kl.)*, 1928, 576—603 (also 1930, 159; 1938, 298—305). This is the view also of C. A. Robinson, »Alexander's Deification«, *ATP*, LXIV, 1943, 286—290. For other suggestions, again that Alexander went to Siwah for a very practical purpose, see J. G. Milne, »Alexander at the Oasis of Ammon«, *Miscellanea Gregoriana* (1941), 145—149; R. Andreotti, *Il problema politico di Alessandro magno* (Torino, 1933), 79—91.

40. Tarn, *O. c.* (n. 2), II, 347, n. 3.

and from them we derive two distinct stories. The first (largely fictional) is of a debate, instigated by Alexander himself, of the reporters, philosophers, poets and general intelligenzia (all Greeks, of course) who were in attendance on Alexander; it was a debate to which (as well as certain Persians) the men of action, the Macedonian officers, listened, but in which they did not take part. They would, perhaps, have been a little out of their depth. It arose from the question of introducing *proskynesis* to the Graeco-Macedonian section of the joint court-and-staff; it ranged over a wide field of the relationship of the human and the divine; it concluded with strong Macedonian applause for Callisthenes, who opposed the *proskynesis* project, and, at the end of it all, Alexander, apprized of the result, made it clear that he proposed to drop any thought of introducing or enforcing *proskynesis* in any way whatever. The silence of our sources establishes that he was true to his word. Our account of all this is derived from Arrian[41] and from Q. Curtius[42].

The second story, which is evidently historical, occurs in Arrian[43] and in Plutarch[44]. It is that, according to a preconcerted plan, during a drinking session at which Alexander was present, a number of Macedonians and Greeks actually practised *proskynesis*; that Callisthenes, who was evidently expected to follow suit, ostentatiously refused to do so; and this, it is suggested, was a cause of the estrangement between Alexander and Callisthenes which had, for its sad result, Callisthenes' arrest in consequence of the Conspiracy of the Pages, and his subsequent death.

I consider the first story first.

Darius was not the only tragic victim of Gaugamela; tragedy was brewing among the victors too. Alexander himself was beginning to show frayed nerves. For, while the deaths of Philotas and of Parmenio might be excusable (Philotas, after all, was found guilty after trial before the army, and it was never proved that there was not a dangerous conspiracy on foot), the death of Cleitus was different; it was murder by a drunkard who had lost all self-control, a typical act of a story-book tyrant[45]. It was for Alexander a nightmare never to be forgotten. But his sober, statesmanlike anxieties were no less disturbing. Rifts were growing everywhere about him, between his Macedonian officers and his Greek courtiers[46], and

41. *Anabasis*, IV, 10, 5—12, 1.
42. VIII, 5, 5—21.
43. IV, 12, 3—5.
44. *Alexander*, 54, 4—6.
45. »ὀργῆς τε καὶ παροινίας«, Arrian, IV, 9, 1.
46. This I take to be the hard fact underlying Plutarch, 51, 4 and 53, 4—6 (a deliberate attempt by Alexander to create a rift between Callisthenes and the Macedonians). Cf. Q. Curtius, VIII, 5, 7 and, on Macedonian resentment at the use of Greek as language in the army, Q. Curtius, VI, 9, 34ff.; 10, 23; 11, 4 with Plutarch 51, 6.

among the Macedonians themselves, between the older officers who saw nothing in the East but a field for conquest of the despicable oriental by the Macedonian superman and the younger officers, who at least had a glimpse of the world which Alexander was seeking to create[47]. He knew the value of the older men; yet, with that curious complex of his, he saw them as his father's officers, Philip's men, not his[48].

The problem which divided them from him, the question on which they could not easily be reconciled, was the amalgamation, in Asia, of conquerors and conquered into a single empire, administered by a single administrative service, with Alexander as its single head, in Asia the Great King, successor to Darius, now that the usurper Bessus was destroyed. It was over the question of Alexander's own position that the storm in the end was to burst. In the event it was not a big storm, and it did little havoc, even if it cost Callisthenes his life.

It had been brewing quietly since the visit to Ammon. Though it may well be true[49] that Alexander himself understood the meaning of the priest's greeting, and never called himself Son of Ammon or Son of Zeus, there can be little doubt that the story which spread among the troops — and it is not necessary to charge Callisthenes with its deliberate invention[50] — was that Alexander had been greeted by the oracle as the Son of Ammon. Such acclamation, with such startling military success going before and coming after it, was a gift to the sycophantic literary circle by which Alexander was surrounded, Greeks with no great conscience but with unbounded will to please, and it need not surprise us that Callisthenes wrote picturesquely of the waves of Mount Climax doing obeisance (*proskynesis*) to Alexander[51], or that he committed the other fulsome extravagances with which he was taxed later by Timaeus[52]. This was the literary *genre* of the moment, in which any writer worth his salt wished to excel. The trouble was that Callisthenes, it seems, over-rated the importance of what he was doing (as he thought) for Alexander's reputation[53]. And there was the making of more serious trouble in the fact that the Macedonian officers in their simple uncouth way did not like this kind of language,

47. Plutarch, 47, 9 (Craterus and Hephaestion); 54, 3; cf. Q. Curtius, VIII, 1, 27 and 31.

48. Arrian, IV, 8, 6; Q. Curtius, VIII, 1, 27 and 30: Justin, XII, 5, 2; 6, 1.

49. Tarn, *O. c.* (n. 2), II, 350ff.

50. As Tarn does, *O. c.* (n. 2), II, 350, 356ff.

51. Schol. T. Eust. Hom. *Il.* N, 29 (Jacoby, *FGH*, II, 124, F. 31). Cf. Arrian, I, 26, 2 for Alexander's own belief that the hand of god was to be traced in this opportune change of the wind.

52. Polybius, XII, 12b, 2f. There is little evidence of these extravagances in the few surviving fragments of Callisthenes.

53. Arrian, IV, 10, 1.

they did not like the suggestion that Alexander was anybody's son but Philip's and they did not like the notion of an Alexander descended from godhead except through Heracles, in the traditional manner of the Argead house[54]. They disliked intensely Alexander's growing adoption of Persian manners and of Persian dress[55]. *Proskynesis* was likely to put the finishing touch to this discontent.

Προσκυνεῖν is, in its origin, the Greek for »to blow a kiss«[56] and in the act of worship Greeks, conscious that they were not in physical proximity to their gods[57], would, in their devotion, round their thumb and first finger, bring their hand to their mouth[58] and so blow the god a kiss. From this the word acquired a secondary meaning, »to worship«, »to do homage«, »to abase oneself before«, even in a secular context, »to show respect to« (a meaning which the word retains in modern Greek). In worship the Greeks sometimes went down on their knees, but not as a general practice and not with physical abasement as extreme as that of Persian *προσκύνησις*[59] and an exact expression for such physical abasement was »*προσπίπτων προσκυνεῖν*«[60]. And so, in the last stage of development of the meaning of the word, *προσκυνεῖν* could be used by Aristotle of the trained elephant which (clearly in no religious context) went down upon its knees[61].

In ordinary social life, of course, such physical abasement was not practised by the Greeks themselves and it was this *social* practice which

54. Plutarch, 50, 11; Q. Curtius, VI, 9, 18; 10, 26ff.; 11, 22ff.; VIII, 1, 42; 8, 14f.

55. For evidence of Alexander's adoption of Persian dress and practices: Arrian, IV, 7, 4; 9, 9; VII, 9, 9; Diodorus, XVII, 77, 4f.; Plutarch, 45, 1—4 (*λυπηρὸν μὲν ἦν τοῖς Μακεδόσι τὸ θέαμα*); 51, 5 (Cleitus' remonstrance); Q. Curtius, VI, 6, 4. Cf. G. Radet, *REA*, XXIX (1927), 22, after Persepolis, »Alexandre s'orientalise chaque jour. Il 'persiste' dans son for intime«.

56. T. Horst, *Proskynein* (Gütersloh, 1932), 10ff.; 45f.; see also, on the development of the word's meaning, pp. 118—120 of P. Schnabel's article, »Die Begründung des hellenistischen Königskultes durch Alexander«, in *Klio*, XIX (N. F. 1), 1924, 113—127.

57. Cf. the paean sung at Athens to Demetrius Poliorcetes in 290 B. C. (Athenaeus VI, 253e, quoting Duris), »*ἄλλοι μὲν ἢ μακρὰν γὰρ ἀπέχουσιν θεοί...*«.

58. Literary evidence of this meaning is admittedly late: Apuleius, *Metamorphoses*, IV, 28 (cf. Cassius Dio, LXIV, 8, »*φιλήματα διὰ τῶν δακτύλων πέμπειν*«); Lucian, *Demosthenis Encomium*, 49, »*καὶ τὴν χεῖρα τῷ στόματι προσαγάγοντος, οὐδὲν ἀλλ' ἢ προσκυνεῖν ὑπελάμβανον*«, *De Saltatione*, 17, »*ἡμεῖς τὴν χεῖρα κύσαντες ἡγούμεθα ἐντελῆ ἡμῶν εἶναι τὴν εὐχήν*«.

59. See, for an excellent discussion of this topic, H. Bolkestein, *Theophrastos' Charakter der Deisidaimonia* (*Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeitungen*, XXI, 2 (1929)), 21—39. »Beim gewöhnlichen Gebet im Kult der Staatsgötter kannte man das Niederknien nicht« (*O.c.*, p. 36); T. Horst, *O. c.* (n. 56), 23, and G. C. Richards, »Proskynesis«. *CR*, XLVIII, 1934, 168—170.

60. Herodotus, I, 134, 1; VII, 136, 1; cf. Theophrastus, *Characters*, XVI, 5, »*ἐπὶ γούνατα πεσὼν καὶ προσκυνήσας*«.

61. *Hist. animal.* IX, 46, p. 630b, »*προσκυνεῖν διδάσκονται τὸν βασιλέα*«, Aelian, *De Natura Animalium*, XIII, 22, 1.

more than anything else startled and shocked them in the case of the Persians. For in Persian social life, as Herodotus had pointed out[62], when there was great social disparity between you and the man whom you approached, you went down on the ground before him though you did not, I suppose, always necessarily *kiss* the ground. The Greek Callias after Marathon had been startled to find a Persian prisoner behaving in this way before him[63]. The act, indeed, was for all Greeks — and, we may be certain, for all Macedonians too — the typical indication of oriental servility. According to their mood, they regarded it as comic or as humiliating[64]. It was, indeed, a humiliation which the Greek inhabitants of cities in western Asia Minor which Persia recovered after the Peloponnesian war, were forced to practise before Persian officials and from which (for a short period) Agesilaus rescued them in and after 396 B. C.[65].

According to your rank in Persia, there would be some people who prostrated themselves before you and others, your equals and near-equals, who did not. But before one person every single inhabitant of Persia, whatever his rank, performed *proskynesis*; this was the Persian King. The act marked the extreme subservience of the subject; for all that has been written to the contrary, it certainly did not indicate belief on the part of the Persians that their king was divine[66]. At the same time there can be no doubt at all that the Greeks, who would never have thought of practising such obeisance themselves except in worship of the gods, considered the act, as performed by Persians, an indication of their belief in the divinity of their king[67], and this, in Greek eyes, made the act worse still — not

62. I, 134, 1.
63. Plutarch, *Aristeides*, 5, 7.
64. »Sklavisch, ja lächerlich«, Horst, *O. c.* (n. 56), 23.
65. Xenophon, *Agesilaus*, I, 22; 1, 34, »*τοὺς μὲν πρόσθεν προσκυνεῖν Ἕλληνας ἀναγκαζομένους ὁρῶν τιμωμένους ὑφ' ὧν ὑβρίζοντο*«.
66. That the Persians regarded their King as divine has been argued by C. W. Mc-Ewan, *The Oriental Origin of Hellenistic Kingship (Chicago Studies in Ancient Oriental Civilization*, No. 13, 1934), 17—23 and by L. R. Taylor, »The 'Proskynesis' and the Hellenistic Ruler Cult«, *JHS*, XLVII (1927), 53—62 and *The Divinity of the Roman Emperor* (Connecticut, 1931), 247—255; also by G. De Sanctis, »Gli ultimi messaggi di Alessandro ai Greci«, *Riv. di fil.*, LXVIII (N. S. XVIII), 1940, 1—21. But the Noes have it. See, in particular, in response to Prof. L. R. Taylor's article, W. W. Tarn, »The Hellenistic Ruler-Cult and the Daemon«, *JHS*, XLVIII (1928), 206—219; J. Kaerst, *Geschichte des Hellenismus* (Leipzig-Berlin, 1927), I³, 293 ff.; A. D. Nock, *Gnomon*, VIII, 513 ff.; E. Meyer, *Kleine Schriften* (Halle, 1924), 304; J. Horst, *O. c.* (n. 56), 22.
67. Q. Curtius, VIII, 5, 11, »Persas . . . reges suos inter deos colere«. P. Schnabel, *Klio*, XX (N. F. 2), 410, »Die zwar nicht von den Orientalen, aber von den Griechen und Makedonen als göttliche Ehrung angesehene persische *προσκύνησις*«; cf. A. S. F. Gow, »Notes on the *Persae* of Aeschylus«, *JHS*, XLVIII (1928), 134—6; U. Wilcken, *Sitzb. Berl. (ph.-hist. Kl.)*, 1938, 303.

merely undignified and comic, but blasphemous[68]. Required as it was, in the days of Persian independence, from foreign diplomats, it had already proved, in the case of many Greek envoys to the Persian court, a matter of acute difficulty and embarrassment[69].

Against this background it is easy to understand what Alexander's problem was. If Macedonians, Greeks and Persians were to be associated with him in the highest rank of the administration of his oriental empire, they must approach him, at least on formal occasions, on an equal footing with each other. All must perform *proskynesis* — or none. A situation in which a Macedonian officer, freshly arrived from home, burst into unrestrained laughter at court when he saw a Persian grandee abase himself in Alexander's presence[70], or where another Macedonian officer mocked an obeisant Persian for not kneeling better[71], was not to be endured. Had the problem arisen in Macedonia, the solution would have been easy; Persians preparing to abase themselves would simply have been told that in Macedonia one did not do that sort of thing. But the problem did not arise in Macedon. It first arose in the heart of the Persian empire. After Gaugamela it became a more pressing problem. After Bessus' death, at Bactra, Alexander thought the time had come to try to solve it. It would obviously have been impossible, in the East, to abolish *proskynesis*. It was a deeply established Persian custom, an intimate part of social life, practised at all levels of society. Alexander could not have forbidden a Persian grandee to receive *proskynesis* from his slaves. *A fortiori* he could not decline himself to receive *proskynesis* from Persians, grandees included. This would have been to spread a belief, which would have started among the servants and which would have spread quickly everywhere, that there was something wrong with Alexander himself, that he was not a real king.

68. Isocrates, *Panegyricus*, 151, *θνητὸν μὲν ἄνδρα προσκυνοῦντες καὶ δαίμονα προσαγορεύοντες, τῶν δὲ θεῶν μᾶλλον ἢ τῶν ἀνθρώπων ὀλιγωροῦντες*«. The contrast between Greek and Persian practice is put clearly by Xenophon, *Anabasis*, III, 2, 13, »*οὐδένα γὰρ ἄνθρωπον δεσπότην ἀλλὰ τοὺς θεοὺς προσκυνεῖτε*«.

69. Sperchias and Boulis refused, and got away with it (Herodotus, VII, 136); Themistocles, typically, was broadminded, and did not demur (Plutarch, *Themistocles*, 27, 2—28, 1); Conon avoided the embarrassment by sending in a letter to the King, instead of appearing before him in person (Cornelius Nepos, *Conon*, 3, 3 f.), and Ismenias, in 367 B. C., satisfied his conscience by dropping a ring and pretending to himself, when he performed *proskynesis*, that he was merely picking it up (Plutarch, *Artaxerxes*, 22, 8). The practice was discussed as the opposite to *ἐλευθερία* by the Persian Court Chamberlain with Themistocles (Plutarch, *Themistocles*, 27, 4) and by Agesilaus with Pharnabazus (Xenophon, *Hellenica*, IV, 1, 35).

70. Cassander at Babylon (Plutarch, *Alexander*, 74, 2); Leonnatus at Bactra (Arrian, IV, 12, 2). Tarn (*O. c.* [n. 2], II, 299) thinks that we have here two versions of the same story.

71. Polyperchon at Bactra (Q. Curtius, VIII, 5, 22).

The only alternative was to call for *proskynesis* from Macedonians and Greeks too. Unfortunately at this point, when we need so desperately to know how Alexander's mind was working, we have no information at all. The vague knowledge that he contemplated the introduction of *proskynesis* is not enough. His plans must have been far more clear-cut than that. He knew, better than we do, what Macedonians and Greeks thought of *proskynesis*, and it is unthinkable that he should have contemplated such an assault on their prejudices and instincts as to suggest that *all* Macedonians and Greeks on *all* occasions when they approached him, should go down on their knees. He cannot, for a start, have proposed more than that on formal occasions, when high-ranking Macedonians, Greeks and Persians were in his presence jointly, they should all combine in following the custom of the country. And, the problem being such a real and such a difficult one, it is unthinkable that Alexander should not, for a start, have discussed it with high-ranking Macedonians[72]. A debate between Greek philosophers and poets (Q. Curtius embellishes the story with the absurdity of Alexander listening, concealed, like Polonius, behind an arras)[73] cannot have been the beginning and the end of discussion of a matter of such high policy. Yet, as concerns the formation of policy, this largely fictional debate is all that has come down to us from our sources.

Anaxarchus, the philosopher, who advocated the measure in Arrian's account[74] and Cleon the Sicilian, who advocated it in that of Q. Curtius[75], sycophants as they no doubt were, need not have been merely sycophantic in devising the arguments which they brought forward; they may be allowed to have seen the problem with the eyes of Alexander himself. Their arguments were addressed primarily to Macedonians, and as Macedonians, like Greeks, regarded *proskynesis* (for themselves) as an act of obeisance before a god, they argued in favour of regarding Alexander as being, in the occidental, not the oriental manner, a god already. That he was a second Heracles, nobody doubted. That Heracles was consecrated after death was orthodox belief. That Alexander in turn would be consecrated after *his* death, could be taken for granted. Then why not anticipate, and consider him a god already? And Anaxarchus is reported to have devised one plea which was particularly and ingeniously directed to the national vanity of the Macedonians. There was something derivative and

72. Our sources do not reveal this: only (I find this inconceivable) a previous consultation by Alexander of »sophists and leading Medes and Persians« (Arrian, IV, 10, 5).

73. VIII, 5, 21; which is where Plutarch had placed him during the torture of Philotas (*Alexander*, 49, 11).

74. IV, 10, 6f.

75. VIII, 5, 7—12.

Greek, he argued, about association of Alexander with Dionysus[76] and with Heracles (whose connexion was with the Argead house, not with the Macedonian people); Alexander, as a god, would be a specifically *Macedonian* god[77].

Such ingenuity had little appeal for the tough Macedonian officers[78]. They knew, as well as Alexander knew himself, that Alexander was as much a man as any of them. They were frightened by the growing signs of megalomania in the young man. And *proskynesis* — the really concrete issue — was something which, in a firm and obstinate way, they were not prepared to practise. Callisthenes summed up the atmosphere clearly enough; he knew that the project had no chance whatever of success. To speak of his »amazing *volte-face*«[79] is to create a difficulty where no difficulty at all exists. Writing about the »son of Zeus« — and Callisthenes was not alone in this[80] — and of »the obeisance of the waves«[81] was one thing; arguing in favour of a policy offensive in itself and certainly doomed to failure was another. To speak against the proposal was to speak on the winning side, for the senior Macedonian army commanders were still the fundamental support of Alexander's power. Callisthenes supported their prejudice and, at the same time, we may be sure, he followed his own inclination. He may have used some of the arguments which Arrian and Q. Curtius put into his mouth; he certainly did not use them all[82]. He had no reason to expect that his attitude would estrange him permanently from Alexander; but he reckoned without his own indiscretion, his own impetuosity[83]. He evidently said tactless things which, reported in due course to Alexander, caused great offence. But for the moment he was on the winning side; and the proposal to introduce *proskynesis* was dropped.

76. On this, see generally A. D. Nock, »Notes on Ruler Cult i—iv«, *JHS*, XLVIII, 1928, 21 ff. If Nock is right, the association of Dionysus and Alexander at this point will have been unhistorical: »The statement that Alexander was a descendant of Dionysus seems to be the result of Ptolemaic genealogizing« (*O. c.*, p. 25).

77. Arrian, IV, 10, 6f., »*Μακεδόνας δὲ ἂν τὸν σφῶν βασιλέα δικαιότερον θείαις τιμαῖς κοσμοῦντας*«.

78. Arrian, IV, 11, 1.

79. Tarn, *O. c.* (n. 2), II, 287; C. A. Robinson, *O. c.* (n. 39), 292, n. 20 uses similar language. B. L. Ullman, *TAPA*, LXXIII, 1942, 36, n. 62, on the other hand, sees wisely that by contemporary Greek standards there was no contradiction at all.

80. Tarn, *O. c.* (n. 2), II, 358.

81. See above, p. 373, n. 51.

82. Arrian, IV, 11, 2—9 (*ταῦτα δὴ καὶ τοιαῦτα*). The argument, in section 5, that it is hard on the gods themselves, in the case of such a *nouveau dieu*, not to control admission to their own society, an argument exploited to the full in Seneca's *Apokolokyntosis* (e. g. 9, 3), is surely far too sophisticated for a time when the foundation of a form of ruler cult was first under discussion. Q. Curtius, VIII, 5, 14—19.

83. Arrian, IV, 12, 7, »*ἐπὶ τῇ ἀκαίρῳ τε παρρησίᾳ καὶ ὑπερόγκῳ ἀβελτερίᾳ*«. Cf. Diogenes Laertius, V, 4f., and Aristotle's judgement on Callisthenes (Plutarch, *Alexander*, 54, 2, »*νοῦν δ' οὐκ εἶχεν*«). See, for a good picture of the man, R. Andreotti, »*Il problema politico di Alessandro magno* (Parma, 1933), 138 and, for a full account of him, H. Berve, *Das*

So much for the first account, which is valuable for the general background that it gives, but which is not to be treated as accurate history. Now for the second. This is to the effect that one evening after dinner, over the drinks, *proskynesis* was actually given a trial; that by previous arrangement involving a number of Macedonians and Persians, and Callisthenes himself, after Alexander had drunk and passed the cup, the first to receive it stood up, drank, performed *proskynesis* and then went up to Alexander and kissed him. The example was followed until it came to Callisthenes, who went back on his undertaking and did not perform the act of *proskynesis*. Alexander, who was talking to Hephaestion, did not notice and, on the fact being pointed out to him, declined to accept Callisthenes' kiss. Which provoked from Callisthenes the remark, »So I depart, the poorer by a kiss«.

The story is to be found in Arrian and also in Plutarch[84]. Arrian gives it as »a story«[85], i. e., something which was not to be found in Aristobulus or in Ptolemy. Plutarch did better. He gave, as his source for the story, Chares of Mitylene, the Master of Ceremonies (εἰσαγγελεύς) at Alexander's court. Chares must have been present. We can take it, therefore, that the story is true.

But what, exactly, is the story? For there are significant differences in the two accounts, as Schnabel was (most commendably) the first to notice[86]. According to Plutarch (reproducing Chares), the first man to rise went to the ἑστία and *there* performed *proskynesis*; after which he went over to Alexander and kissed him[87]. Arrian's account implies that the obeisance was performed to Alexander himself.

Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage (Munich, 1926), II, 191—199, F. Jacoby, R. *E.*, X, 1674—1707 and, most recently, T. S. Brown, »Callisthenes and Alexander«, *AJP*, LXX, 1949, 225—248.

84. Arrian, IV, 12, 3—5; Plutarch, 54, 4—6. The passages can be conveniently studied together in Jacoby, *FGH*, 125, F. 14.

85. *ἀναγέγραπται δὲ δὴ καὶ τοιόσδε λόγος.*

86. *O. c.* (n. 56), and, further, »Zur Frage der Selbstvergötterung Alexanders«, *Klio*, XX (N. F. 2), 1926, 398—414. His account is accepted as true by L. R. Taylor, *JHS*, XLVII (1927), 58ff., with this modification that she thinks the offering was to the (*echt* Persian) *δαίμων* of Alexander (comparing Plutarch, *Artaxerxes*, 15, 7) with, at the same time, a reminiscence of the regular offering to *ἀγαθὸς δαίμων* at a Greek banquet. »With him (sc. *ἀγαθὸς δαίμων*) must have been identified the statue of Alexander on the altar towards which (*πρὸς ἑστίαν*) the *proskynesis* was performed« (*O. c.*, 60).

87. What Plutarch writes is: »*Χάρης δὲ ὁ Μιτυληναῖός φησι τὸν Ἀλέξανδρον ἐν τῷ συμποσίῳ πίοντα φιάλην προτεῖναί τινι τῶν φίλων, τὸν δὲ δεξάμενον πρὸς ἑστίαν ἀναστῆναι καὶ πίοντα προσκυνῆσαι πρῶτον, εἶτα φιλῆσαι τὸν Ἀλέξανδρον ἐν τῷ συμποσίῳ καὶ κατακλιθῆναι*«. I take this to mean, »He took the *φιάλη*, stood at the hearth, drank and offered *proskynesis* (to Alexander)«. Jacoby (with Otto and Schachermeyr: on whom, see p. 380) takes the Greek to mean that the *hestia*, not Alexander, was the object of the *proskynesis*; but among the Greek scholars in Oxford whom I have consulted I have found no support for Jacoby's view.

Which is the truth? What, if it deserves a place in the story, was the ἑστία?

Of scholars who have faced these problems, Berve[88] is the most radical. The ἑστία (and, in consequence, the obeisance at the ἑστία), since it does not occur in Arrian's account, is, he claims, a later addition to the story, a piece of Roman colouring inserted by someone who, with false historical sense, pictured the drinking party at Bactra as a Roman drinking party. Schnabel (to whom, in expressing his own view, Berve was retorting) thought the ἑστία was an altar, dedicated to θεὸς Ἀλέξανδρος, with an image of Alexander on it, and that the offering at the altar was made, and the obeisance performed, in a typically Greek manner, not in the Persian fashion at all. On this view, the ceremony was no failure, but a profound success, and a precedent was established for ruler-cult in the subsequent Hellenistic world[89]. But such an interpretation (so much more reminiscent of Roman than of Greek or, *a fortiori*, Macedonian cult) does great violence to the context of the story, a context of *proskynesis* to the person of Alexander. And, as has been pointed out[90], it does not make a harmonious account of the story itself; for when Demetrius drew Alexander's attention to Callisthenes' lapse, he said, according to Plutarch, »οὗτος γάρ σε μόνος οὐ προσεκύνησε«.

Otto suggested that the ἑστία was a brazier, on which burned the Persian eternal fire, and that this was yet another example of Alexander's conversion to the habits of the Orient[91]. His view was accepted by Jacoby[91a] and has recently been developed in an extreme form by Schachermeyr[91b], who suggests that the ἑστία supplies the clue to the whole mysterious episode. With an insatiable appetite for divinity, he thinks, Alexander was no longer content to be, by Ammon's recognition, a son of god; he wanted to be a god himself. The instrument of his divinity was to be the Persian Royal Fire: »sein ihm eigenes Herrschafts- und Königsfeuer«, the fire which was carried before the Persian King on his ceremonial progress and which, on the reliefs from Persepolis, burnt before him when he sat in official audience[91c]. It was to this, not to Alexander himself, that at Bactra Alex-

88. »Die angebliche Begründung des hellenistischen Königskultes durch Alexander«, *Klio*, XX (N. F. 2), 1926, 179—186.

89. *O. c.* (n. 56), 113: Bactra to be seen not as »einen verunglückten Versuch, jenes persische Hofzeremoniell einzuführen, sondern um die erfolgreiche Begründung des hellenistischen Königskultes«.

90. e. g. by W. W. Tarn (following Th. Birt), *JHS*, XLVIII, 1928, 206.

91. W. F. Otto, »Zum Hofzeremoniell des Hellenismus«, *Ἐπιτύμβιον H. Swoboda dargebracht* (Reichenberg, 1927), 198f.

91a. *FGH*, IID, pp. 435f.

91b. F. Schachermeyr, *Alexander der Grosse* (Graz, 1949), 302—315.

91c. The scanty references in our literary sources to Persian sacred fire do not suggest anything like the type of »Königsfeuer« which Schachermeyr envisages: see Xenophon, *Cyropaedia*, VIII, 3, 12; Diodorus, XVII, 114, 4; Q. Curtius, III, 3, 9; IV, 14,

ander's Macedonian and Greek companions were to offer *proskynesis*. This is a heavy structure to build on a single word in Plutarch. Arrian, we must assume, since he omitted the all-important word in his version (though he, or his source, was, like Plutarch, using the account of Chares) missed the whole point of the proceeding, and even Plutarch evidently understood nothing of its significance[91d]. And this, one must concede, was easy enough for any writer who had not before him a most detailed account of what Schachermeyr thinks to have been Alexander's purpose. For it was not a Persian custom to offer *proskynesis* before the Royal Fire; this, Schachermeyr supposes, was Alexander's own invention. The fire was Persian; *proskynesis* was Persian; but the idea of offering Persian *proskynesis* to Persian fire was Alexander's own. Alexander's own, too, was the idea that such a ceremony would express — a most *un*Persian idea, this — recognition of the divinity of the King. It was, as Schachermeyr himself supposes, an *interpretatio Graeca*; perhaps better, an *interpretatio Alexandri*. All this, one may repeat, is a heavy weight of hypothesis for any brazier to carry. And, what is more, the Persian brazier may itself be unsubstantial, a purely hypothetical brazier. The Greek word is *ἑστία* and it is open to doubt whether, in Greek, *ἑστία* can mean »a brazier«. Further, as Farnell pointed out[92] (though neither Jacoby nor Schachermeyr has heeded his warning), the altar to Hestia was part of the furniture of a *Greek* drinking party. »*Ἀφ' Ἑστίας ἄρχεσθαι*« : the phrase is there to remind of the fact.

Not only the *proskynesis* but also the kiss was Persian; for Berve's latest interpretation of the ceremony is irresistably attractive[93]. Persians, as Herodotus tells us[94], kissed their equals and did obeisance to their superiors. Alexander's kiss, then, was a most courteous retort to the *proskynesis* which he had received. The man who had acknowledged him as superior, he in his turn acknowledged as an equal. This gives tremendous significance to his refusal of the kiss to Callisthenes: no *proskynesis*, no kiss. And when, despite all the imaginative tact which Alexander had put into the experiment, it failed, he restricted the kiss of greeting to his close Persian associates, the

24; V, 1, 20. Nor does such a relief as that of the Persian King in sacrifice at a high altar before the symbol of Ahramazda, illustrated in E. Sarre, *Die Kunst des alten Persien* (Berlin, 1923), 14f. and Tfl. 33f. The only possible parallel to what Schachermeyr envisages would seem to be the relief of Darius in the southern part of the Court of Reception at Persepolis (E. F. Schmidt, *The Treasury of Persepolis* [Chicago, 1939], 22ff., with illustration), but on this relief the two receptacles on either side of the throne have never to the best of my knowledge been considered to be braziers containing sacred fire; they are incense burners (Schmidt, *O. c.*, 24).

91d. See above: »*οὗτος γάρ σε μόνος οὐ προσεκύνησε*«.

92. L. R. Farnell, *JHS*, XLIX, 1929, 79—81.

93. H. Berve, *O. c.* (n. 83), I, 340.

94. See above, p. 13.

συγγενεῖς 'Αλεξάνδρου « — until, towards the end of his life, in 324 B. C. he relented and, at Callines' request, brought such Macedonians as wished into the circle of the »*συγγενεῖς*«, the circle of those from whom he received the kiss[95].

One would only be guessing if one tried to fit this circumstantial story into the general context of the arguments for and against Alexander's consecration in his lifetime, and of the arguments for and against the adoption of *proskynesis* which, rightly or wrongly, Q. Curtius and Arrian (in an earlier passage) have presented to us in the form of a single formal discussion. But if Callisthenes was the only person present at the drinking party who demurred at making *proskynesis*, it was evidently a picked party, as our sources tell us[96]. Perhaps it was an experiment. Perhaps, in deference to the persons of the Persians present on the occasion, the Macedonians had been asked to make at least a show of *proskynesis*, in order that the guests might not be embarrassed. But this is guessing. The upshot of both stories is history; that Alexander would have liked, at least on certain ceremonial or hospitable occasions, to see the Persian habit adopted by his own Macedonians and by the Greeks of his court; that opposition was too strong, and so the project was dropped and never again revived. To think that the *raison d'être* of the proposal was other than that which, agreeing in general with Wilcken[97], I have described, and to think that, in remote Bactra, with the Indian expedition ahead, Alexander was occupied with the political problem of establishing a theocratic basis of rule over Greeks, Macedonians and Persians alike[98], seems to me to be a following of one's fancy far outside the boundaries of the historical evidence itself.

It may be, indeed, that modern historians have greatly exaggerated the importance of the whole matter. Its prominence in the tradition may be explained in large part by the story's representing a kind of *ἀριστεία* of the hero Callisthenes. There is no evidence that Aristobulus mentioned it, or Ptolemy; one of whom evidently regarded Callisthenes as a man of such second-rate importance that he could not even be bothered to find out the truth about his death[99].

95. Arrian, VII, 11, 6f., *Μακεδόνων δὲ οὔπω τις γέγευται ταύτης τῆς τιμῆς.*
96. Arrian, IV, 12, 3, »*τούτοις πρὸς οὕστινας ξυνέκειτο αὐτῷ τὰ τῆς προσκυνήσεως*«.
97. *Alexander der Grosse* (Leipzig, 1931), 157—9; *Alexander the Great* (London, 1932), 168f. Cf. D. G. Hogarth, *EHR*, II (1887), 319, »That nothing was intended by the *προσκύνησις* exacted at Baktra except the assimilation of the habits of two peoples before their King, a very brief review of the actual evidence will abundantly prove«.
98. Tarn, *O. c.* (n. 2), I, 79, »Alexander . . . intended to become a god; and as Greeks, Macedonians and Persians were all involved, it can only mean that he intended to become, officially, the god of his empire; he was doing rather more than feeling his way. His reasons were entirely political; the thing was to him merely a pretence which might form a useful instrument of statecraft . . .«.
99. Arrian, IV, 14, 3.

IV. 324/3 B. C.

Divine pretensions were always, in the ancient world, a heaven-sent subject for a clever epigram; Agesilaus had already made this clear[100]; and almost every Greek capable of an epigram, it seems, was credited with one at Alexander's expense. The Spartan Damis said, with devastating irony, »As Alexander wants to be a god, let him be one[101]«. At Athens there was a crop of epigrammatists. Diogenes (probably not alive at the time[102]) is reported to have said, »when the Athenians voted Alexander to be Dionysus, you had better make *me* Sarapis[103]«. Pytheas, rebuked for presumption in speaking, as a young man, against the honouring of Alexander, said, »But I am older than the man whom you are voting to be a god[104]«; older, in fact, than the eternal. Lycurgus said, »What sort of a god can this be when the first thing that you would have to do on leaving his temple would be to purify yourself[105]«. Demades, who proposed that Alexander should be recognized as a thirteenth god[106], is reported, in Valerius Maximus' Latin translation, to have said to his opponents, »Videte ne, dum caelum custoditis, terram amittatis[107]«. Demosthenes, on principle opposed to the granting of divine honours to Alexander[108], spoke at least once in a different tone, saying, »Recognize him as the son of Zeus. Recognize him as son of Poseidon too, if he would like it[109]«, though it is hard to see in this highly satirical remark any genuine support for the proposal.

100. [Plutarch], *Mor.*, 210D *(Apophthegmata Laconica [Agesilaus, 25])*.

101. [Plutarch], *Mor.*, 219E *(Apophthegmata Laconica [Damis])*; Aelian, *Varia Historia*, II, 19 (without giving Damis' name): »*Λακεδαιμόνιοι δὲ ἐκεῖνα· ἐπειδὴ 'Αλέξανδρος βούλεται θεὸς εἶναι, ἔστω θεός.*«

102. So A. D. Nock, *JHS*, XLVIII (1928), 21.

103. Diogenes Laertius, VI, 63, »*ψηφισαμένων 'Αθηναίων 'Αλέξανδρον Διόνυσον, κἀμέ, ἔφη, Σάραπιν ποιήσατε*«.

104. Plutarch, *Mor.*, 804B (*Praecepta gerendae r. p.*, 8), »*ἐμοῦ νεώτερός ἐστιν ὅν ψηφίζεσθε θεὸν εἶναι*«, cf. Demosthenes, *Ep.* III, 29.

105. Plutarch, *Mor.*, 842D *(Vita X Oratorum: Lycurgus*, VII*)*, »*καὶ ποδαπὸς ἂν εἴη, εἶπεν, ὁ θεὸς οὗ τὸ ἱερὸν ἐξιόντας δεήσει περιρραίνεσθαι*«.

106. Aelian, *Varia Historia*, V, 12. He was fined 100 talents (according to Athenaeus, VI, 58, ten talents). Cf. Diodorus, XVI, 92, 5 (Philip's statue carried in procession with those of the twelve gods at the wedding feast at Aegae — though there may be no truth in the story: see N. G. L. Hammond, *CQ*, XXXI, 91, n. 3).

107. Valerius Maximus, VII, 2, ext. 13: *Gnomol. Vatic.* 236, ed. Sternbach (*Wien. Stud.*, X, 221).

108. Timaeus, quoted by Polybius, XII, 12b, 3; cf. Dinarchus, *c. Demosthenem*, 94.

109. Hyperides, *c. Demosthenem*, XXXI, 15ff., p. 19, Blass. »*ἐν τῷ δήμῳ συγχωρῶν 'Αλεξάνδρῳ καὶ τοῦ Διὸς καὶ τοῦ Ποσειδῶνος εἶναι, εἰ βούλοιτο*«. Tarn, *O. c.* (n. 2), II, 363, doubts the historicity of the remark.

Our knowledge of these witticisms comes from a wide variety of sources, all except Dinarchus[110] and Hyperides[111], late and derivative. Since Callisthenes concluded his account of Alexander between 330 and 328 B. C.[112], and since the Greek and Macedonian *entourage* of Alexander had probably been referring to him, however mockingly, as »son of Zeus« since the visit to Ammon in 332/1 B. C., one might assume that in mainland Greece these various epigrams were made over a wide period of time, in the last eight or nine years of Alexander's life. Only one of them is given a historical context, though even that has not an exact date. Both Plutarch in the *Moralia* and Aelian, undoubtedly drawing on a common source, state that the Spartan epigram of Damis was made in response to a request emanating from Alexander himself, that he should be voted a god[113]. The consensus of historians, therefore, has ascribed all these epigrams (except that of Diogenes, which is regarded as unhistorical[114]) to a single occasion, and has seen the occasion in the receipt of a request sent by Alexander to the League of Corinth in 324 B. C. from Susa, at the time when he ordered the restoration of the political exiles to the Greek member states of the League of Corinth.

For this last instruction, which was sent by Nicanor and read to the assembled Greeks at Olympia, there is abundant evidence, literary and epigraphic[115]. For the sending of a request for divine honours, if we except the common source of the passages in Plutarch's *Moralia* and in Aelian, referred to already, there is no evidence at all. Arrian is silent; but his silence is not fatal, for there is a lacuna in his text and he says nothing, either, of the dispatch ordering the recall of the political exiles. Plutarch is silent, in his life of Alexander, but then he is silent too about the recall of the exiles. But, more serious, Diodorus and Q. Curtius, both of whom mention the order for the recall of the exiles, make no mention at all of any request for consecration.

110. See n. 108, above.

111. See n. 109, above.

112. Tarn, *O. c.* (n. 2), II, 356.

113. [Plutarch] (see above, n. 101), »*πρὸς τὰ ἐπισταλέντα παρὰ τοῦ Ἀλεξάνδρου θεὸν εἶναι ψηφίσασθαι*«. Aelian (see above, n. 101), »*Ἀλέξανδρος ἐπέστειλε τοῖς Ἕλλησι θεὸν αὐτὸν ψηφίσασθαι*«.

114. E. Meyer, *O. c.* (n. 66), 330, n. 2, »Keinen Wert hat . . .«; A. D. Nock, *O. c.* (n. 102).

115. Diodorus, XVIII, 8, 2ff. (cf. XVII, 109, 1); Q. Curtius, X, 2, 4; Justin, XIII, 5, 2; Dinarchus, *c. Demosthenem*, 82; Hyperides, *c. Demosthenem*, 18; *OGIS*, 2 (Tod, *GHI* II, 201 but for refs., see Tod, II, p. 294— this inscription may belong to 332 B. C.); *SIG*³, 306 (Tod, *GHI*, II, 202, from Tegea); *SIG*³, 312 (from Samos, after 321/0 B. C.). See E. Bikerman, »La lettre d'Alexandre le grand aux bannis grecs«, *REA*, XLII (1940), 25—35.

There are, however, two pieces of evidence which may be relevant. The first is the behaviour of Demosthenes at Athens[116]. To make him depart from his attitude of opposition on principle to according divine honours to Alexander[117], some great constraint must have been required, such constraint (it is suggested) as would be found in a request from Alexander himself[118]. Yet, how strong is this, as evidence? Timaeus contrasted Demosthenes with Callisthenes, as opposing extravagant honours to Alexander. Dinarchus accused him of being quite inconsistent, sometimes speaking one way and sometimes the other. And Demosthenes' actual proposal, as given by Hyperides, was as ironical as it was complimentary[119].

A second piece of indirect evidence has been found in Arrian. Arrian mentioned the arrival of embassies from Greece to Alexander in 324 B. C.[120]. In 323 B. C. he mentioned embassies again, bringing golden crowns from the Greek cities[121] and this statement has inscriptional support, showing that the crowns were voted after and on account of the receipt of the instruction for the recall of the exiles[122]. But in 323 B. C. the envoys came, Arrian says, and crowned Alexander, »*ὡς θεωροὶ δῆθεν ἐς τιμὴν θεοῦ ἀφιγμένοι*«. There is nothing in the offer of a golden crown to indicate recognition of divinity[123]; and »*ὡς θεωροὶ δῆθεν*« is not the same as a statement that they came actually *ὡς θεωροὶ* rather than *πρέσβεις*[124]; moreover, the passage is one which in general should not be pressed too hard, for it is that very rare thing in Arrian, a piece of fine writing. The envoys were »as if they had come on a sacred embassy to honour a god«, he says; he continues, »*τῷ δὲ οὐ πόρρω ἄρα ἡ τελευτὴ ἦν*«.

Even if the passage is stressed, however, it does not suggest that the initiative had come from Alexander himself.

This is the evidence; and D. G. Hogarth in 1887 claimed[125] that it failed to warrant the assumption that Alexander sent any instruction or

116. See above, n. 109.
117. See above, n. 108.
118. E. Meyer, *O. c.* (n. 66), 330, n. 2.
119. Theseus was son of Poseidon (Isocrates, X, 23); Demetrius Poliorcetes was greeted at Athens in 290 B. C. as son of Poseidon and Aphrodite (Athenaeus, VI, 62f., 253c and e). Aulus Gellius says (XV, 21), »Praestantissimos virtute, prudentia, viribus Iovis filios poetae appellaverunt ... ferocissimos et immanes et alienos ab omni humanitate, tamquam e mari genitos, Neptuni filios dixerunt«.
120. Arrian, VII, 14, 6 (cf. 19, 1).
121. Arrian, VII, 23, 2.
122. *SIG*³, 312, 14f. »*διὰ ταῦτα αὐτὸν τῶν Ἑλλήνων στεφανωσάντων*«.
123. See, for instance, the index to Tod, *GHI*, II, s. v. (*χρυσοῦς*) *στέφανος*.
124. As, for instance, it was proposed at Athens (*τὸ δ' ὑπερφυέστατον ἐνθύμημα*) later, in the case of Antigonus Monophthalmus and Demetrius Poliorcetes, that envoys to them »*ἀντὶ πρεσβευτῶν θεωροὶ λέγοιντο*«, Plutarch, *Demetrius*, 11, 1.
125. *O. c.* (n. 97), 322ff.

request for the recognition of his divinity to the states of mainland Greece in 324 B. C. Many scholars accepted Hogarth's conclusion[126]; others believe[127] that it was demolished by Eduard Meyer[128]. But all that Meyer did was to claim that Demosthenes could not have acted as he did except under strong compulsion; and that is not enough to prove Hogarth wrong. Hogarth could only be proved wrong if it could be established that certain facts of the history of 324/3 B. C. are unintelligible, or all but unintelligible, except on the hypothesis of such a request sent by Alexander in 324; and this, I imagine, is what Tarn would claim.

Tarn[129] thinks that in ordering the restoration of the exiles to the Greek cities, Alexander was overstepping his constitutional rights as *ἡγεμών* of the Corinthian League since he had not, as *ἡγεμών*, the right to interfere in the internal affairs of the individual cities. He therefore required a higher status in the League than he possessed already; indeed he required an overriding status. Recognition as a god would give him this status.

To this suggestion there are a number of strong objections.

First we have at least two inscriptions, one referring to the restoration of the exiles at Tegea, the second to the restoration of the exiles at Samos[130]. The first appears to refer to Alexander simply as *βασιλεὺς Ἀλέξανδρος* the second refers to him as *Ἀλέξανδρος*. There is no suggestion at all of a divine title.

Secondly, on Tarn's hypothesis, the request for consecration was made in order to prevent any doubts about the constitutional legality of the exiles decree. Tarn writes in one passage[131], »The exiles decree was therefore accompanied, or possibly even preceded, by a request to the cities of the League for his deification;« in another[132], »A decree. . . to cities of the League to receive back their exiles and also a request for his own deification (which probably came first)«. Why the »possibly« and the »probably«? Surely it *must* on Tarn's hypothesis have come first.

Thirdly, imagination really boggles at the picture that seems to be envisaged. It was a »request«, required in order to sanction a »decree«.

126. e. g. B. Niese, *Gesch. der griech. und maked. Staaten* (Gotha, 1893), I, 178, n. 3; E. Kornemann, »Zur Geschichte der antiken Herrscherkulte«, *Klio*, I (1901), 56, n. 3; R. Andreotti, *Il problema politico di Alessandro magno* (Torino, 1933), 158, n. 27; A. Heuss, *Klio*, Beiheft XXXIX (N. F. XXVI), 1937, 191, n. 1. It is rejected by G. De Sanctis, »Gli ultimi messagi di Alessandro ai Greci«, *Riv. di fil.*, LXVIII (N. S. XVIII), 1940, 5.

127. e. g. U. Wilcken, »Zur Entstehung des hellenistischen Königskultes«, *Sitzb. Berl. (ph.-hist. Kl.)*, 1938, 302.

128. *O. c.* (n. 66), 330, n. 2.

129. *O. c.* (n. 2), II, 370f.

130. For refs., see above, n. 115.

131. *O. c.* (n. 2), I, 113.

132. *O. c.* (n. 2), II, 370.

Yet the decree was issued before it could be known whether the »request« was granted. And what sort of a request was it? »Calling him a god did not mean that they were going to worship him«, Tarn states[133]. Not in any way at all? Not even with »hero's honours«? What was he to get, then? An array of titles, different in each different city? At Athens, »Son of Zeus, Son of Poseidon, Thirteenth God«? Would such a conglomeration of titles make him a god of the Corinthian League; which was the only place where, on Tarn's hypothesis, he needed to be a god? »His request for deification was a limited *political* measure, for a purely political purpose and nothing else«[134], but »certainly the cities did not take it to be a political move«[135]. It looks, in fact, rather like trickery[136]. If the Greeks said, »But you are not empowered to command the recall of the exiles«, he would be able to say, »Ah, you ought to have thought of that before you voted me a god«. Is this really the kind of behaviour which fits at all with Tarn's, or indeed with any historian's, picture of Alexander?

No, we need not think that at Susa on his way back from India Alexander was troubled about constitutional niceties within the Corinthian League. As concerned the exiles, his instruction would be enough; and it was. He read it first to his own assembled troops before the instruction itself was dispatched to Greece[137]. This indicated no particular *punctilio.* In every Greek city he had his partisans, and with the return of the exiles their numbers would be greatly increased. Within the cities there was the same rift between pro-Macedonians and anti-Macedonians as there was in the Greek cities of the early second century B. C. between pro-Romans and anti-Romans. As long as Alexander was in the far East, his opponents in Greece could hope; he might always be killed[138]. But now he was on his way West again. This was the moment for his supporters to do every-

133. *O. c.* (n. 2), II, 371.
134. *O. c.* (n. 2), II, 371.
135. *O. c.* (n. 2), II, 373.
136. Tarn, *O. c.* (n. 2), II, 370, »To us this may seem a quibble, but no one can say it was a quibble to him«, is to put it mildly. It has been pointed out to me, further, that by securing recognition as a god Alexander would not have shifted opposition to himself in the Greek cities; so the claim to such recognition would have been silly, and silliness was not one of Alexander's qualities.
137. *SIG*³, 312, 12.
138. Cf. E. Bikerman, *O. c.* (n. 115), 35, »Convaincus que la soumission est une pénible nécessité, les démagogues des cités helléniques n'attendent qu'un revers de la fortune d'Alexandre. Les interventions d'Antipatros dans les affaires des cités ne s'expliquent que par le fait que les 'clubs' et les 'factions' nationalistes restent au pouvoir un peu partout. Pendant qu'Alexandre pénètre dans l'Asie lointaine, le reproche d'être un 'flatteur des Macédoniens' peut encore nuire gravement à un accusé auprès du tribunal athénien (Hyperides, *pro Euxen.*, c. 20; 29).«

thing that they could to ingratiate themselves with him, to compromise their opponents. The question of divine honours was an excellent one on which to force the issue. There is no reason at all why, with such slender evidence to support the hypothesis, one should see in this the maladroit hand of Alexander himself[139].

Exeter College, Oxford. *J. P. V. D. Balsdon.*

139. It is no part of this paper to consider Wilcken's view (*O. c.* [n. 127], 302—5; *Alexander der Grosse*, 196—201; *Alexander the Great*, 209—215; a view criticized by Tarn, *O. c.* [n. 2], II, 372f.) that Alexander requested deification in the Greek cities for religious, not political, reasons. Wilcken (many of whose arguments are close to my own) satisfies himself that the evidence does not support the view (held by Tarn) that Alexander sought divinity for political reasons. Tarn is satisfied that Wilcken's view is untenable. If Hogarth (whose view I have restated) was right, then, on the negative side, both scholars are correct.

Zur angeblichen Barbarisierung des römischen Heeres durch die Verbände der Numeri

Das römische Verteidigungssystem und die wohldurchdachte Gliederung des provinzialen Heeres in Legionen und Auxilia, wie Augustus sie aufgebaut hatte, hat sich bis zu den ungeheuren Belastungen des 3. Jahrhunderts im allgemeinen bewährt, obwohl ihre Schwächen öfters hervortraten. Zweifellos konnte es als gewagt erscheinen, auch Männern, die nicht zur bevorrechtigten Schicht römischer Bürger gehörten und für den Römer »Fremde« (*peregrini*) waren, Waffen in die Hand zu geben und sie zu gesonderten Einheiten in Alen und Kohorten zusammenzustellen, ja, die Jungmannschaft eben unterworfener Völker in auxiliare Verbände zu pressen. Aber die römische Politik vertraute der Wirkung der *disciplina Romana*, war andererseits aber bereit, diese Berufssoldaten nichtrömischer Rechtsstellung, wenn sie sich etwa ein Vierteljahrhundert lang für die Ehre Roms geschlagen hatten, als gleichberechtigte Glieder in das römische Bürgertum aufzunehmen. Soweit sollten sie dann »Römer« geworden sein, daß sie es auch dem Recht nach werden konnten.

In diesen Regimentern und Abteilungen der »Fremden« war alles römisch aufgezogen — Dienstbetrieb, Dienstgrade, Kommandosprache, Ausrüstung und Bewaffnung (gewisse Sondereinheiten können hier unberücksichtigt bleiben), Kampftaktik u. a. m. Römische Bürger waren die Offiziere und Unterführer. Zusammen mit den Legionen, der Bürgertruppe, bildeten die Auxilia, die etwa gleiche Stärke hatten, die einsatzbereite Frontarmee.

Dieses feste Gefüge römischer Art soll nun nach allgemeiner Auffassung seit Hadrian durch »barbarische« Einheiten minderer Ordnung, die Numeri, die auf fast allen Kriegsschauplätzen und an den großen Verteidigungslinien auftauchten, völlig durchbrochen worden sein. »Als *numeri* bezeichnete man die barbarischen Infanterie- und Kavallerieeinheiten des Reichsheeres, die der lateinischen Armeesprache unkundig, in Bewaffnung und Kampfesweise ihre nationale Eigenart bewahrten und sich von den föderierten Kontingenten nur dadurch wesentlich unterschieden, daß sie als kaiserliche Truppenkörper organisiert waren[1].«

1. E. Stein, Gesch. d. spätröm. Reiches 1, 1928, 78. Grundlegend Mommsen, Ges. Schr. VI 103ff. (»Die Conscriptionsordn. d. röm. Kz.«, Aufs. aus. d. J. 1884). Nach ihm Stein, Die kaiserl. Beamt. u. Truppenkörp. 1932, 233ff. 236 (= Stein).

Ein so frühzeitiger und massenhafter Einsatz geschlossener barbarischer Abteilungen, deren Angehörige als Deditizier das niedrigste Personalrecht gehabt hätten, würde eine folgenschwere Abwendung von der bisherigen Heeresordnung bedeuten und ein Verzicht auf eine echte Eingliederung nichtrömischer Soldaten in das römische Heer sein. Damit wäre die eiserne Klammer römischer Disziplin, die gerade Hadrian, der besondere Förderer dieser neuen Truppen, sinnfällig im Heereskult erhöht hatte, bedenklich gelockert worden und die Einheit, die das gesamte Frontheer im römischen Gedanken besaß, verlorengegangen. Die Auswirkungen dieser Politik wären jedoch noch umfassender gewesen. Denn die römischen Soldaten haben in den Lagern nicht nur eine militärische Aufgabe erfüllt, sondern auch das gefährdete Neuland an den weiten Reichsgrenzen — viel durchdringender als römische Geschäftsreisende, Verwaltungsbeamte, Grundbesitzer oder gar Lehrer und Rhetoren — innerlich für Rom gewonnen und Sprache und (soldatische) Lebensformen der Römer weitergetragen. In diese Richtung wirkten die aktiven Regimenter durch ihr bloßes jahrzehntelanges Dasein in ihren Garnisonen, und die dienstentlassenen Veteranen, die es weitaus überwiegend nicht mehr in ihre einstige Heimat zurückzog, sondern die in ihren Einsatzräumen blieben, verstärkten diese Wirkung. Wenn die Numeri Nationalkontingente wilder, unzivilisierter Völker gewesen wären, so hätte also die römische Politik schon in der ersten Hälfte des 2. Jahrhunderts und ohne eigentlichen Zwang nicht nur auf das stille Werk, Soldaten nichtrömischen Rechts im Geist der Romanitas zu erziehen, ja in dieser lautlosen Erziehung geradezu ein *arcanum imperii* zu hüten, in einem wichtigen Teil verzichtet, darüber hinaus sogar fast Jahr für Jahr die Grenzprovinzen mit barbarischen, »unrömischen« Veteranen durchsetzt.

Nur durch inschriftliche Zeugnisse läßt sich die Eigenart der neuen Einheiten der Numeri erschließen. Die übliche Charakterisierung ist jedoch nicht epigraphisch, sondern unter der Autorität Mommsens aus einer Verbindung der Numeri mit den *nationes*, welche die wahrscheinlich ins 3. Jahr-

Rowell, RE XVII (1937) s. v. Numerus (= Rowell I) 1327ff. u. 2538f. Yale Class. Stud. 6, 1939, 74ff. (= Rowell II). Vgl. auch Domaszewski, Rangordn. d. röm. Heeres 1908, 60. Carcopino, Syria 6, 1925, 1ff. Weber, Rom, Herrschertum u. Reich 1937, 163. Wagner, Die Dislokation d. röm. Auxiliarformationen 1938, 205. 220. Enßlin, Klio 31, 1938, 365ff. Kornemann, Weltgesch. d. Mittelmeerraumes 2, 1949, 135.

Ihrer Entstehung nach seien die Numeri mit den schon in julisch-claudischer Zeit begegnenden Landsturmaufgeboten der nichtrömischen Provinzialen verwandt: Stein 233, ähnlich schon Mommsen 145ff. Als »treffliches Vorbild« angeblich die *symmachiarii Astures* (AE 1926, 88; wegen der Datierung der Inschrift vgl. jedoch Enßlin a. O.) und die maurischen Reitertruppen des Lusius Quietus: Rowell I 1330.

hundert gehörende[2] Lagerordnung Ps.-Hygins als militärische Truppenkörper anführt, entwickelt worden[3]. In ihr treten als Nationen Kantabrer, Daker, Brittonen, Palmyrener und (höchstwahrscheinlich) Raeter auf[4]. Da Alen und Kohorten gesondert genannt werden[5], können sie nicht mit den Nationen identisch sein. Darum schien es nahezuliegen, an jene anderen selbständigen Einheiten zu denken, die wie Auxilia und Nationes den Namen von Völkern, Stämmen und dergleichen tragen und als Numeri in den Inschriften vom 2. Jahrhundert ab bekannt sind.

Die Bezeichnung Numerus kann in der Kaiserzeit[6] jede Heeresabteilung führen, unabhängig davon, ob sie aus legionaren oder auxiliaren Verbänden oder aus Vexillationen zusammengesetzt war[7]. Numerus kann z. B. auch eine einzelne Auxiliarkohorte genannt werden, wenn der Zu-

2. Vgl. dazu Cantacuzino, Câteva corpuri barbare din armata romană 1929, 30. Abfassung vor Hadrian: Domaszewski, Hygini Grom. Lib. de Munitionibus Castr. 1887, 71ff. Dessau, Klio 20, 1926, 228. Stein 235. Rowell I 1329f. 1341. 2546. Jedoch vgl. dagegen Enßlin 365.

3. de mun. castr. 19 *cohortes peditatae vel equitatae ad viam quintanam spectare debebunt, et supra summacharios* (leg.: *sumactares*) *et reliquas nationes tendere debebunt; et ita fiet, ut omni parte nationes supra scriptae* (Domaszewski: *scriptis*) *contineantur.* — 29 *nationes Cantabri, Gaesati* (leg.: *Getati*), *Palmyreni, Daci, Brittones centuriae statorum et si quid aliud datum fuerit in exercitu summacharii* (leg.: *summamclarificum*) *in retentura ponuntur.* — 30 Stärkeangaben: *Palmyreni D, Gaesati* (leg.: *Getati*) *DCCCC, Daci DCC, Brittones D, Cantabri DCC.* — 43 *Summacharios* (leg.: *summacterias*) *et reliquas nationes quotiens per strigas distribuimus, non plus quam tripertiti esse debebunt ne⟨c⟩ longe ab alterutrum, ut vinam tessera suo vocabulo citationis habeant.* Der Text ist äußerst korrupt. Gemoll (ed. 1879) verbesserte nach Schel: *unam tesseram.* Mommsen (a. O. 107) *ut qui tesserae loco vocabulum citationis habeant.* Domaszewski: *viva tessera* (»so dürfen sie . . . nicht weit voneinander sein, damit sie bei einer lebendigen Tessera der Befehlsgebung in ihrer Sprache folgen«). Mommsen hat ohne eigentliche Interpretation sehr vorsichtig den Inhalt umschrieben: Der Text scheine (!) darauf hinzuweisen, daß bei diesen Mannschaften das Kommandowort gebraucht werden müsse, »vermutlich(!), weil diese Leute des Lesens lateinischer Schrift durchgängig unkundig waren«. Jedenfalls ist es äußerst schwer, die Eigenart der *nationes* aus dem Text heraus zu erfassen. Fraglich bleibt auch, ob c. 19 den Schluß auf militärische Unzuverlässigkeit gestattet (so u. a. Stein 235) oder ob nicht andere technisch-militärische Gründe für die Lagerung maßgebend waren. Gleichsetzung *nationes* = *numeri*: Mommsen a. O. 107f. Stein 235. *nationes* als frühere Entwicklungsstufe: Domaszewski, Hygini Grom. 72. *summacharii* — *nationes*: Nebeneinander einer früheren Entwicklungsstufe der *numeri* und echte *numeri*: Rowell I 1331. 1333, 33.

4. = *Gaesati*, von ihrer Hauptwaffe, dem gaison = *gaesum* (Speer) genannt (vgl. auch Heuberger, Klio 31, 1938, 64). Von den *nationes* sind die *Mauri equites* und *Pannonii veredarii* zu trennen, da sie in c. 29 als *nationes* nicht aufgezählt sind, nach c. 24 gesondert lagern und c. 30 andere Einheiten zwischen ihnen und den *nationes* stehen. Ebenso gehören die *exploratores* (c. 24. 30) nicht zu den Numeri. Eng verbunden sind jedoch die *summacharii* mit ihnen (c. 19. 29. 43).

5. Vgl. c. 19. 30.

6. Dazu grundlegend Mommsen 103ff. Vgl. auch Stein 233. Rowell I 1328f.

7. Dessau 2713 (Mitte des 1. Jahrhunderts n. Chr.). AE 1933, 107. Tac. Agr. 18. hist. 1, 6, 2. Rowell I 1328.

sammenhang eindeutig ist[8]. Auch jene mehr oder weniger festen Kommandos, die keinen besonderen Namen haben, können so heißen, z. B. die *frumentarii*, die für den militärischen Nachrichtendienst und für Polizeiaufgaben von den Legionen zur Hauptstadt abgestellt waren[9], die *equites singulares*, die kaiserlichen Gardereiter aus Reichsangehörigen, die keine römischen Bürger waren und die Dienst in Rom oder bei den Statthaltern in den Provinzen taten[10].

Der *numerus Illyricorum* mag veranschaulichen, wie ein Numerus neu entstehen kann. Aus den Alen, die in »Illyricum«, d. h. in Pannonien und Dalmatien standen, wurden (wahrscheinlich für den Dakerkrieg Trajans) Kavalleristen ausgesucht und zu einer Marscheinheit, einer *vexillatio equitum Illyricorum*, zusammengestellt[11]. Aus einem zeitweiligen und befristeten Kommando wurde dann bald eine feste Einheit, der »Numerus der Illyriker[12]« oder »Numerus von Elitereitern aus Illyrikum[13]«.

Wenn sich nun im Laufe des 2. Jahrhunderts n. Chr. der Begriff Numeri, obwohl er ursprünglich untechnisch und allgemein gebraucht und so auch weiterhin verwandt wurde, für eine spezielle Truppenart durchsetzte, so scheint schon die Begriffsübertragung anzudeuten, daß mit den neuen Numeri keine völlig neuartige und revolutionäre Heeresart geschaffen wurde, vielleicht auch, daß die neuen Abteilungen, die also keine Alen und Kohorten und auch keine Legionen darstellten, langsam und wahrscheinlich aus militärischen Notwendigkeiten im Gefüge des römischen Heeres gewachsen sind und wohl auch nicht eine solche Einheitlichkeit wie die bisherigen Truppen verkörperten[14]. Schon die unterschiedliche

8. AE 1927, 95 (hadrianisch), dazu Ritterling, JRS 17, 1927, 31, 1. Ein Praefekt einer bestimmten Kohorte *qui a Moesia inf Montan(ensi) praesidio numerum in Asia perduxit.* Vgl. auch Suet. Vesp. 6, 3.

9. Domaszewski 34f.

10. Mommsen 105. Vgl. auch die *pedites singulares.*

11. So Diplom CIL XVI 75 v. J. 129 aus Dac. inf. Vgl. auch die Bildung einer orientalischen Kavallerietruppe CIL III 600 *praepositus in Mesopotamia vexillationibus equitum electorum alarum* ... aus 5 Alen und 14 Kohorten. VIII 9045. 9047.

12. III 1197 aus Dakien (trajanisch: Wagner 51, 319). VIII 9358 = D 2758 aus Mauretanien (kurz nach Hadrian).

13. XI 393 = D 2739 (trajanisch-hadrianisch) *praepos(itus) numeri equitum elector⟨um⟩ ex Illyrico.* Vgl. Stein 234. Rowell I 1335 glaubt, daß »diese Truppe eher zu den Auxilien als zu den echten Numeri« zählt. In ähnlicher Entwicklung ist wahrscheinlich aus den *vexillarii Africae et Mauretaniae Caesariensis* ein *numerus Mauretanorum* geworden (Nesselhauf, CIL XVI Nr. 108 adn. 2).

14. Oft ist dementsprechend gar nicht zu entscheiden, welcher Begriff vorliegt, vgl. z. B. CIL X 1202 = D 2660 (hadr.) von einem Legionscenturionen: *praeposit(us) numeror(um) tendentium in Ponto Absaro.* III 11135 *librarius numeris* (Dienst etwa unter Caracalla: s. Anm. 51). XIII 7007 *mensor frumenti numeris.* AE 1934, 280 (i. J. 194) *actuar n(umeri* oder *umerorum).*

Größe der Numeri-Kastelle bestätigt, daß vermutlich die Sollstärke der Numeri, auch wenn es unter ihnen Reiterabteilungen gab, nicht an feste Zahlen gebunden und ihre Ausrüstung wahrscheinlich auch nicht gleichmäßig gewesen ist[15].

Ein Überblick über die inschriftlichen Zeugnisse der Numeri lehrt, wie es auch schon die Entwicklung des *numerus Illyricorum* getan hatte, daß die Numeri mit den Auxilia eng verwandt waren. Ihre militärische Bedeutung im Rahmen der Reichsverteidigung läßt sich ebenso klar erkennen: Die Heeresreform Hadrians hatte die Auxiliarkohorten in Bewaffnung, Ausrüstung und Kampfführung den Legionen angeglichen, d. h. sie waren zur schweren Infanterie geworden. Dadurch hatten sie ihren einstigen Zweck, die »leichte Waffe« für die Legionen zu sein, verloren. Leichte, bewegliche Truppen waren aber nach wie vor unentbehrlich. Darum traten an die Stelle der alten Kohorten jetzt die neuen Abteilungen der Numeri, die taktisch zu den Kohorten die gleiche Stellung einnahmen, wie diese sie einst zu den Legionen gehabt hatten[16]. Von Ausnahmen abgesehen waren die Numeri gegenüber den Auxilia zahlenmäßig kleinere, beweglichere Einheiten. Nicht zufällig gehören ihnen besonders viele Aufklärungskompanien (*exploratores*) an.

Wie die Alen und Kohorten trugen die Numeri meist den Namen von Stämmen, Volksgemeinden, Völkern oder (im Osten) von Stadtgebieten, aus deren Angehörigen die Stammtruppe erstmalig aufgestellt wurde — *numerus Brittonum*, *numerus Palmurenorum* u. a.[17]. Die Rekrutierungsgebiete, nach denen sich die Numeri nannten, kehren auch bei den Auxilia wieder,

15. Am obergermanischen Limes beträgt die Größe für eine Reihe von Lagern etwa 0,7 ha, für eine andere etwa 1,20—1,70 ha (Belege bei Fabricius, RE XIII 592). Niederbieber andererseits (Standquartier für den numerus Brittonum und die exploratores Germaniciani Divitenses) mißt 5,24 ha und wäre für eine große *ala miliaria* ausreichend gewesen. Das Kastell Praetorium an der Aluta für die Spezialtruppe der *burgarii* und *veredarii*, einer Art Armierungseinheit, war 1,13 ha groß (Christescu, Istoria militară a Daciei Romane 1937, 131ff.), das Kastell Răcari-Dolj in Dac. inf. 2,4 ha (Florescu, Castrul roman dela Răcari-Dolj, Instit. de Arheol. Olteană. Memoriul I 1931, 19f.). Vgl. auch S. 400 über Dienstgrad und Mannschaftsstärke. Die Höhe des Personalstandes ist natürlich nicht durch eine Übernahme der Zahlen für die *nationes* Ps.-Hygins (s. Anm. 3) zu errechnen (anders wieder Rowell I 1338, 7ff. 38ff. Wagner 220).

16. Ritterling, BJb. 107, 1901, 124. Domaszewski 59. So auch Rowell I 1331.

17. Näheres bei Rowell I 1335. Den Zusatz (*n*) *equitum* (*Sarmatarum* oder *Illyricorum*) gibt es sachlich gleichartig und häufiger noch bei Auxiliarkohorten (vgl. nur Cichorius, RE VII 284. 237, 29; 36. 238, 23; 60. 239, 31 u. a.). Die beigefügte Spezialbewaffnung (*sagittarii* — Bogenschützen der Syrer, Palmyrener, Emesener, Osrhoener —, *gaesati* — Speerschützen der Raeter —, *scutarii* — Schildträger in Unterpannonien) wird in der gleichen Form bei den Auxilia wiedergefunden. Kaiserbeinamen (z. B. *numerus Antoninianorum*) oder andere Ehrenbeinamen (z. B. *numerus civium Romanorum*) sind bei beiden Verbänden gleich

so daß der territoriale Kreis, aus dem beide Heeresteile ihren Mannschaftsbestand bezogen, gleich gewesen ist[18]. Wenn mithin die Soldaten der Numeri »Barbaren« waren, die vom Latein und lateinischer Schrift keine Ahnung hatten und diese auch niemals lernten, dann muß das gleiche für die Auxiliare zutreffen. Zum anderen aber wird niemand z. B. jene germanischen und keltischen Stämme des Reichsgebietes, die für die Numeri wie für die Auxilia den Namen abgaben — jene Bataver, Friesen[19], Kondrusen, Mattiaker (*civitas Mattiacorum* um Wiesbaden), Treverer, Remer, Sequaner, Vokontier[20] u. a. — als unzivilisierte und halbwilde Barbaren ansprechen[21]. Denn unter Hadrian standen sie meist weit länger als ein Jahrhundert schon im Wirkungskreis römischer Lebensformen. Im Gegensatz zu ihnen gäbe es dann schon eher unter den Auxilia im römischen Sinn echte Barbaren in den Alen der Parther oder Scythen (*ala Saccorum*).

Aber es sind nicht nur die gleichen Völker, aus denen beide Truppenarten ihre ersten Soldaten holten, und aus denen sie später ihre Mannschaft ergänzten, sondern es sind auch innerhalb dieser Kreise die gleichen Bevölkerungsklassen, soweit sie überhaupt vor dem Jahre 212 n. Chr. personenrechtlich voneinander geschieden waren (*civis Romanus* — *Latini iuris* — *peregrinus*). Wer nun freilich mit der Kenntnis frühkaiserzeitlicher Nomenklaturen die »römischen« Namen der Numeri-Soldaten betrachtet und zumindest für den römischen Bürger altrömische Namengebung, dazu Vornamen, römischen Geschlechtsnamen, Sohnschaft, Beinamen, Tribus

18. Die Verbindung der Numeri mit den *nationes* hat die Forschung in eigentümliche Schwierigkeiten gebracht. So hält es z. B. Rowell I 1333f. für »ganz unwahrscheinlich«, daß die Stadtbewohner des syrischen Emesa und Palmyra unterschiedslos entweder für die Auxilia oder die Numeri ausgemustert werden konnten, und er glaubt darum, daß die hellenisierte Stadtbevölkerung in den Kohorten und das barbarische, wilde Volk des ländlichen Territoriums in den Numeri gedient hätten (vgl. auch die seltsame »Mittelstellung« der Palmyrener bei Stein 243).

Alle namentlich genannten *nationes* erscheinen auch unter den Auxilia, die Kantabrer und Daker jedoch nicht unter den Numeri.

19. Vgl. den *numerus Frisionum* (*Aballavensium*) in Britannien CIL VII 415. Dazu Nesselhauf, Germ. 1939, 33f.

20. *Numerus Vocontiorum:* AE 1933, 214. Die *Hispani* in Dakien (CIL III 1149 vgl. 1294) beruhen auf einer irrigen Auflösung des Monogramms (Ritterling bei Stein 240, 43).

21. Die *numeri Treverorum* oder *Mattiacorum* hält auch Stein 241 nicht für Truppen von wilden Barbarenstämmen. Er glaubt, daß man hier »mit Benutzung ihrer personalrechtlichen Stellung (!) dem Interesse der Staatsfinanzen Rechnung getragen« habe und postuliert geringeren Sold für die Numeri (schon Domaszewski 195 hatte als Grund für die Einrichtung der Numeri eine Herabsetzung der Heereskosten erkennen wollen), Ausschluß vom Bürgerrecht, keine oder nur geringere Beteiligung an üblichen Vergünstigungen für Soldaten. Unverständlich die Angabe: »Alle unmittelbar reichsangehörigen *civitates* sind in erster Linie Aushebungsbezirke anderer Truppen als der *numeri*« (242 mit Berufung auf Mommsen 75—94, bes. 84ff.).

und Herkunft erwartet, kann in der Tat über die »Barbarismen« erschreckt sein. Jedoch stammen die Inschriften aus dem ausgehenden 2. Jahrhundert und in ihrer Masse aus dem 3. Jahrhundert, in dem der allgemeine Kulturabstieg in den westlichen Provinzen auch die Namengebung mitgezogen hat. Die Namen gleichzeitiger Auxiliare zeigen die gleichen »Barbarismen«, so daß personenrechtlich zwischen beiden Mannschaften kein Unterschied bestehen kann, ja selbst die Namen der Legionare unterscheiden sich vielfach in keiner Weise[22].

Bis zu jenem Erlaß Caracallas, der allen freien Reichsbewohnern das römische Bürgerrecht verlieh, waren die Soldaten der Numeri, wie die der Alen und Kohorten, im Durchschnitt »Fremde« (*peregrini*), während römische Bürger nur Ausnahmen im späten 2. Jahrhundert gewesen sein werden. Seit dem Jahre 212 hat sich das Verhältnis umgekehrt. Die Vorlage verwertbarer Namen von Angehörigen der Numeri beweist nun in der Tat, daß die meisten römische Bürger gewesen sind[23]. So überrascht

22. Eine durch Kriegsereignisse verlorengegangene Zusammenstellung von Auxiliarnamen (im Rahmen einer größeren Untersuchung über die Rekrutierung des römischen Heeres) lieferte eindeutige Beweise. Aber selbst der Vergleich der Namen von Legionaren und Numeri-Soldaten z. B. in der gleichen Urkunde CIL XIII 8053 aus Bonn ist lehrreich.

Legionare:	Numeri-Soldaten:
Fl(avius) . . . ius	*⟨I⟩ul(ius) Ursulus*
Mo⟨d(estius)⟩ Anicet⟨us⟩	*Val⟨erius⟩ Feliciss(imus)*
Saturn(ius) Lucin . . . s	*Cens(orinius) Maternus*
Saturn(ius) Parthic(us)	*Refid(ius) Victorin(us)*
Felic(ius) Fuscus	
Valen(tinius) Digniss(imus)	
Pereg(rinius) Pertinax	
Fl(avius) Iust(us)	
⟨I⟩u⟨l(ius)⟩ Eugenus	
Marin(ius) Iu⟨v⟩enis	

23. Schon Stein 236ff. stellte bei einem Vergleich fest, daß »das zahlenmäßige Verhältnis der Träger rein römischer — zum Teil provinzialer, aber nicht barbarischer — Namen zu denen, welche in der Namengebung den Barbaren erkennen lassen, obwohl auch von diesen etwa ein Dutzend römische *gentilicia* führt, ungefähr das von 2:1« sei. Bei Nichtberücksichtigung der Centurionen und Dekurionen und des Verwaltungspersonals kam Stein 237 immerhin noch auf ein Verhältnis von 3:2. Das hinderte nicht, weiterhin die Ansicht zu vertreten, daß »in den *numeri* die personenrechtlich am ungünstigsten gestellten Soldaten dienten« (S. 237) und vom »ausgesprochen barbarisch-nationalen Charakter« der Truppen (236 u. a.) zu sprechen (»die verhältnismäßig barbarischsten des Heeres« 237).

Der Einwand, daß die Soldaten peregrinen Rechts vielfach lateinische Namen bei ihrem Eintritt ins kaiserliche Heer angenommen hätten (Stein 241), trifft aber nachweisbar für die peregrinen Auxiliare, soweit wir Entlassungsurkunden besitzen, nicht zu. Auch wenn man im Einzelfall bei »latinisierten« Namen vorsichtig mit der Festlegung der Rechtsstellung sein wird, so ist doch die Gesamtstatistik unwiderlegbar.

es dann nicht, wenn in einer Unterabteilung, einer Centurie des Numerus der raetischen Gaesaten, »die römischen Bürger« gesondert dem Vulcanus eine Weihung darbrachten[24], oder wenn die ganze Mannschaft eines Numerus, wie es auch bei Auxiliarkohorten vorkommt, wegen besonderer Bewährung geschlossen mit dem römischen Bürgerrecht ausgezeichnet wurde und für alle Zukunft den Ehrenbeinamen »Numerus römischer Bürger« als Truppennamen führen durfte[25], oder wenn wahrscheinlich bei der Aufstellung eines Numerus einmal nur römische Bürger ausgehoben wurden[26].

Die Soldaten der Numeri stammten also aus den gleichen Rekrutierungsgebieten wie die Auxiliare und gehörten personalrechtlich der gleichen Schicht an. Deditizier hat es schon deshalb bei beiden Verbänden gegeben, weil für die Alen und Kohorten wie für die Numeri oft auch Völker, die sich im Kampfe auf Gnade und Ungnade ergeben hatten, durch Zwangsaushebung einen Teil ihrer Jungmannschaft für den Heeresdienst hatten stellen müssen. Im Verhältnis zu den römischen Bürgern waren die Auxilia des 1. Jahrhunderts n. Chr. zweifellos barbarischer als die Numeri (und Auxilia) des 2. Jahrhunderts, in dem sich durch die friedliche römische Durchdringung der Provinzen die Unterschiede allmählich etwas aus-

Wer zudem alle Inschriften und Namen der Auxiliare und Numeri-Soldaten übersieht, weiß, daß die Masse der Auxiliarnamen ohne jeden Zweifel »barbarischer« als die der Numeri-Soldaten ist — wenn man unterschiedslos peregrin und barbarisch gleichsetzt. Das liegt darin begründet, daß zahlreiche Inschriften aus dem 1. Jahrhundert n. Chr. stammen, in dem alle Angehörigen der Alen und Kohorten Peregrine, d. h. nach Stein Barbaren, waren. Niemand würde aber wohl nun umgekehrt den Grad der »Barbarisierung« von Auxilia und Numeri bestimmen wollen. (Auf eine sich lohnende Einzelinterpretation der Namensliste muß leider verzichtet werden, da hier nur eine enge Fragestellung gewählt ist.) Für die Namensliste über Numeri-Angehörige s. Anh. S. 405ff.

24. CIL XIII 3593 (aus Tongern, Belgica) ⟨*ci*⟩*ves* R*om*⟨*ani*⟩ *cent*(*uria*) ⟨*Va*⟩*lentin*⟨*i*⟩ *n Gesatoru*⟨*m*⟩. Dazu stellt Rowell I 2552, 49ff. fest: »Das Vorkommen römischer Bürger in einem Numerus weist auf eine ziemlich späte Zeit«(!).

25. AE 1944, 56 (unter Decius) *n*(*umerus*) *Pal*(*murenorum*) *Porol*(*issensium*) *sag*(*ittariorum*) *c*(*ivium*) R(*omanorum*). Rowells Zwangsdeutung — (I 2550 »Dabei ist natürlich die Beziehung *cives Romani* nur als ein für tapferes Verhalten verliehener Ehrenbeiname zu betrachten«) — läßt alle Parallelen bei den Alen und Kohorten unberücksichtigt und ist nur durch das Vorurteil von den barbarischen Numeri bedingt.

26. CIL XIII 12504 (aus Trier) *n conscr*(*iptorum*) *c*(*ivium*) ⟨R(*omanorum*)⟩ so meines Erachtens mit vollem Recht ergänzt von Steiner, Trier. Jber. 10/11, 1917/1918, 20. Diese Ergänzung wird mit Rücksicht auf den postulierten andersartigen Personalstand der Numeri-Soldaten abgelehnt z. B. von Stein 260 (indirekt auch von Wagner 212, 79a), der dafür *c*(*ivium*) ⟨*Tr*(*everorum*)⟩ ergänzen will — »ein als *numerus* formiertes treverisches Bürgeraufgebot, etwa aus der Zeit des gallischen Sonderkaisertums«. Eine solche Bezeichnung wäre jedoch einmalig und ohne Vorbild bei den Auxilia und Numeri. Ein aus Treverern gebildeter Numerus heißt *numerus Treverorum*! Freilich war Stein der in Anm. 25 genannte Numerus noch unbekannt.

geglichen hatten und im Maße, wie auch römische Bürger in die »peregrinen« Verbände eindrangen, die Bürgertruppen der Legionen »barbarischer« wurden.

Nur durch die Verbindung der Numeri mit den *nationes* Ps.-Hygins hat man überhaupt die Rekrutierungsformen für die Numeri verkennen und in ihren Angehörigen halbwilde Barbaren, die allein von allen Soldaten das minderwertigste Personalrecht als Deditizier besessen hätten[27], sehen können.

Ebensowenig waren die Numeri geschlossene Nationalkontingente. Das beweisen die Rekrutierungsgrundsätze, die nach dem Ausscheiden jener Soldaten, die den Stammtruppenteil gebildet hatten, angewandt wurden.

Einige Einheiten mußten oft unmittelbar nach ihrer Errichtung aus militärischen Erfordernissen oder Gründen innerpolitischer Sicherheit an ferne Grenzen oder militärische Schwerpunkte geworfen werden. Davon waren natürlich besonders jene Abteilungen betroffen, in denen Angehörige frisch unterworfener Völker standen: So setzte Antoninus Pius Brittonen im obergermanischen Limesgebiet, Marcus Sarmaten in Britannien ein. Aber auch andere Verbände aus Provinzen, die schon lange zum Reiche gehörten, hatten oft außerhalb ihrer weiteren Heimat ihre Garnison[28].

27. So Stein 237. 241f. Wagner 205. Alföldi, CAH 12, 21. Rowell, I 2537; II 87f. Vgl. jedoch auch CIL XIII 6592 *expl(oratores) Stu⟨ . . . ⟩ et Brit(tones) gentiles ⟨et?⟩ officiales Brit(tonum) ⟨et?⟩ deditic(iorum) Alexandrianorum* (zur Lesung vgl. jetzt Rowell II 88ff.). Bei diesen Deditiziern handelt es sich meines Erachtens nicht um einen Numerus (anders Rowell II 102f.) und überhaupt nicht um eine römisch organisierte Truppe (Fabricius, ORL A Strecke 7—9, 78). Ebenso waren die *Brittones gentiles* »keine reguläre Truppe des Reichsheeres, sondern im römischen Heeresdienste stehende Ausländer« (Ritterling, BJb. 107, 1901, 2. Fabricius a. O.). *Gentiles* (ähnlich wie Brittones schon *Mauri gentiles* im Diplom vom J. 158 CIL XVI 108) war kein Personenrechtsbegriff (Belege Thes. ling. Lat. s. v. 1868. Vgl. Mommsen 166f. 225f.) und bezeichnete Völker, die dem Imperium nur mittelbar oder gar nicht angehörten.

28. Ein niederrheinischer *numerus Condrusorum* lag z. B. in Britannien (VII 1234), das auch germanischen Auxilien oft als Garnison diente [vgl. auch die *vexillatio Sueborum Lon(govicianorum?)* EE IX 1135]; ein germanischer *numerus Melenvensium* in Mauretanien (VIII 9060) und Thrakien (III 7387); *numeri Maurorum* in Dakien (Rowell I 2546); *Gaesati Raeti* in Mauretanien (VIII 2728), in Britannien (VII 1002) und in Germanien (XIII 10017, 431); ein *numerus Hemesenorum* in Numidien (AE 1933, 47); *numeri Palmurenorum* in Britannien, Dakien, Numidien und Ägypten (Cumont, Fouilles de Doura-Europos 1926 LIV); *numeri Syrorum* in Mauretanien (VIII 9381), Dakien (III 8032), Moesien (7493); ein *numerus Osrhoenorum* in Mauretanien (VIII 9829) und in Pannonien (III 10307).

Die Aufklärungsabteilungen wurden weit häufiger in ihren Rekrutierungsgebieten verwandt. Im Bataverland stand ein *numerus exploratorum Batavorum* (XIII 8825); in Germanien ein *numerus exploratorum Germanicianorum* (Stein 264f.); ein *numerus Germanicianorum Divitiensium* (Stein 262f.); *exploratores Triboci et Boi* (XIII 8448). Aber auch solche Abteilungen wurden oft versetzt: Ein *numerus exploratorum Batavorum* fand sich in Mauretanien (VIII 21668), ein *numerus exploratorum Germanicianorum* ebendort (Dessau 9187) und in Thrakien (CIL III 14207, 10).

Wir wissen zwar nur wenig über die Rekrutenergänzung. Denn die Soldaten der Numeri gaben, wie die gleichzeitigen Auxiliare, nur selten noch ihre Herkunft (*natione — civis*) an und waren andererseits nicht so häufig mehr »Fremde«, deren sprachliche Namensbildung das Volkstum verraten könnte. Die Nennung in latinisierten Formen macht vielfach einen Schluß aus dem Namen unmöglich.

Aber die Gründe, die von Anfang an[29] bei den Alen und Kohorten (von Sonderformationen wieder abgesehen) dazu führten, den Mannschaftsnachwuchs im weiteren Umkreis der Standortsprovinz zu suchen, haben auch die Numeri zum gleichen Verfahren gezwungen. Denn es war eben ein Unding, etwa laufend Bataver für eine batavische Aufklärungsabteilung in Mauretanien dorthin zu schicken, statt die Mauretanier, die die Sprache und Wege der Heimat kannten und ans Klima und die landesübliche Lebensweise gewohnt waren, als Truppenersatz bei Ausfall der alten Soldaten, die von Germanien nach Afrika mitgekommen waren, heranzuziehen.

Die Einheiten der Brittonen in Obergermanien haben zweifelsohne ihre Sollstärke nicht durch britannischen Nachschub, sondern aus der Bevölkerung ihres Standortbereiches aufgefrischt[30]. Andere Beispiele bestätigen das gleiche: Ein Thraker diente in einem *numerus Germanicianorum*, als dieser in Dakien stand[31], ein Sequaner in einem möglicherweise dalmatinischen *numerus Ursariensium*[32], als dieser in Untergermanien eingesetzt war[33], ein Aurelius Surus, dessen Vater Veteran einer dakischen Kohorte der Kommagener war, trat als Soldat in einen *numerus Mauretanorum* in Dakien ein[34]. Noch nachdrücklicher wird die grundsätzlich »regionale Rekrutierung« dadurch betont, daß selbst ein Numerus der Palmyrener in

29. s. Anm. 22.

30. Vgl. nur Fabricius, ORL A Strecke 7—9, 52. Die Auffassung, daß es sich dann wenigstens um Nachkommen der Brittonen handeln müßte (Rowell I 2358, 27f.; 31. 2537, 40ff. Vgl. auch Stein 248), ist wenig überzeugend und widerspricht den Rekrutierungsgrundsätzen für Auxilia und Numeri. Selbstverständlich konnten unter den Rekruten auch Söhne ehemaliger Brittonen sein — aber nicht deswegen, weil die Truppe *numerus Brittonum* hieß und damit nur Brittonen als Mannschaftsersatz in Frage gekommen wären, sondern weil die Nachkommen der Brittonen bequem zur Ergänzung herangezogen werden konnten. Denn sie lebten im weiteren Garnisonsbereich und waren von den Vätern her mit dem römischen Soldatenberuf und der Truppe verbunden. Freilich waren sie römische Bürger (Anm. 57).

31. AE 1910, 152 *DM Zenoni Tarasi (f)* in Dakien. Der Vatersname *Taras* thrakisch: Matescu, Ephem. Daco-Rom. I 113. Zur Truppe Wagner 206.

32. Der Name von einem Ortsnamen Ursaria, den z. B. eine dalmatinische Insel trug, abgeleitet: Stein 273.

33. CIL XIII 3492.

34. III 6267 Mutter *Aurelia Surilla*. Freilich könnte der Vater der Nachkomme eines Soldaten des *numerus Maurorum*, der bei Veczel, wo die Grabschrift gefunden wurde, stand, gewesen sein. Möglicherweise weist sein Name (*Aurelius*) *Maurus* auf mauretanischen Ursprung der Familie hin.

Dakien[35], der also zu den Sondereinheiten der syrischen Bogenschützen zählte, die als Ausnahme unter den Auxilia und Numeri meist ihre Rekruten aus der Heimat nachzogen, zwei »Thraker« in seinen Reihen hatte[36].

So werden sich die Numeri (wie die Auxilia) im allgemeinen aus dem weiteren Umkreis ihrer Garnisonsprovinz ergänzt haben[37]. Mithin können sie keine Nationalkontingente gewesen sein. Nur bei der ersten Aufstellung waren sie etwas derartiges — nicht mehr jedoch, als auch die Alen und Kohorten. Wenn dann der Numerus seine Stellung irgendwo anders bezog, so drangen in ihn immer mehr Angehörige der dortigen Völker ein, bis nach spätestens etwa 25 Jahren alle Soldaten, die aus dem Aufstellungsgebiet stammten, entlassen waren, und nur noch Männer aus dem neuen Einsatzraum in ihm Dienst taten.

Weil die Numeri keine Nationalkontingente waren, so ist es auch undenkbar, daß in ihnen eine nationale, nichtrömische Dienstsprache gegolten habe und Befehle in den jeweiligen Nationalsprachen gegeben worden seien. Gewiß mochten häufig die Soldaten, wenn sie aus der gleichen Gegend kamen, im kameradschaftlichen Verkehr nach Dienstschluß ihre Muttersprache gesprochen haben. Aber bei der oft verschiedenartigen völkischen Herkunft konnte eine einzelne »Volkssprache« selbst im privaten Kreis nicht immer das Verständigungsmittel zwischen den Mannschaften gewesen sein. So mußte selbst intern vielfach die Sprache der Römer zum Bindeglied der gesamten Truppe werden. Auf allen Denkmälern war das Latein die offizielle Sprache für die Numeri-Soldaten und nur ganz vereinzelte Zeugnisse von syrischen Bogenschützen sind zweisprachig — wie bei syrischen Auxiliaren — und haben das heimische Idiom als Erläuterung der römischen Dienstsprache[38].

35. Über diese nationale Rekrutierung: van de Weerd-Lambrechts, Laureae Aquincenses I 1938, 23f.

36. AE 1914, 102 im *numerus Palmurenorum Tibiscensium: Mucatra Brasi* und *Mucapor Mucatral*. Als »Daker«: Christescu, a. O. 199. Thraker aber konnten für die Spezialwaffe der *sagittarii* genommen werden, weil sie selbst solche Einheiten stellten (vgl. nur die *coh. I Thracum sagittariorum* und Wagner 190).

37. Scheinbare Gegenbeispiele (abgesehen von den syrischen Sonderverbänden) wie VIII 9060 — ein germanischer Soldat des *numerus Melenvensium* in Mauretanien — erklären sich aus einer germanischen Rekrutierung vor Verlegung der Truppe nach Mauretanien (vgl. auch Stein 257f.).

Die angeführten Belege für eine »regionale Rekrutierung« der Numeri-Soldaten werden neuerdings so gedeutet, daß sich im 3. Jahrhundert die nationale Einheitlichkeit der Numeri gelockert habe (Stein 237f. Wagner 208. 213. Rowell I 1334f.). Das wäre nur dann überzeugend, wenn zuvor der Nachweis geführt werden könnte, daß sich die Numeri im 2. Jahrhundert anders, d. h. auf der alten nationalen Grundlage, ergänzt hätten.

38. Vgl. z. B. III 7999. Die Vermutung liegt nahe, daß die Truppe noch nicht lange bestand: Rowell I 2550, 32f.

Undenkbar wie eine nationale, unrömische Befehlssprache ist auch die Annahme einer durchgehenden nichtrömischen Bewaffnung[39] und Kampftaktik.

Denn die römische Führung der Truppe und ihre taktische Untergliederung lehren, daß die Numeri in der gleichen Art wie die Auxilia organisiert waren und demnach auch ihr Einsatz nur in römischen Formen erfolgen konnte.

Führer eines Numerus mit der Dienststellung eines *praepositus numeri* war meist ein bewährter Legionscenturio[40], der jedoch oft in derselben Eigenschaft auch Auxiliarkohorten geführt hat[41]. Infolgedessen kann aus dem militärischen Rang des Centurionen als Befehlshabers eines Numerus nicht eine besonders niedrige Einstufung der Numeri gefolgert werden[42]. Zudem gab es bei größeren Einheiten auch ritterliche Praefekten[43], die sonst auch die kleineren Kohorten (*cohortes quingenariae*) unter ihrem Kommando hatten, und auch Tribunen[44], sonst Führer der großen Kohorten (*miliariae*). Ausschlaggebend für den Dienstrang des Einheitsführers war demnach nicht die Rechtsstellung der Soldaten, sondern ausschließlich die zahlenmäßige Stärke der Truppe[45]. Der Tribun einer Kohorte von 1000 Mann war darum dem Praefekten einer 500-Mann-Kohorte dienstrang-

39. Die dem römischen Heer in römischer Form eingegliederten Spezialtruppen der *sagittarii*, *gaesati* u. a., die unter den Auxilia und den Numeri vorkommen, dürfen nicht als »unrömisch« in dem Sinn, wie er für die Numeri üblicherweise gebraucht wird, gelten.

40. Vgl. Domaszewski 108, oft nicht als *centuriones*, sondern als *ordinati* oder *ordinarii:* Domaszewski 60. Rowell I 1337.

41. Vgl. Ritterling, RE XII 1498, 51 (auch 1810, 48f.: »Die Stellung des *centurio legionis praepositus cohortis* oder *numeri* ist anscheinend erst im Zusammenhang mit Hadrians Organisation der Grenzwehr geschaffen oder mindestens allgemeiner geworden.«). An Stelle der Legionscenturionen treten öfters in den Provinzen, die keine Legionen als Besatzung haben, die Dekurionen der Alen: Ritterling, BJb. 107, 126. Domaszewski 63. Cheesman, The Auxilia of the Rom. Imp. Army 1914, 38f.

42. So z. B. Stein 239. Vgl. auch Domaszewski 108: »Man hat ... diese barbarischen Auxilia dem Kommando von Legionscenturionen ganz in derselben Weise unterstellt, wie in der älteren(!) Kaiserzeit die *cohortes* der Auxilia, die noch nationale Truppenkörper waren.«

43. Vgl. VIII 9368 = 20944. III 1149. XIII 6814. 11979. AE 1933, 250. Vgl. auch den *praefectus exploratorum Germaniae* in einer griechischen Inschrift von Massilia: Dessau 8852. Daß die Numeri-Praefektur nicht allgemein der niedrigste Rang der ritterlichen Militärlaufbahn gewesen ist (Domaszewski 60), widerlegt die von D. selbst herangezogene Inschrift CIL XIII 6814, in der die Praefektur über die *exploratores Divitiensium* als *militia quarta* genannt ist und damit vorausgesetzt wird, daß »drei andere *militiae* voraufgegangen sind« (Ritterling, BJb. 120, 1911, 277, 3. Anders Dessau 8869, berichtigt durch AE 1933, 208).

44. VIII 9381. 11343. D 2623 (für eine Vexillation der Raeti Gaesati). VII 987 und 988. Der *numerus burgariorum et veredariorum* von Dacia inf. stand unter einem Praesidialkurator: CIL III 13795 v. J. 138 (vgl. Hüttl, Anton. Pius 1936, 1, 81).

45. Vgl. auch Rowell I 1336.

mäßig übergeordnet. Im obergermanischen Limesgebiet z. B., in dem viele kleinere Numeri standen, und in dem sie nur in einem größeren taktischen Verband eingesetzt waren, haben in der Regel Centurionen das Kommando gehabt, und es waren dort wohl — wie auch einzelne Kohorten — alle Numeri einer benachbarten Kohorte taktisch unterstellt, während in anderen Frontgebieten, etwa in Numidien, keine taktische Abhängigkeit der Numeri von Auxiliarkohorten nachzuweisen ist[46]. Wenn eine Abteilung, die früher von einem Legionscenturionen geführt wurde, später unter einem ritterlichen Tribunen stand, so könnte es ein Beweis für eine Vergrößerung des Personalbestandes sein[47].

Wie die Auxilia waren die Numeri infanteristisch in Centurien[48] und kavalleristisch in Turmen[49] untergliedert. Die taktischen Dienstgrade entsprachen sich gleichfalls[50]. Der Kommandeur hatte seinen eigenen Stab (*officium*)[51].

46. Vgl. Ritterling a. O. 123f. Cheesman 112. Für Numidien vgl. Carcopino, Syria 6, 1925, 136. Ob der *centurio* der *coh. I Chalcidenorum* aus Palmyra, der *iusso* <*i*>*mp*(*eratoris*) *curam* <*e*>*git Palmyr*(*enorum*) <*s*>*agitt*(*ariorum*) (Dessau 9173. Vgl. Carcopino 119) nur das Kommando über *Syri sagittarii*, die der Kohorte beigegeben waren, oder über einen organisierten Numerus hatte, läßt sich nicht entscheiden.

47. Vgl. z. B. für den numidischen *numerus Palmyrenorum* Carcopino, a. O. 136ff.

48. Vgl. VIII 2515. 1808. 8795. III 7493. XIII 3593. AE 1938, 97.

49. Vgl. Domaszewski 60 (unter *duplicarii*).

50. Domaszewski 60f. Die Verwaltung des Aerarium z. B. unterstand wie bei den Auxilien den *signiferi:* CIL III 1396 *signifer et quaestor*. Wenn dem Numerus z. B. der Hornbläser (*cornicen*) fehlte, so kann daraus nicht geschlossen werden, daß für die »Analphabeten ... die Signale der disciplina Romana ... keine Bedeutung« hatten (Domaszewski a. O.). Denn die Erklärung gibt D. selbst an anderer Stelle (S. 58): »Nach der ursprünglichen Bestimmung der Auxilia, die als leichte Infanterie nicht zum Kampfe in geschlossener Schlachtordnung verwendet wurden, scheint es, als ob ihnen die cornicines ursprünglich gefehlt hätten. Das Auftreten dieser Bläser bezeichnet dann für jene Auxilia die Umbildung in schwere Infanterie« — die Numeri waren aber — auch nach dem Urteil von D. — leichte Infanterieeinheiten!

Aus der Weihinschrift CIL XIII 7753 (v. J. 239) *genio vexillar*(*iorum*) *et imaginif*(*erorum*) *Attianus Coresi vex*(*illarius*) *Fortionius Constitutus imag*(*inifer*) läßt sich nicht mit Domaszewski 60 folgern, daß der *imaginifer* rangmäßig unter dem *vexillarius* in den Numeri gestanden habe, denn die Weihinschrift gibt keine Dienstgradstufen in der Art eines *cursus honorum*. Unbeweisbar ist darum die weitere Folgerung, daß die *imago*, »dieses Symbol des römischen Heeres, den Numeri ursprünglich gefehlt hat«.

Wenn meines Wissens der *tesserarius* — der Unteroffizier, der den Parolebefehl der Mannschaft bekanntgab — in den Inschriften bisher nirgends begegnet, so mag das an der Spärlichkeit unserer Überlieferung liegen.

51. Domaszewski 61. Unbeweisbar ist seine Ansicht, daß die Numeri als minderwertige barbarische Nationaltruppe die für die Verwaltung unentbehrlichen Principales ursprünglich (!) aus den Legionen zugeteilt erhalten hätten, daß aber dann schon unter Alexander Severus bei dem völligen Zusammenbruch des römischen nationalen Heeres dieser Unterschied verschwunden sei und die Numeri ihr eigenes *officium praepositi* erhalten hätten (so auch Stein 237). Denn für kommandierte *officiales* kann er selbst nur 2 Beispiele anführen. Undatiert ist die Grabsteinweihung (durch *Lucius Lucinus*

Kommandoverhältnisse und Truppenführung, taktische Gliederung, Dienstgrade, Dienststellungen, Dienstverpflichtungen, militärischer Einsatz und Rekrutierung beweisen, daß die Numeri keine ungewöhnlichen barbarischen und eigentümlich zusammenhaltenden Nationalverbände mit unrömischer Bewaffnung und Kampfestechnik und unrömischer, nationaler Kommandosprache gewesen sind. Alles beweist, daß die Numeri neben den Kohorten und Alen gleichsam der dritte Teil der Auxilia waren. So nur wird es auch verständlich, daß ohne irgendwelche Schwierigkeiten Mannschaften der Numeri in eine Ala übertreten[52] oder auch Numeri in eine Ala oder Kohorte umgewandelt werden konnten[53].

Es war darum natürlich, daß für beide Truppenteile die Dienstverpflichtung der Soldaten auf 25 Jahre lief[54]. Entlassene Soldaten wurden Veteranen[55] und erhielten bei ihrem Abschied wie die Auxiliare — so müssen wir zwingend folgern — das römische Bürgerrecht und mit ihm das »Recht

mensor frumenti numeris CIL XIII 7007) und noch vorauszusetzen, daß es sich wirklich um einen Legionar handelt (Domaszewski 61, 2), andererseits gehört der *librarius numeris* (III 11135) keineswegs in das 2. Jahrhundert, sondern frühestens in die Zeit Caracallas oder allenfalls in die allerletzten Jahre des Septimius Severus. Außerdem müßte zuvor nachgewiesen werden, daß unter der allgemeinen Bezeichnung *numeri* die festumgrenzten Truppenkörper im besonderen Sinne verstanden sind (abgelehnt z. B. von Rowell I 1328 — »sicher nicht mit v. Domaszewski ... auf *numeri* in besonderem Sinne des Wortes« zu beziehen). Freilich fallen die datierten Belege für *principales* aus dem *officium* des Kommandeurs der Numeri erst ins 3. Jahrhundert. Sie stammen aber alle aus dem obergermanischen Limesgebiet (XIII 7750. 7250. 7751). Mithin ist unser Material so spärlich, daß keine Schlüsse daraus gezogen werden können.

Dieses *officium* hatte zwar anscheinend nur die Chargen, die zur Truppenführung unentbehrlich waren — das traf jedoch in gleicher Weise im Gegensatz zu den Alen auch für die Kohorten zu: Domaszewski 74.

52. III 1197. VIII 21814a. (*signifer* einer *ala*). III 10307 (*decurio* einer *ala*).

53. Aus dem *numerus Illyricorum* unter Trajan (Anm. 12) ist schon unter Pius eine *ala* geworden (Wagner 51). Aus dem *numerus equitum Sarmatarum Bremetenn(acensium)* (VII 218) eine *ala* (229. 230). Da die *ala* zweimal gesichert ist, kann die Bezeichnung nicht mißbräuchlich sein (so Mommsen 111, 5. Stein 238. Richtig Rowell I 1340). Aus dem *numerus Palmurenorum Porolissensium* die *coh. I P. P.* (III 908) und die *εἴλη ἱππέων ἀριθμοῦ Παλμυρηνῶν Πορολυσσηνῶν* D 9472. Unter Decius bestand der Numerus jedoch noch: Rowell I 1336. 2550). Aus dem *numerus Palmyrenorum* in Koptos höchstwahrscheinlich die *ala VIII P.* (Not. Dign. Or. 21 Lesquier, L'armée Rom. 1918, 97. Rowell I 2549). Der *numerus Campestrorum* und die *coh. III Campestris* könnten auch engste Beziehungen miteinander haben (vgl. Cantacuzino 64). Wahrscheinlich waren auch die *ala exploratorum Pomariensium* in Mauretanien (Stein 238) und die *coh. I Aelia Gaesatorum* unter Antoninus Pius ehemalige Numeri, da beide Sonderverbände unter den Numeri besonders häufig begegnen. Auch die *cohortes I* und *II Treverorum* könnten ursprünglich Numeri gewesen sein (vgl. Barthel, VI. Ber. 1910/1911, 138f. Stein a. O.).

54. Wir kennen keinen Soldaten, der länger diente (z. B. 6 Jahre: VIII 21017. Dessau 9187. 12 Jahre: VIII 9059. 19 Jahre: 21453. XIII 7654. 24 Jahre: III 14207, 10 u. a.).

55. Für die Numeri vgl. III 1556 (46 Jahre alt). 7693. 907. XIII 8683.

auf Ehegemeinschaft« mit einer peregrinen Frau (*ius conubii*), wodurch alle gemeinsamen Kinder, die seither geboren wurden[56], römische Bürger waren[57].

Die Numeri waren also ein echtes, festeingefügtes Glied des römischen Heeres, eine römische Truppe im gleichen Sinn, wie es die anderen Auxilia waren.

56. Seit Pius sind die während der Soldatenzeit geborenen Kinder der Auxiliare, die bisher mit den Vätern römische Bürger wurden, vom Bürgerrecht ausgeschlossen (vgl. jetzt Rowell II 85f.).

57. Vgl. auch Nesselhauf zu CIL XVI 75 und dagegen Rowell II 73ff. Alle Träger peregriner Namen unter den Numeri-Soldaten sind Aktive (Anm. 23), die Veteranen haben römische Namen und sind eindeutig als römische Bürger gekennzeichnet (vgl. nur III 6267 *Aur Maurus*. 7693 *Aelius Bolhas*. Seine Frau *Aelia Domestica*. 1556 = 12595 *Aurel Faustus*. Seine Frau *Septimia Marcia*. XIII 8683. Frau *Ulpia*).

Wahrscheinlich sind auch Militärdiplome für Mannschaften der Numeri erhalten. Zwar kann man XVI 75 vom J. 129, das für einen Soldaten der *vexillatio equitum Illyricorum* ausgestellt ist, nur bedingt hierhin rechnen, da die genannte *vexillatio* erst die Vorstufe zum *numerus Illyricorum* war (Anm. 11 und 12). XVI 68 vom J. 120 ist leider nur trümmerhaft überliefert. In dieser Entlassungsurkunde taucht eine Einheit von *sa⟨g(ittarii)⟩* auf. Da der entlassene Soldat Palmyrener war, das Diplom in Porolissum gefunden wurde und es dort in nicht genau festzulegender Zeit einen *numerus Palmurenorum Porolissensium* gab (III 837), wäre es an sich möglich, in dem palmyrenischen Soldaten einen Angehörigen dieser Einheit zu sehen (so Daicovici, Annuaire de l'Inst. d'Études class. 2, 1933/4, 71 — mir unzugänglich). Andererseits müßte die Errichtung einer derartigen Abteilung wahrscheinlich noch in die Jahre Domitians fallen (120 — 25 Dienstjahre), was nicht ausgeschlossen wäre (vgl. auch Altheim, Soldatenkaiser 1939, 146, 2). Rowells andersartige Beweisführung (I 2551 »Aller Wahrscheinlichkeit nach wurden solche Diplome Numeri-Soldaten ... nicht ausgestellt, und folglich hat dieser Palmyrener eher einer Auxiliartruppe als einem Numerus angehört«) hat kein Gewicht. Nesselhauf, CIL XVI 68 adn. 1) will lieber an die *coh. I Ituraeorum sag.*, die im J. 110 zur dakischen Okkupationsarmee gehörte (CIL XVI 57), oder an die *coh. I Aug. Itur. sag.* (nachweisbar in Dacia von 110—158) oder (sehr unwahrscheinlich) an die *coh. I Thracum sag.* (nachweisbar in Dacia sup. 144—158) denken. Die Lager dieser 3 Kohorten sind unbekannt. Aus dem Fundort unseres Diploms Porolissum und der palmyrenischen Herkunft des Veteranen würde man am ehesten auf eine Zugehörigkeit zu dem *numerus Palmurenorum Porolissensium sag.* schließen.

Zu einem Numerus haben nach aller Wahrscheinlichkeit die *Mauri equites*, deren Mannschaften, soweit sie unter Pius ihre Dienstzeit beendet hatten, ein Diplom überreicht wurde, gehört (XVI 114. Stein 235, 8 hält sie irrig für *equites singulares*. Dagegen schon Nesselhauf adnot. zu Nr. 114. Wagner 207. Vgl. auch die *vexillationes equitum Maurorum* in VIII 9045. 9047 und die *equites itemque pedites iuniores Mauri* in 20996. Insgesamt auch Nesselhauf a. O. Rowell II 78f.).

Aber selbst wenn wir kein einziges Militärdiplom für einen Angehörigen eines Numerus besäßen und dazu nicht die völlige Gleichartigkeit der Numeri mit den Auxilia den Schluß auch auf eine gleichartige Behandlung beider Veteranen zwingend machte, so könnte aus dem Fehlen auch dann noch nicht gefolgert werden, daß die Soldaten der Numeri »allein unter allen ausgedienten ... vom römischen Bürgerrecht ausgeschlossen« gewesen wären (so Stein 241. 234. Wagner 158, 581a. Rowell I 2551, 6f. Jetzt etwas

Die römische Verteidigung hatte im 2. Jahrhundert zum riesigen Schutzwallsystem entlang der Grenzen geführt und hinter ihnen die gestaffelten Festungen der Numeri, Alen und Kohorten und der Legionen errichtet. Mobile Einsatzdivisionen, die schwerpunktmäßig in den Kampf geworfen werden konnten, fehlten fast völlig. In den Grenzgebieten lebten nun nicht nur jene Völker, die kriegstüchtig waren und auch Lust am Soldatsein verspürten, deren Masse bis zum Jahre 212 »Fremde«, Nichtrömer waren, sondern auch nach der friedlichen Durchdringung mit römischen Legionaren und Veteranen aller Truppen und Völker genügend römische Bürger, denen der Krieg und sein Handwerk nicht so unangenehm waren wie den Römern in den altzivilisierten Provinzen oder gar in Italien.

So nimmt es nicht wunder, wenn im 2. Jahrhundert zunehmend die weiten Frontgebiete die Mannschaft für alle Truppen stellten.

Von Anfang an trugen die Hilfsabteilungen der Alen und Kohorten, als ihre Soldaten in die hohe Schule römisch-soldatischer Erziehung eintraten, einen wenig »zivilisierten« Charakter, waren in julisch-claudischer Zeit ohne Zweifel barbarischer als im 2. Jahrhundert. Die »Barbarisierung« der römischen Armee wie sie im 3. Jahrhundert sichtbar wurde, kann also nicht mit der Mannschaftszusammensetzung der Auxilia, einschließlich der Numeri, zusammenhängen.

Außerdem haben immer Führer und Unterführer in einem langdienenden Berufsheer den Geist der Soldaten bestimmt. Führer aber waren bei allen Auxilia und Numeri ritterliche Offiziere und Legionscenturionen. Solange sie Römer nach Willen und Haltung waren und die Kerntruppe der Legionen ein ungeschwächtes Kraftfeld und der starke Arm römischer Herrschaft blieb, solange führten die Auxiliarverbände keine Barbarisierung des Heeres herbei. Das Problem liegt also nicht bei den Numeri oder den Alen und Kohorten, sondern bei den Legionen und den praetorischen Kohorten als der Offiziersschule für die Einsatztruppen.

anders II 84ff. mit Ablehnung des Bürgerrechts bloß für die aus Deditiziern rekrutierten Numeri). Denn da die meisten Numeri wahrscheinlich erst durch Hadrian organisiert wurden (Stein 235) und in ihrer Masse erst später entstanden sind, so würde man, 25 Dienstjahre eingerechnet, erst für die 2. Hälfte des 2. Jahrhunderts in größerer Zahl Entlassungsurkunden erwarten dürfen. Nun haben wir aber selbst für die Auxilia, die den Numeri an Truppenzahl weit überlegen waren, seit dem J. 168 nur noch eine Urkunde aus dem J. 178. Dann hören sie auf. Mithin könnte selbst aus dem Fehlen von Diplomen nicht die Verweigerung der in ihnen enthaltenen Vorrechte für die Numeri-Soldaten erschlossen werden.

Anhang

Namen von Angehörigen der Numeri

(Um der Übersicht willen sind auch die Namen von Centurionen, Decurionen und des Verwaltungspersonals angeführt, obwohl ein Teil sicher, der andere möglicherweise in Einzelfällen von anderen Heeresverbänden übernommen worden ist.)

Peregrine Namen (zum Teil sicher römische Bürger, die nur mit Beinamen angeführt sind, ihren Geschlechtsnamen, wie z. B. Aurelius, fortlassen).

III	10307	*IOM Barsemis Abbei dec(urio)* (!) *ala firma katafractaria ex numero Hosro⟨en⟩orum*. Seine Frau: *Aur(elia) Iulia*. Tochter: *Barsimia*.
	837	*Salmas Rami ex n P(almurenorum)*
	4276	*Bato Dasentis fil⟨i⟩us . . . explorator*. Vater: *Dases*.
VIII	2515	*Suricus Rubatis Pal(murenus) sag(ittarius) (centuria) Maximi*. Von Stein 236, 16 irrig als *centurio* angeführt). Zweisprachig.
	3917	*Mocimus Sumonis fil Palmurenus*
	9060	*Titulus Itamonis Ituveri* (?) *ex p(rovincia) G(ermania) s(uperiore) n Melenuens(ium)*
XIII	6156	*Masuinnus Irduti f c(ustos) a(rmorum) ex n Vi . . .*
EE VII	957	*Forta Balli(f)*
EE IX	1153a	*⟨Ba⟩rathes Palmorens vexilla*
AE	1910, 152	*Zeno Tarasi (f)*
	1914, 102	*Mucatra Brasi* und *Mucapor Mucatral*
	1938, 97	*DM Atadis Dorani filius*

Römische oder »lateinische« Namen

III	728	*Aprilis Spectatus mi(les) nu* — Bruder *Aprilius Te(n)cterus mi nu Divitesium*
	1197	*Tutor Silvan⟨i eqne⟩s alae Bos⟨p⟩(oranorum) ex n Ill⟨y⟩r(icorum)*
	7465	*⟨Vi⟩ator It⟨a⟩lici Varsudicintis mi⟨le⟩x*
	8032	*C⟨laudius Mon⟩tanus imm⟨unis⟩ ex n Su⟨r⟩*. Tochter: *Claudia A⟨m⟩ba*.
	14207, 10	*⟨P⟩robino militi*
VII	21668	*Iulius Aventus splorator*
VIII	8795	*Rubrius Felix*, *C. Iulius Maximus*, *C. Cannius Malcus*, *L. Host Florentin*, *C. Iulius Tonneus*, *C. Iulius T⟨. . .⟩*
	9059	*Ti. Ioincatio Sabino mil.* Bruder: *Ioincatius Severus*
	21017	*Antonius Avitus miles.* Bruder: *Antonius Karus*
	21814a	*⟨. . .⟩ vellico mil.*
XIII	7054	*DM Togio Statuto militi.* Schwester: *Togia Faventina*
	7268	*Finitius Fidelis mil* (im J. 225 n. Chr.)
	7439	*⟨For?⟩tionius Remu⟨s⟩*

	7298	*Silvestrius Servandus*
	7749	*A(ulus) Ibliomarius Op . . . us*
	8053	s. Anm. 22 (4 Numeri-Soldaten)
	11828	*⟨M⟩inuson(nius) Constitutu⟨s⟩*
III	13764	*. . . us Iusti* (vgl. Ritterling bei Stein 236, 16)
AE	1911, 15	*Ant(onius) Mercurius eq*
	1925, 45	*Quadrati Suri sagittari*
Principales der *pedites*:		
	centurio	
III	3254	*Tib(erius) Dexter*
VIII	2505	(dazu 18005) *Maximus Zabdiboli* aus Palmyra
XIII	7343	*G. Iulius Marinus*
	6471	*Cassius Troi⟨. . .⟩nu⟨s⟩*
	signifer	
XIII	6740a	*Novianius Mogetius* *Ianuarius Perpetu⟨us?⟩* *⟨Dam⟩matius Bodico* *Seglatius S⟨t⟩atu⟨t⟩us* *A⟨te?⟩ss⟨ani(us?)⟩ Montanus* *Senecianius Flor⟨e⟩ntinus* *Martionius Fortio* *Cossius Nert⟨i⟩nus* *Nertinius Quintus* *Germanus ⟨Ib⟩liae* *Isidorius Severus* *Claudius Firmu⟨s⟩* *Giamonius Adiutor* *Iustus Censorin⟨i⟩*
III	7415	*Fl⟨avius⟩ Felix*
	7493	*Fl(avius) Avitianus*
	optio	
	7999	*Fl(avius) Guras.* Erbe: *Aelius Habibis*
Principales der *equites*:		
	decurio	
III	7695	*T Val*
AE	1933, 214	*Sextus Xenocrat(es)*
	duplicarius	
Dessau	9211	*Atinius Augustalis*
	vexillarius	
XIII	7753	*Attianius Coresi*
	7754	*baioli et vexillari*: *Satullus*, *Secundanus*, *Marianus* *Sattara*, *Ursus*, *Dago Vassus* *Macrinus*, *Paternus*, *Cerialis* *Laetus*, *Prudens*, *Aturo* *Apollinaris*, *Victor*
	imaginifer	
	3492	*Ianuarius.* Bruder: *Severianus*
	7753	*Fortionius Constitutus*
officium praepositi:		
	cornicularius	
XIII	6622	*C⟨. . .?⟩ A⟨. . .⟩ Utilis*
		actarius
AE	1914, 120	*Antonio Z⟨oi⟩lo* (vgl. auch CIL XIII 7750)

Kaiserliche Geschlechtsnamen des 2. Jahrhunderts
(zu: *Iulius, Claudius* und *Flavius* s. u. »Römische oder lateinische Namen«)

Ulpii			
centurio	III	10422	*M. Ulp(ius) Pusinnio*
Soldaten	Dessau	9187	*Ulpius Qu(i)etus mil n expl Germa* (vgl. auch CIL XIII 8683 *Ulpia Sacsena*, Witwe eines Veteranen).
Aelii			
centurio	III	1471	*P. Ael Sept Audeo qui et Maximus*
		12587	*⟨P A⟩el(ius) Theim⟨es v⟩et*(?)
signifer et quaestor		1396	*P. Aelius Marcellinus* (vom J. 186)
librarius	XIII	6599	*M. Ael Titus*
Soldaten	III	3299	*Ael Ressatus explorat*
		7693	*Ael Bolbas Bannaei vet.* Seine Frau: *Aelia Domestica*
		14216	*Ae(lius) Boraeas Zabdiboli mil*
	VIII	21019	*Aelius ⟨F⟩elix eq.* Mutter: *A⟨t⟩ellia Accepta*
Aurelii			
centurio	XIII	8208	*Aur Verecundus*
signifer	AE	1932, 81	*Aurel Bassus.* Tochter: *Aurelia Bassina.* Frau: *Aelia Prisosta*
optio	VIII	9964	*Aur Massa Mari op(tio?).* Frau: *Possidia Manilia*
sesquiplicarius	VIII	9829 und Carcopino, Syria 6, 1925, 134	*Aur Siona* (?)
vexillarius	IGR I	1169	*M. Aurelius Belacabus*
cornicularius	CIL XIII	7250	*Aur(elius) Candidus*
ex usuris		7751	*Aur Victorinus*
Soldaten	V	7000	*Aur Maximus* (*exarchus*, dazu Grosse, Röm. Militärgesch. 1920, 109f.)
	AE	1938, 98	*Aur Mund.* Frau: *Aurelia Syra.* Sohn: *Aur Myrcianus.*
	CIL III	1294	*M Aurel ⟨A⟩lexander*
		1556	*Aurel Faustus ... vet.* Frau: *Septimia Marcia*
		803	*Aurel Iustin⟨us⟩ eques.* Bruder: *Aurel Maximus*
		6267	*Aur Maurus veteranus chor(tis) Comagenoru(m)* ... *Aur Surus mil⟨e⟩s n.* Mutter: *Aurelia Surilla*
	Arch. Anz.	1910, 387	*Aur Monimus eques.* Bruder: *Aurel Vale(n)s* vgl. Wagner 214, vgl. auch CIL III 14216, 40 *Aur Ponticu⟨s⟩* EE III 86 *Aur Ianuarius*

Marburg a. d. Lahn.

Friedrich Vittinghoff.

Augustus and the Roman Constitution 1939—50

in consulatu sexto et septimo po[stquam b]ella [civil]ia exstinxeram per consensum universorum [potitus reru]m om[n]ium rem publicam ex mea potestate in senat[us populique Rom]ani [a]rbitrium transtuli. 2 quo pro merito meo senatu[s consulto Au]gust[us appe]llatus sum . . . 3. post id tem[pus a]uctoritate [omnibus praestiti potest]atis au[tem n]ihilo ampliu[s habu]i quam cet[eri qui m]ihi quoque in ma[gis]tra[t]u conlegae f[uerunt]. (*Res Gestae* 34.)

On one subject A. von Premerstein appears to have left behind him the foundation of a substantial agreement, namely the significance of Augustus' *clientela* and the nature of the oath taken by Italy in 32 B. C. The more strictly legal questions connected with the position of Augustus in the State still give rise to considerable divergences of view, and the decade which has ended has been no less prolific in work than its predecessor. The following summary does not pretend to be exhaustive[1] nor is there space for more than the briefest attempt at criticism. But the temptation to try to see where matters stand is particularly strong at the end of a period in which communications have been so difficult, it being only in the last few years that scholars have been able to write with reasonable confidence that they are abreast of recent work in other countries. To give but one example, R. Syme's *Roman Revolution* (1939) could find no place in the bibliography of A. Magdelain's *Auctoritas Principis* which was published as late as 1947[2]. In what follows Syme's book will be taken as the jumping off point since the discussions to which it has given rise have already been abundant: at the other end the writer must express regret if important work published in 1950 has not yet been in his hands[3].

1. It is a matter of especial regret that P. de Francisci, *Genesi e struttura del principato Augusteo*, in *Atti d. R. Acc. d'Italia*, 1941, 72ff. was not available to me.

2. The substantial review of Syme by P. Lambrechts in *L'Antiquité Classique*, 1942, 175 is an exception to the fairly general silence outside England before about 1947.

3. *Journ. R. Stud.*, 1950, and particularly H. Last's review of A. Magdelain, *Auctoritas Principis*, reached me when this article was already in draft.

The following works will be cited either by the names of their authors, or where indicated, by abbreviations[4]:

J. Béranger, »Le refus du pouvoir«, *Museum Helveticum*, V, Fasc. 3 (1949), 178 ff.

M. Grant, »From *Imperium* to *Auctoritas*«, Cambridge University Press, 1946 (»*From Imperium*«).

Id., »The Augustan *'Constitution'*«, *Greece and Rome*, XVIII, No. 54 (October 1949), 97 ff. (»*Constitution*«).

E. Hohl, »Das Selbstzeugnis des Augustus über seine Stellung im Staat«, *Museum Helveticum*, IV, fasc. 2 (1947), 101.

H. Instinsky, »*Consensus Universorum*«, *Hermes* (1940), 265 ff.

Hugh Last, »*Imperium Maius* — a note«, *Journal of Roman Studies*, XXXVII (1947), 157.

A. Magdelain, »*Auctoritas Principis*«, Paris (Société des Études Latines), 1947.

E. Schönbauer, »Die *Res Gestae Divi Augusti* in rechtsgeschichtlicher Beleuchtung«, *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien*, phil.-hist. Kl. CCXXIV, 2 (1946), 1 ff.[5].

H. Siber, »Das Führeramt des Augustus«, *Abhandlungen der phil.-hist. Klasse der sächsischen Akademie der Wissenschaften*, XLIV, 2 (1940).

R. Syme, Review and discussion of Siber in *Journal of Roman Studies*, XXXVI (1946), 149.

I. The Years 32—27 B. C.

The critical period in the history of Octavian's power, covering the years which ended in January 27 B. C., is still explained in fundamentally differing ways. The weapons variously attributed to him are four in number, the triumvirate, a special grant of *Imperium*, the consulate, and power acquired outside the realm of public law; and each of these, or any combination between them, may lead to very different views of his political

4. What is said below concerns only the principal powers of Augustus. Mention must also however be made of the important work on financial questions by H. Last, *Journ. R. Stud.*, 1944, 51, C. H. V. Sutherland, *Am. Journ. Phil.*, 1947, 47 and A. H. M. Jones, *Journ. R. Stud.*, 1950, 22, and of the survey of the problem of imperial jurisdiction by S. J. de Laet, *Ant. Class.*, 1940, 145. In addition, all writers on Augustus are greatly in the debt of H. Volkmann for his work on the text and history of the *Res Gestae* in *Bursians Jahresberichte*, Suppl. vol. 276 (1942), 279 (1943).

5. Schönbauer appears to me to draw everything which is capable of sympathetic treatment from the articles of E. Städler, *Zeitschr. d. Savigny-Stiftung, Röm. Abt.*, 1941, 77, 1942, 82. On these works the comments of A. Heuss (*Hist. Zeitschr.*, 1943, 626) are to the point.

resources at the time, if not also of his attitude towards the Roman constitution.

The belief that the powers continued to be triumviral in character does not necessarily depend upon one view rather than another of the date on which the second term of the triumvirate was due to expire. Mommsen's doctrine that triumviral powers were of the type which in certain circumstances could be continued after the terminal date was combined with the contention that in this case the date was 31 December 33: the most recent supporter of the former doctrine was W. Kolbe who remained a firm believer in 31 December 32. But on the latter point Kolbe brought no new evidence to bear, and some may feel that the most cogent arguments on either side of this irritating question are neither those which appealed to him nor those which he attempted to refute. The Trieste inscription (*ILS*, 77) was long ago shown to be inconclusive since Octavian would have been described as »cos. desig. tert.« in 33 as well as in 32[6]; nor are the words »finito triumviratus tempore« in the Livian Epitomator[7] decisive for the view opposed to Kolbe's, since Livy himself may have been describing an alleged utterance of Antonius about a situation still in the future or about an attempt to terminate his powers »ante tempus«. But it is surprising that Kolbe failed to enlist in his favour the argument supplied by U. Wilcken[8]. At Misenum in 39 consuls were nominated for all the years ending in 31, when Octavian and Antonius were to hold office jointly, and when, it seemed to Appian's source[9], they might resign their *κράτος*. To this argument the reply of T. Rice Holmes was inadequate[10]. It is true that in 39 the *tres viri* did not know how long their second term would last, since the second term was not fixed until two years later. But it still remains odd that in 37 the two, who by then did know about their own lists of consuls, should deliberately have agreed to terminate their power when Cn. Domitius was starting his consulate instead of at the beginning of their own joint year[11].

Can we then explain the words of the *Res Gestae*, in which Augustus states that he was triumvir *συνέχεσιν ἔτεσιν δέκα*? These certainly seem to take us no further than the end of 33, whether for the theoretical or for the

6. See esp. T. Rice Holmes, *The Architect of the* R. *Empire*, I (1928), 237ff.

7. To Book CXXXII. Schönbauer 33ff., reminds us that the context appears to be one when war has already begun.

8. *Sb. d. preuss. Akad. d. Wissenschaften* (1925), 68ff.

9. Appian, *B. C.*, V. 313.

10. *op. cit.*, 241ff.

11. In *Camb. Anc. Hist.*, X (1934), 42 n. 1. it is suggested that it was Appian's knowledge of the consular lists which *misled* him in *Illyrica*, 28. But if this was his inference it was a tempting one.

actual duration of the triumviral power, and to some they have seemed decisive[12]. Kolbe gave on this occasion no indication what his reply would have been. Perhaps one should start by remembering that the word *συνέχεσιν* is in any case suspect, since it glosses over the tardy renewal of power after the first term expired at the end of 38. This may put us on our guard against a further *suggestio falsi* by the *princeps*.

It is much on these lines that the problem has been handled by Schönbauer (54ff.). To him Augustus' words are fully consistent with Appian's statement in the *Illyrica*[13] that the date originally fixed for expiry was the end of 32. In 37 he holds that two things were defined by law, a ratification of the triumviral *acta* down to the beginning of that year, and a prolongation of the office for five years until the sixth Kalends of January. As parallels are cited Brutus and Cassius in 44, Octavian in 43 and 29[14]. Now a year, says Schönbauer, means an »Amtsjahr«, a year of an ordinary magistrate's office — in this case (though this rather vital step is not argued) a calendar year. If one assumes therefore that Octavian's *actual* tenure came to an end in the middle of 32, one makes him IIIvir for only ten continuous years, that is to say the calendar years 42—33 inclusive; and this assumption, says Schönbauer, is correct. In 32, as the consul Sosius had seen when he tried to reassert the consular power, the triumviral colleagues were paralysed by their own failure to agree, and it was at this point that the triumvirate was brought to an end. But although Schönbauer's account of what happened in 37 may well be correct, his parallels for the theory of »Amtsjahre« are unfortunately not very convincing. That Augustus claimed in A. D. 14 to have been *Princeps Senatus* for only 40 years, having assumed the position early in 28 B. C.[15], is promising, but less so if the instance stands alone. Schönbauer therefore refers also to the 37th year of tribunician power (*R. G.*, 4. 4), but since this takes us back precisely to 1 July 23 B. C., and since 1 July, which is clearly in Augustus' case the beginning of each year of his *tribunicia potestas*, is not the beginning of the »Amt« of an ordinary tribune, it is hard to see the point of the allusion. To cite no other difficulties, would Schönbauer agree that the *quinquennium* of the Lex Vatinia expired on 1 March 54 B. C., and if so which are the five Amtsjahre there? Schönbauer's theory, which is closely akin to that of Wilcken, appears to be little improvement on the simpler view that the »ten continuous years«

12. Syme, 155, claims that »Augustus must have shunned overt and pointless mendacity about the legal duration of the triumvirate«. What does »legal duration« mean?

13. Appian, *Ill.*, 28, generally agreed to have access to the autobiography of Augustus.

14. Appian, *B. C.*, IV. 58, Velleius, II. 62. 2, Cicero, *Phil.*, X. 25, XI. 29ff.; Dio, XLV. 42, Cicero, *Phil.*, V. 45; Dio, LI. 20; cf. Appian, *B. C.*, V. 75 on Antonius' position.

15. *R. G.*, 7. 2; cf. Dio, LIII. 1. 3.

were those (or approximately those) during which Octavian was *de facto* a IIIvir, and that in later years he disclaimed any tenure of power in 32 although by law the office could have extended through that year.

Kolbe's picture of the year 32 is entirely different. For Octavian to vacate at that moment so comprehensive an *imperium* as the triumviral would have been in his view an act of incredible folly. Consequently, whatever Octavian said later, his power in 32 was triumviral; and considerations almost as strong must be held to have compelled him to carry on this triumviral power right down to 27. We must presumably explain the *Res Gestae* by saying that in after years Octavian was more concerned with implicitly denying the *imperium* of his colleague than with asserting anything specific for himself. Kolbe's point is that *at the time* other considerations would have been paramount, and that Octavian could not afford such a gesture in the consulate of Domitius and Sosius. We can now recapitulate. Of Kolbe's two propositions (a) that the triumvirate's terminal date had been fixed at end 32 and (b) that triumviral powers were continued after the terminal date, either one could be sustained without the other. (a) finds some support in what little we know about the plans made in 37, and it is not impossible to explain away the apparently contradictory evidence of the *Res Gestae*, though Schönbauer's attempt to do so is not entirely satisfactory. The second proposition (b), whether it be applied to a terminal date at end 33 or to one at end 32, has to face the fairly certain fact that from 32 onwards Octavian is not called »IIIvir« in official designations. »Posito triumviri *nomine* consulem se ferens«, although Tacitus is hardly to be taken as an accurate researcher into this period[16], at least conforms with the extent titularies of the years following the beginning of the consulate of 31. Yet even if Octavian discarded the name, it would seem that men thought of the period which ended with the »settlement of 27« as one in which the form of government was akin to the triumviral[17]. So much may be conceded to Kolbe, but we must now look at the question whether any manifest substitute for the triumviral powers was in fact provided before the act of renunciation in the 6th and 7th consulates.

There is of course no explicit evidence of the passage of a law or senatorial decree which granted a new *imperium* (other than the consulate) before 27. The view that any such conferment was made involves attaching legal validity to other types of machinery. This view is stated unambiguously by M. Grant[18]. In 32 the action of Italy gave Octavian an *imperium* to fight

16. Siber, 19, appears to base a large part of his argument on this one phrase of *Ann.*, I. 2.

17. So Tacitus, *Ann.*, III. 28.

18. *From Imperium*, 417, 421, *Constitution*, 100ff.

the war; then we may infer that the senate gave him a world-wide *provincia* as consul in 31 or 30; finally on 1 January 29[19] he acquired a new and all-embracing *imperium* through the »consensus universorum«, which in the circumstances of that time had the force of law. Grant's precise date for the last event rests on the passage of Dio (li.19), which describes an acclamation in very similar terms to the *εὐ καὶ τῶν ἐμῶν πολιτῶν* which in the Greek version of the *Res Gestae* (34. 1) are called the source of Octavian's power. And for this interpretation of the results of a *consensus* Grant follows Schönbauer[20], who relies for his support not only on two well-known legal texts but on two passages of Cicero. The first of these is theoretical only: pointing out that some law is unwritten, Cicero traces the origin of such law from »aut consuetudine aut conventibus hominum et quasi consensu[21]«. But we turn to a familiar paragraph of the Eleventh Philippic[22] to show the actual application of *consensus* or its equivalent in the field of public affairs. Had the Senate not conferred *imperium* on Octavian in January 43 B. C., it would, says Cicero, have been deliberately removing an *imperium* already held; for the *imperium* of Octavian was obtained through »belli necessitas« on the acclamation of the troops, and all the Senate had to do was to confer the *fasces*. Similarly, Schönbauer tells us, Octavian in 29 came by *consensus* into possession of an *imperium* covering the whole empire, and it was by constitutional means (»staatsrechtlich«) that he acquired it. Both Schönbauer and Grant disarmingly add that the Romans had no word for »constitution[23]«, but the critic may take heart again when Grant speaks boldly of »legal« *potestas*, for the Romans undoubtedly knew what they meant by »lex[24]«.

Two separate propositions must be distinguished in this account. The first, that in these years the public actions and orders of Octavian were broadly similar to the exercise of an over-riding *imperium*, is presumably what matters most to Grant. This will probably find ready agreement, subject to some reservations, of which more later, about the dangers of too decisive a divorce between *imperium* and *auctoritas*. The second assertion is of a different order. It amounts to saying that it was a matter of no con-

19. This is the revised date given in *Constitution*, 100: in *From Imperium*, 421, Grant preferred August 29 B. C., the date of the triumph which he holds to have terminated Augustus' consular *provincia*.

20. Schönbauer, 39. The legal texts are Gaius, III. 135, *Dig.*, I. 3. 32 (Iulianus).

21. Cicero, *Orat. Part.*, 129—30.

22. Cicero, *Phil.*, XI. 20.

23. Schönbauer, 83 ff., Grant, *Constitution*, 97.

24. Schönbauer forbears to cite Cicero, *Phil.*, XI. 28, »qua lege? quo iure? eo quod Iuppiter ipse sanxit ut omnia quae rei publicae salutaria essent legitima et iusta haberentur«. Was Cicero in this and the following sentences speaking *staatsrechtlich*?

sequence to Octavian, to the people he directed, and to those who watched him directing, whether his powers derived from an act of the Roman people in its *comitia*, whether, that is, he could truly say, as he did of his *tribunicia potestas*, »per legem sanctum est[25]«.

In determining the degree of assent to be given to all this Instinsky's examination of *Consensus Universorum* is fundamental[26]. »Consensus« is normally cited as some form of sanction for honours paid, by cities or by the Roman State, to an individual, above all where religious honours are concerned. A special, but an unusual, occasion for the use of *consensus* occurred where the normal mechanism of public law was not available, for instance where a magistrate was absent at a critical moment, as happened at Pisa at the death of C. Caesar[27]. Moreover, in one type of business, the appointment of *flamines provinciarum*, there is some evidence which goes to show that the »consensus provinciae« was itself the formal act. But Instinsky holds that such is certainly not its normal function. Generally a »decretum decurionum« finds its place beside the »consentiens populus[28]«, and we may suppose that the object of citing the latter as well as the former was similar to that which inspired later emperors to attribute their accessions to the *consensus* of gods and men[29]. In such contexts they were not concerned with the legality of their act but with the forces which had supported them, and perhaps with the honours which distinguished them from ordinary magistrates. To confer such honours a formal act was necessary, both at Rome and in the municipalites, but the *consensus*, the event which preceded and precipitated the formal act, was something which it was found wise to record as well. So the name »Augustus« was bestowed in accordance with *consensus*, according to Velleius, and the title »Pater patriae« according to a still more revealing passage of Suetonius: but in both cases a decree of the Senate was procured besides, and neither decree can be regarded as technically identical with the *consensus* which involved the Knights and the People as well as the Fathers[30].

In relatively settled times, then, *consensus* is not itself a piece of con stitutional machinery, rather it is the set of circumstances in which the regular machinery is able to work. But what if the times were not settled? Here one Augustan writer seems to support the view that *consensus* came

25. R. *G.*, 10. 1, the reading being sustained by Volkmann. The obvious contrast is »senatu populoque R. consentientibus« (*Ib.*, 6) where Augustus appears to have refused the suggestion of the *consensus*, at any rate in the form in which it was made.

26. See also Béranger, 187ff.

27. *ILS*, 140, 18—19; cf. 139, 13 of a consensus at Rome on honours to L. Caesar, but there is a lacuna at the critical point.

28. cf. *ILS*, 6252, 6992, »ex consensu et postulatione«, *CIL* II, 1294, IX. 330, 340.

29. cf. O. Hirschfeld, *Kl. Schr.*, 494.

30. Velleius, II. 91. 1, Suetonius, *Div. Aug.*, 58; cf. R. *G.*, 34. 2, 35, Dio, LV. 10. 5.

into its own, for we are told that it was a »consentiens vox« which procured for King Numitor his title and his *imperium*[31]. But before we attempt to argue that Augustus had seen in that a satisfactory precedent, we must remember two things. First, it can hardly be claimed that an *imperium* which originated in so rude a manner could have been at all specific, either in its duration and extent or in its relation to other *imperia*. Secondly one must suspect that there would have been doubts about the durability of such an *imperium* in the face of any resolute challenge that its holder was wielding power »nullo publico consilio«. For the precedents which are evoked for a legal conferment in 32 B. C. do not really stand up to examination. Very properly, Grant points out that in *R. G.*, 25. 2, Italy is represented as taking two steps, the oath to Octavian and the demand that he be its leader in the war: in the first step certain provinces were associated, in the second, which is therefore distinguishable, they were not. Now in 67 B.C. Rome demanded that Pompeius should be its *imperator*[32]; in 44 B. C. the veterans demanded Octavius as their *imperator* and *dux*[33]. But the first demand was not a formal conferment of *imperium* nor does Cicero seek to describe it as such; on the second occasion Cicero does claim that an *imperium* resulted, but he was careful to see that the Senate took action in due course[34]. »Italia me belli ducem depoposcit« recalled heroic occasions and might have done much to justify military movements for which no other justification may have been to hand. It may even have been *imperium* which was the word used of the power which was being exercised. But if the demand of Italy and (later) the *consensus universorum* were the only justification, some will feel that Schönbauer is too obstinate in his objections to the word »coup d'état«. It must have remained important to Octavian that he could never use the phrase »populus iussit«, and on this analysis of the situation it may have been precisely the absence of anything properly legal in his claims which led him to some form of settlement in 28 and 27.

In the analysis of *consensus universorum* there is a further point of doubt. Schönbauer and Grant assume that the power which accrued to Octavian by this means came to him in a single moment of time. Now Schönbauer restores the relevant passage of the *Res Gestae* to read »per consensum universorum [compos reru]m omnium[35]«. This suggestion if adopted would

31. Livy, I. 6. 2.

32. Cicero, *Imp. Cn. Pomp.*, 44.

33. Cicero, *Phil.*, XI. 20.

34. Naturally Velleius, II. 111. 2, does not imply that the popular demand for Tiberius in A. D. 4 supplanted the regular constitutional machinery.

35. Schönbauer's parallels are Livy, XXVI. 48. 3, Silius, *Pun.*, VIII. 72, Suetonius, *Div. Aug.*, 58, *Div. Tit.*, 5. But his claim that »compos« is the Latin for ἐγκρατής does not explain why the Greek translator should write ἐγκρατὴς γενόμενος: there is no room for »[compos factus]«.

only strengthen the impression that in this clause Augustus was speaking of a state or condition rather than of an action or event. With the accepted reading »[potitus reru]m omnium« the issue is more open, but analysis of the phrase »rerum potitus«, to which Béranger has made a further contribution[36], appears on the whole to weaken the case for a single act. In the age of Tacitus this was familiar jargon for the condition of being *princeps*[37], by an easy transition from its use to describe what was the accepted ambition, and sometimes the achievement, of the Roman noble in the last century of the Free State[38]. In later days the application was rather precise. A man's actual *potentia* during the lifetime of another ruler was not enough: he was »rerum potitus« only when he took over the government on the death of his predecessor or was openly adopted as an usurper[39]. But neither then nor earlier is there any precision so far as the conferment of legal powers is concerned, for just as Tiberius could possess far-reaching powers without being »potitus rerum«, so Vespasian was »potitus rerum« before the Senate's action of 22 December 69. No single parallel has been cited for the use of the phrase to describe the acquisition of *imperium*. What other usage would entirely support is this: that Augustus had in mind the point of time at which all other challenge to his *de facto* power disappeared, when his rival was dead and when the East was won. So, as K. Barwick argued in 1936 from the order of words in this famous sentence, when Augustus speaks of his power »after I had put an end to the civil wars« he means that it was through his victory in the wars that the power was acquired[40].

It may be proper to raise one further point in commenting on the attempt to give a precise legal sense to *consensus* in the *Res Gestae*. Schönbauer's case rests on the assumption that Augustus' readers at once recognised the legal connotation of the term, having readily in their minds the doctrine which Cicero enunciated about the part played by *consensus* as a source of unwritten law[41]. How far does the history of *consensus* in Roman Private Law bear out this assumption? *Consensus* in the days of the classical jurists had a well defined role in four types of contract and four alone[42].

36. Béranger, 186: »un pouvoir de fait, indépendant d'une magistrature«.

37. Tacitus, *Ann.*, I. 5. 4, 33. 2, IV. 71. 1, XIII. 3. 2, Suetonius, *Div. Vesp.*, 4. 5.

38. Lucretius, II. 13; and to Béranger's references add Cicero, *ad Fam.*, VIII. 14. 2, »de quo qui rerum potiuntur (*sc.* Pompeius and Caesar) sunt dimicaturi«.

39. The references in n. 37, especially the first, make this clear.

40. *Philologus*, 1936, 350—2. This was a commentary on the paper of H. Berve in *Hermes*, 1936, 241 ff., which proved decisively that there was no compelling reason for placing the *consensus universorum* before the war began, but left the precise time sequences obscure. I take it that »in sexto et septimo consulatu«, though it is brought to the head of the sentence, gives a date only to events embraced by the main verb »transtuli« and not to the *consensus*.

41. *Orat. Part.*, 129—30; see above p. 413.

42. Sale, hire, partnership and trust. Cf. W. Buckland, *A Textbook of R. Law*, 481 ff.

By the third century A.D. there would have been little temptation to see in it a substitute for more regular legal procedures in other fields, though we have seen how by that time it had its proper, though extra-legal, sense in the procedures of politics and especially in the making of rulers. But presumably the process by which *consensus* entered into Private Law was gradual, and there may have been a time when it was highly topical. At such a time a man who claimed power »per consensum universorum« might have well conveyed the thought that he was appealing to a recognised substitute for law; and since, whatever the nature of Augustus' appeal, it was by the time he wrote a successful one, it might despite everything said earlier be held that his power in 28 was regarded as legal. But so far as I am aware the process in Private Law cannot be traced at all accurately. Most authorities appear to believe that the consensual contracts had been defined by the age of the Gracchi, and there is no evidence for any keen interest in the matter in the generation of Cicero or in that which followed it. This however appears to be a matter which should be examined further before theories such as Schönbauer's can be properly evaluated.

The third main explanation of Octavian's position in these years gives special point to the words of Tacitus »posito triumviri nomine, consulem se ferens[43]«. Tacitus by himself would not be taken as serious evidence for the constitutional or chronological difficulties of these years, but there is certainly evidence for a revision of Octavian's attitude to the consulate after the wars were over. This has been argued in a peculiarly penetrating paper by E. Hohl. Two passages are cogent. Speaking of the opening weeks of the year 28 B.C., Dio states that Augustus gave *τοὺς Φακέλους τῶν ῥάβδων* to his colleague in the consulate Agrippa, and himself as was proper used »the others«; moreover at the end of the year he took the customary oath of a magistrate vacating office. Despite Dio's doubts whether this was the beginning of moderation in Octavian's behaviour in relation to his consular colleagues (rather than a piece of respect to Agrippa), the gesture comes where we should expect it, at the beginning of the two years during which he made his famous transfer of power to the discretion of the Senate and people, and in that sixth consulate in which the triumviral *acta* were abolished[44]. Moreover it is not certain that the implied contrast over the use of *fasces* is one between the behaviour of a triumvir and that of a consul. Dio does not state that Octavian had been using twenty-four lictors before he made the gesture: indeed the definite article before *ῥάβδων* suggests that the number in question was the consular twelve. The point appears rather to be that he had hitherto been preceded by 12 *fasces* with axes every

43. Tacitus, *Ann.*, I. 2; see above p. 412.
44. Dio, LIII. 1; cf. Tacitus, *Ann.*, III. 28, Dio, LIII. 2. 5.

month, and that henceforth he returned to the normal practice of alternation, month by month, with his colleague: in his colleague's months he himself used dummy rods being followed by his lictors, as Julius Caesar was in 59[45]. Consequently the object of the gesture would be to emphasize the renunciation of unconstitutional behaviour in the consulate rather than to parade the consulate for the first time in preference to dictatorial or triumviral power.

The second passage is of course the last sentence of *R. G.*, 34. »post id tempus auctoritate omnibus praestiti, potestatis autem nihilo amplius habui quam ceteri, qui mihi quoque in magistratu fuerunt conlegae.« The view that the colleagues in question are Augustus' colleagues in the consulate and no one else is familiar[46], but Hohl's statement of it is of great interest. Like Sprey and others[47] he takes the »o« of »quoque« to be short and the sentence to mean »I had no more power than the colleagues whom I too had in the (supreme) magistracy«. This reference to the consulate, at first sight surprising when made before a world which had seen Augustus consul but twice in the 35 years before his death, reflects for Hohl the intense part played by the consulate within the propaganda of 27 B. C. For this propaganda would have found place in Augustus' autobiography, if that work was written between 27 and 23, and it would have been imperative to stick closely to the same line when he came to compose the *Res Gestae*. Finally Hohl suggests that the crucial sentence he is considering, like much else in the *Res Gestae*, was either written or passed for publication during Augustus' »climacteric« 63rd year, which began on 23 September 1 B. C.; and if that were right it would be opposite that Augustus had then just held the consulate twice again[48]. That any explicit theory of the consulate was sanctioned or even indicated to the world in the years 31—29 B. C. is not suggested, nor does Hohl give any countenance to the view that the Senate allotted Octavian the whole empire as his province[49]. But in 28 Octavian began to intimate that he would no longer use the consulate for the purposes to which he had so far put it, and he confirmed this impression with

45. Suetonius, *Div. Iul.*, 20. For this point, which is not made explicit by Hohl, I am greatly indebted to discussions with Professor Syme. See also the discussion by T. S. R. Broughton and L. R. Taylor, *Memoirs of the American Academy in Rome*, 1949, 3 ff., esp. p. 8 on p. 10.

46. Especially in the form given to it by E. Kornemann, R. E., XVI, coll. 221 ff.

47. K. Sprey, *Mnemosyne*, 1935, 295.

48. Hohl's criticism of the common assumption that the *Res Gestae* were genuinely written in what turned out to be the last year of Augustus' life is particularly pungent. For further discussion of the letter of Augustus preserved in Gellius, XV. 7. 3, see J. Béranger, *Rev. Ét. Lat.*, 1944, 144 ff.

49. See above p. 417.

more strenuous emphasis in the constitutional settlement which took final legal shape in January 27.

It is hard to see why this doctrine need have been linked to the belief that »quoque« has a short »o«. On that point Hohl is convinced by the absence of an *apex* in the Latin version[50]. But in the placing of *apices*, as he admits[51], the stone-cutters though well-intentioned are not infallible, and it might be wise to devote more attention to the linguistic aspect of the sentence, in which the order of words does not necessarily support the tempting conjunction in sense of »quoque« with the »mihi« which it follows[51a]. Moreover the logic of »mihi quoque« is curiously tangled. Augustus is protesting that henceforth he had no more power than had his consular colleagues: before that date he did have more. But neither he nor anyone else wished to deny that there was a second consul in the Roman state from 31 to 28 B. C.: Augustus had always had a colleague, however unimportant a colleague; why then suggest by the addition of »quoque« that for him to have a consular colleague was an abnormality or a novelty[52]? The long »o« avoids this distortion. »Quoque« must be »unoquoque«, but that is not objectionable. »I had no more power than the other men who were my colleagues in each of the consulates which started with my sixth and seventh.«

To this sentence we shall have to return in another connection. Here we must agree with Hohl that our duty in interpreting it can hardly include an attempt to acquit its author of disingenuousness[53]. We can however hope to avoid linguistic or legal absurdities, and this limited task the reference to the consular period which ended in 23 B. C. perhaps achieves. This is not to insist that Octavian's position in the years down to the settlement of 28 to 27 is to be explained solely in terms of the consulate, but simply that a strained use of the consulate was one of the features noticed by contemporaries and admitted by Augustus when he came to seek a permanent solution. The triumvirate he did not admit openly. Nevertheless the constitutional doctrine that the triumvirate had been extended beyond its *legis dies* was perhaps a second string if he had been seriously forced to explain himself. As it was, *consensus universorum*, though *pace* Schönbauer not a legal source of power, sufficed for his purpose; and

50. For »quōque« (ablative of »quisque«) with an *apex* see R. *G.*, 4. 1: for »quŏque« (»also«) without one, 5. 3. In 9. 1, »[quin]to qu[oque anno]«, no certainty either way.

51. See Hohl, 104.

51a. Professor F. E. Adcock has been courteous enough to let me see a paper which he hopes to publish on this matter.

52. If on the other hand it be suggested that a colleague with inferior *potestas* is not really a colleague, then the whole of the clause becomes tautological.

53. Hohl, 115, speaks of the author of this sentence as »der alte Hexenmeister«.

to this were added, first the outward trappings which his annual election to the consulate conveyed, secondly the subservience of his consular colleagues, and thirdly the sacrosanctity of a tribune and probably some portion of a tribune's power.

II. The Auctoritas of Augustus.

We now come to the »settlement« of 13 January 27, and with it first to two important works bearing upon Augustus' *auctoritas*. Both the writers who have treated this subject most fully are agreed in making 27 B. C. a turning point. To Grant it was then that rule by *imperium maius* ended and rule by *auctoritas* began[54]. The thesis of A. Magdelain's *Auctoritas Principis* is more complex, and it should be said at once that no summary can do justice to the intricate nature of the argument[55]. Magdelain's main propositions, so far as they concern Augustus, appear to be these: a) *auctoritas* is what makes a *princeps*, and the chief precedent for Augustus was the *princeps* of the age of Cicero who was »auctor publici consilii«, though we must be careful to distinguish a further precedent, the »auctor ad liberandam patriam« who acted »privato consilio«; b) when Augustus, because he surpassed all others in *auctoritas*, became »princeps omnium«, the conferment of his name »Augustus« recognised this pre-eminence and made the manifestations of his *auctoritas* for the first time »official«; c) the *principatus*, which is based on *auctoritas*, is to be distinguished from the sum total of Augustus' legal powers, for which the Latin word was *magistratus* and in the latter his colleagues, whom he equalled but did not surpass in *potestas* (*R. G.* 34), were Agrippa and Tiberius during the periods when they received *tribunicia potestas;* d) in A. D. 13 the decisions of the *consilium* of Augustus were given the force of *senatus consulta*, and thus for the first time the *auctoritas principis* became, since such too was happening to the decrees of the Senate, a recognised source of law.

(a) The distinction between the »princeps rector« and the »princeps liberator« is perhaps overdone, for once again it is unwise to attach theoretical validity to the language of revolutionaries. Ciceronian appeals to the »higher legality[56]« are products of the eternal dilemma of the constitutionalist who finds the constitution both worked against him and, in his opinion at least, also threatened with destruction. Brutus and Cassius »ipse sibi senatus fuit[57]«, but such words must not be taken as the foundation of

54. His warning however in *Constitution*, 98, is timely: »I do not mean that the possessor of a *potestas* lacked *auctoritas*, which would be manifestly untrue . . .«.

55. Nor to the valuable collection of evidence which the author has assembled, especially in the earlier part of the work.

56. Cf. R. Syme, *Roman Revolution*, above all 146—161.

57. Cicero, *Phil.*, XI. 27.

a permanent constitutional doctrine. Augustus in the first sentence of the *Res Gestae* shows his awareness of the respectable precedent for his »privatum consilium[58]«, but the background of his action in 44 B. C. is no essential part of the structure of the Principate of 27. On the other hand, Magdelain's treatment of the relevance of Cicero's evidence generally (pp. 24ff.) is very cogently managed. Cicero was no deliberately chosen model or mentor of Augustus. The ideas and language which Augustus used can naturally be most easily traced in Cicero because they are the natural product of Roman history in the preceding generations, for which Cicero is the chief spokesman to us and for which he was doubtless an important spokesman to Augustus: but this is a very different thing from believing that Augustus learned politics from *de Re publica* or *de Legibus*. Yet one vital question remains. Although it can be shown that those, whether contemporaries or historical figures, who are described by Cicero as »principes«, were normally noted for the extent of their *auctoritas*, it does not follow that it was precisely *auctoritas* which conferred on them the measure of their principates. The other qualities which they possessed were numerous, and the language is normally very far from precise. Moreover it may be that Magdelain too often interprets the word »princeps« in a semi-technical sense, when all it means is that the man in question was pre-eminent in the attributes, including *auctoritas*, which he is said to possess. »Pericles ille et auctoritate et eloquentia et consilio princeps civitatis suae[59]« does not necessarily mean that Pericles became a *princeps* because he possessed *auctoritas* rather than simply that his *auctoritas* was paramount at Athens. This is fundamental when we come to 27 B. C.

(b) Dio, in explaining the names, titles and powers of the *principes* as they originated in the first *princeps*, says that the name Augustus *δηλοῖ τὴν τοῦ ἀξιώματος λαμπρότητα*[60]. That some translation such as »reveals the splendour of his auctoritas« is correct is confirmed by the *Monumentum Antiochenum*, which gives »auctoritate« as the translation of *ἀξιώματι* in *R. G.* 34. 3; and that Dio was right in his doctrine is sufficiently attested by the common origin of the word *auctoritas* and *Augustus* in the root which produced the verb »augeo[61]«. Now if a name with such import was conferred by decree of the Senate, it may be proper to say that in 27 B. C. the *auctoritas* of the man who thus became Augustus was »officially recogni-

58. See especially *Bell. Afr.*, 22. 2.

59. Cicero, *de Rep.*, I. 25. This point is now developed by H. Last, *Journ. R. Studies*, 1950, 119ff.

60. LIII. 18. 2. The preceding words *δύναμιν μὲν οὐδεμίαν οἰκείαν προστίθησι* (? »potestatem nullam propriam addit«) perhaps contrast the power to take action personally with the capacity to inspire action through another.

61. On which see especially J. Gagé, *Mél. éc. Rome*, 1930, 131ff.

sed« — or as Last puts it[62], with approval of Magdelain's argument at this point, that »the conferment of the name 'Augustus' gave a kind of guaranteed permanence to the *auctoritas* of its bearer and put it once and for all beyond the reach of rivalry«. It seemed to me however that Magdelain meant something more when he stated that at this stage the recommendations of Augustus, as contained for instance in a »quod principi placuit«, became »officiels, mais non obligatoires« (p. 78). For according to Magdelain something happened in 27 as a result of which Augustus could henceforth but apparently not before (p. 53), claim »auctoritate omnibus praestiti«. To this year accordingly (p. 56) he assigns the edict reported by Suetonius[63] in which Augustus requested that he be called the »optimi status auctor«. The answer to the edict was the motion of Munatius Plancus which gave him the name by which we know him.

Now Magdelain's confidence about the date of this edict has not been commonly shared. Indeed Augustus' pre-occupation with his own deathbed hopes suits the time of his illness in 23 B. C. much better[64]; and although Magdelain says that 27 B. C. is the last date at which there would have been talk of »restoring the Republic«, Suetonius has himself two sections earlier attributed such an intention, though perhaps in a different sense, to Augustus in 23. Moreover the formality of the Senate's proposed reply to Augustus' prayer is somewhat capricious: we are not, presumably, to suppose that Plancus continued with another motion about Augustus' deathbed hopes. Some therefore may be chary of making too much of this so-called edict. What however of »post id tempus auctoritate omnibus praestiti«? Magdelain is careful to explain »post id tempus« as including all that has preceded in this chapter 34 of the *Res Gestae*, not the bestowal of the name Augustus alone, but the renunciation of power (the *res gestae*) in the first section as well as the honours reported in the second. In this he is probably right. But one reader at least is simple-minded enough to be unhappy about any explanation which involves saying of Octavian before 27 »auctoritate omnibus *non* praestitit«, and if there is anything in such literalism one is led to wonder whether Augustus ever intended »post id tempus« to be taken so closely with the three words which immediately follow[65]. There are two parts to this sentence, one dealing with *auctoritas*, the other with *potestas*, and in such a sentence it is often fair to imagine that one part represents the main thought in the author's mind and that the other is put in by way of qualification only. To Magdelain, it seems, the first clause is

62. *op. cit.*, 122.
63. *Div. Aug.*, 28. 3.
64. This date is supported by Premerstein, *Vom Werden*, 124.
65. The Greek translator completely ignores this supposedly pregnant phrase.

the main one[66] and as an afterthought was added a statement about Augustus' relation to his colleagues. But another view is possible. Augustus may have ended this chapter with the thought which began it, the renunciation of power, »potestatis« taking us back to »potitus« and »ex mea potestate« of section i. But having made his claim to moderation in the matter of legal power Augustus feels bound to add, and indeed desires to add, »in auctoritas I *remained* pre-eminent«.

(c) Magdelain shares the belief in a short »o« in »quoque« and translates the last part of the sentence »mais je n'ai eu en rien plus de pouvoir que les autres que moi aussi j'ai eu comme collègues dans la magistrature«. He draws attention to the fact that Agrippa and Tiberius would by now be familiar to readers of the *Res Gestae*[67], and to four previous uses of the word »conlega« to describe them, each translated by *συνάρχων* just as in 34. 3 we have *τῶν συναρξάντων μοι*. This view is perhaps not central to Magdelain's main thesis, and the obvious objections which it raises may be summarised very briefly: (i) elsewhere the word »conlega« when used of these men refers, and in all but one instance explicitly so[68], to the fact that Agrippa or Tiberius was colleague of Augustus in a particular power or office: there is no parallel for its use *simpliciter* to mean »colleague in the body of powers which made up Augustus' rule«; (ii) it is certainly false to say that whenever Agrippa or Tiberius was the colleague of Augustus in his tribunician power they also possessed all his remaining sources of *potestas*, indeed it is doubtful whether either of them was ever his equal in *potestas* during his lifetime; (iii) no one as far as we know had questioned the fairness of this treatment of these particular colleagues, and such a claim is not apparent in his propaganda elsewhere. It is therefore difficult to see the point of an assertion which would probably be taken, even by those endowed with the minimum of *invidia* against Augustus, to mean that Agrippa and Tiberius had possessed as much power as he had rather than he as little as they. For as Dio said »you would properly call the regime a monarchy even if two or three men together held supreme power[69]«.

But the more serious doubt raised by this part of Magdelain's work concerns his divorce between the »principatus«, the position which Augustus and his successors enjoyed in virtue of their *auctoritas*, and »magistratus«, the sum total of their legal powers. The use of the word »magistratus«

66. The translator would have simplified this discussion if he had inserted a *μέν* after *ἀξιώματι*.

67. Two of the four mentions of Tiberius are in dates by his consulates and might not have made so very much impression.

68. The one slightly difficult case is 22. 2, on which Mommsen, R. G., 2, *ad loc.*, notes that Agrippa was not himself a *magister collegii quindecimvirorum*.

69. Dio, LIII. 17. 1.

to describe the legal position of a man who was *princeps* has the support of Mommsen[70] and is not for discussion here. But we may reasonably ask whether a man could be a *princeps* at all, or at any rate remain so for long, unless he possessed these powers: indeed the language of Tacitus comes near to suggesting that by his day they were regarded as of the essence of the principate[71]. This must surely be what he means by calling the *tribunicia potestas* the »summi fastigii vocabulum« in a passage which closely recalls his reference to »principis nomine constitutam rem publicam[72]«. Moreover even if such a distinction as Magdelain draws were logically possible it is hard to see how Augustus' readers would have understood it when the use of the word »magistratus« has so little parallel.

(d) In seeking to explain how *auctoritas* which originally was only a source of power, necessarily indefinable, was in later days conceived to carry legal sanction, Magdelain has fastened on a very early date, A. D. 13, and on a passage which has never struck any previous historian, including its own author[73], as having a bearing on the issue. It is difficult to see how an arrangement intended to dispense Augustus in his old age from attending meetings of the Senate could have had consequences so far reaching, and our views of the extent of constitutional ambition possessed by Tiberius might have to be seriously modified if Magdelain were right. But on this, and on Grant's similar attempt to derive *edicta* from something other than the magisterial powers of Augustus[74], it is enough to refer to what has been said by Last[75]. It is right however to record with admiration Magdelain's discussion of the discretionary clause in the *Lex de Imperio Vespasiani* and the parallel drawn in that connection between the *auctoritas Augusti* and the *auctoritas senatus*, though the present writer cannot but agree with Last that the clause was drafted to cover circumstances which appeared for the first time in A. D. 69.

With the details of the practical working of *auctoritas* in the time of Augustus Magdelain is not primarily concerned. Grant's account[76] contains

70. *Staatsrecht*³, II. 2. 727, *Dr. Publ.*, V. 6—7.

71. Tacitus, *Hist.*, I. 47, »tribunicia potestas et nomen Augusti et omnes principum honores«, II. 55, »cuncta longis aliorum principatibus composita«, IV. 3, »cuncta principibus solita«.

72. Tacitus. *Ann.*, III. 56. 1, I. 9. 6. The significance of the former passage is pointed out in the same connection by Last, *loc. cit.*, 228.

73. Dio, LVI. 28. 2.

74. *From Imperium*, 432—3. In n. 10 on p. 432 the citation of Ovid strangely overlooks the much more important lines *Tristia*, II. 131 ff.; where not only the »edictum« (line 133) but the word »poena« (line 134) must be explained before it is assumed that no use of *imperium* was involved.

75. *Loc. cit.*, 122—3.

76. Especially in *From Imperium*, 443—53.

on this matter much that is of immense value, and his whole study of the coinage lays the foundation for a much more minute analysis that was hitherto possible of the relations between Augustus and the provinces and cities of the empire[77]. It must remain unproven whether the legend CA on certain widely spread groups of *aes*-coinage is to be interpreted »C(AESARIS) A(UCTORITATE)«, but Grant's case for this view is extremely plausible[78]. Yet a doubt remains whether the title of his major work, which reflects the main historical thesis of its author and insists on a firm and persistent contrast between *imperium* and *auctoritas*, is not in some degree misleading. This point will recur in the sections which follow below about Augustus' principal powers, but two preliminary observations may be in place.

1. *Auctoritas* and *potestas* may be antithetic concepts, but it is not unwise to remind ourselves at times of the obvious fact that they are not incompatible[79]. We may then also remember the extent to which they are interdependent. The origins of *auctoritas* are defined by Cicero treating of Pompeius in 66 B. C., and his language carries conviction. If one may briefly paraphrase, they were *honores* and *res gestae*; and what above all brings *auctoritas* into being is the decision of the people in its capacity to confer on the man of its choice an office or command[80]. It is not surprising then to find in Cicero many instances where a man's *auctoritas* derives almost wholly from the office which he holds[81]. Obviously, this was not always so. Q. Metellus Celer, as consul-designate in 61, »id quod nondum potestate poterat, optinuit auctoritate[82]«; and little support has been found for supposing that *auctoritas* derived exclusively from an »Amtswahl« or for the reasons which led Premerstein to suggest that in 27 B. C. the *auctoritas* of Augustus might have been conferred by law[83]. But in estimating the source of that particular *auctoritas*, we must clearly reckon not only with the young Caesar's inheritance, with his party, with his position in Italy

77. Important reviews of Grant's *From Imperium to Auctoritas* by C. H. V. Sutherland appear in *Class. Rev.*, 1947, 114, *Journ. R. Stud.*, 1947, 209. Criticism of the constitutional section may also be found in *L'Ant. Class.*, 1946, 371 (S. J. de Laet), *Am. Journ. Phil.*, 1948, 317 (M. Hammond).

78. *From Imperium*, 102ff.

79. See Grant, *Constitution*, 98, quoted n. 54 above.

80. Cicero, *Imp. Cn. Pomp.*, 43, »de quo homine vos, id quod maxime facit auctoritatem, tanta et tam praeclara iudicia fecistis«.

81. *de Leg. Agr.*, I. 24, *Rab. perd.*, 22, *Mur.*, 82, *in Vat.*, 16, *ad Att.*, I. 16. 2 all repay study: cf. Velleius, II. 126. 2, »accessit magistratibus auctoritas«.

82. Cicero, *in Pis.*, 8, a passage on which Schönbauer's discussion is most helpful.

83. *Vom Werden*, 176ff.; Schönbauer, 65—75, refutes this, though how his own definition of *auctoritas*, »politisch-rechtliche Macht oder Kraft im staatlichen Leben des Römerreiches«, is an improvement on the now classic account of R. Heinze *(Hermes*, 1925, 348ff.), I have been unable to discover.

and with his victories; but also with the consulates and other offices he had held and the *imperium* which he had at any time had conferred on him. Moreover all of these factors must have created for him a pre-eminent *auctoritas* long before 13 (or 16) January 27 B. C. So far as the beginnings of *auctoritas* go therefore, the break at that date must not be too sharply drawn.

2. The other point concerns the nature of *auctoritas*. *Imperium* is the weapon of a commander, *auctoritas* a lever by which a man can get his wishes carried out without using the language of direct order. It is all too easy, therefore, to draw from the persistent contrast between them the conclusion that, while *imperium* was something direct and brutal, *auctoritas* was mild and almost pleasant and that at least, to use Grant's word[84], it was »unobtrusive«. Yet it is perhaps not irrelevant to cite Cicero's somewhat surprising definition of *dignitas*, »alicuius honesta et cultu et honore et verecundia digna auctoritas[85]«. One may then remember that *auctoritas* in itself did not necessarily possess all these qualities: if it did, its holder was »dignitate praeditus«, if not, it was closely allied with *potentia*, as Cicero in his younger days had not been slow to point out[86]. Although it is obvious that the *auctoritates* of individuals, and not only that of the senate as a body, were an essential part of the Roman constitution, an observation by a thoughtful Roman shows that there were limits beyond which it might not be wise to go. M. Brutus, writing to Cicero in 43 B. C., says of Cicero's own position: »cuius tantam auctoritatem senatus ac populus Romanus non solum esse patitur sed etiam cupit *quanta maxima in libera civitate unius esse potest*[87]«. It was perhaps with the same thought of the ideals of a free state that Tiberius requested someone not to speak of him as »auctor« in his relations with the Senate, and to use instead the word »suasor[88]«. For *auctoritas* without the backing of *imperium* conveyed all the impression of despotism without law, and when all has been said about the dangers of legal despotism there are clearly ways in which illegal despotism may be worse. Augustus, it is certain, was concerned to avoid the indiscriminate accumulation of *potestas*, but had he discarded *potestas* altogether in any wide or important field where he desired to use his *auctoritas* he might have run into at least equal objections. This is not to argue that in any particular instance in which Augustus is believed by Grant to have used *auctoritas* he was in fact using *potestas*, but only that in most

84. *From Imperium*, 453.
85. *De Inv.*, II. 166.
86. *Rosc.*, 139, *Verr.*, I. 15.
87. Cicero, *ad Brut.*, I. 4a. 2.
88. Suetonius, *Tib.*, 27, though it is true that by then much water had flowed under the bridge of *Caesaris auctoritas*.

instances *potestas* was ready to hand if the *auctoritas* was ignored or opposed or misunderstood.

III. The Imperium after 28/7 B. C.

The most substantial contribution to the problem of Augustus' *imperium* is Siber's book, the main thesis of which is closely followed by Schönbauer (75 ff.). It centres round the proposition that the military *imperium* of the *princeps* was »absolute« and »nameless« and should never have been called an »imperium proconsulare«. This *imperium* was modelled on all the *imperia* granted in Republican times to *privati*, from the elder Scipio Africanus onwards, and on those commands which were not linked to any *provincia*, the most famous examples being the commands of Pompeius against the pirates and against Mithridates. In Augustus' case this military *imperium* was supplemented by a grant, for the rest of his life, of the exclusive right to make peace and war; and at the same time he took civilian power, still not called *imperium proconsulare*, in his own provinces. *Imperium proconsulare*, on the other hand, is the method of government for the senatorial provinces, whose governors henceforth had no control of troops. Augustus received *imperium proconsulare maius* in these provinces in 23: but in 19, according to Schönbauer, this grant was abandoned, for Augustus is not called »proconsul« on the edicts found at Cyrene. Instead Augustus took an *imperium* called »consulare«, and indeed the main function of the grant made in 23 had been to replace the consulate which Augustus had just resigned.

The exclusive control of the army was one of the two things, the other being management of the public funds, which according to Dio had made Julius Caesar in 45 B. C. an outright monarch[89]. But Augustus, says Dio, had these two powers *ἔργῳ* and not *λόγῳ*[90], and there need therefore be no juristic background to Strabo's words on which Siber so much relies, that Augustus *πολέμου καὶ εἰρήνης κύριος κατέστη διὰ βίου*[91]. The *Lex de Imperio Vespasiani*[92] cites Augustus as a precedent for the grant to Vespasian of the right to make treaties; but when we learn from Dio that Claudius received this right in A. D. 44 after the conquest of Britain[93] rather than at his accession, it is hard to believe that before that time it was part of the legal paraphernalia of the principate. But just as it seems to have been generally believed, though it was not strictly true, that Augustus was taking

89. Dio, XLIII. 45. 1, *μόναρχον ἄντικρυς*. The right to make peace and war had been conferred on Caesar two years earlier, Dio, XLII. 20. 1.

90. Dio, LIII. 16. 1.

91. Strabo, XVII, p. 840.

92. *ILS*, 244. 1—3.

93. Dio, LX. 23. 1.

on all the provinces which required military attention[94], so no, doubt, there was a common assumption, perhaps as early as the settlement of 27 itself, that he was in sole control of peace and war.

The remainder of the thesis outlined above is of almost incredible complication, and it is hard to say whether Siber would have come to hold it had he not believed, by an extraordinary oversight in interpretation of Tacitean language, that a passage of the Annals showed *proconsulare imperium* to be sharply opposed to the type of government exercised by the *princeps*[95]. Despite his belief to the contrary, it can be shown beyond serious doubt that the *imperia* of Pompeius and the rest were held *pro consule*, though their *provinciae*, a word which Siber appears to define too narrowly, were not always expressed in territorial terms. Siber's argument has however produced a masterly refutation by Syme, and it would be impertinent of the present writer to traverse it again[96].

Syme takes the opportunity to rebuild a coherent presentation of the more traditional doctrine on these subjects. Attention may perhaps be directed to three points:

(a) Syme offers a succinct solution to the familiar problem whether the imperium of 27 was consular or proconsular: Augustus may have governed his provinces »while consul« rather than »as consul«. Provided that this avoids supposing that a consul was, or could be, said to hold *imperium* »pro consule« it may perhaps be accepted. At least it seems likely that when Augustus received his provinces for ten years, men thought of the long term conferments of the age of Pompeius rather than of the more regular procedure for allotting a province to the consul of the year. But it is not clear why Syme sees as an objection to the older view that Augustus received his province as consul[97] the fact that he did not lay down the province when he ceased to be consul in 23. Did any consul lose his province when his magistracy ended?

(b) Syme further asks whether Augustus immediately after the law of 27 was passed entered into complete control of his provinces. Did the existing proconsul immediately retire or become his legates overnight? No answer can be given, for Augustus' physical movements prove nothing, but this is clearly a useful way in which to formulate the question.

94. Dio, LIII. 12. 2, Strabo, *loc. cit.*

95. Tacitus, *Ann.*, I. 76, »Achaiam ac Macedoniam onera deprecantis levari in praesens proconsulari imperio tradique Caesari placuit«.

96. Despite the weakness of its most essential doctrine, Siber's book contains much that is of great value; and the introduction is worth reading alone for its re-emphasis on the importance of Public Law at Rome and its distinction from certain sociological matters which have tended at times to be confused with it. Cf. also the review by J. Béranger, *Rev. ét. Lat.*, 1945, 266.

97. Cf. H. Pelham, *Essays in R. History*, 65 ff.

(c) Why was not the grant of *imperium*, either in 27 or in 23, recorded in the *Res Gestae*? Mommsen's explanation, that the military side of Augustus' power had to be kept in the background, is one over which Siber and Schönbauer had ground for being unhappy, for the *Res Gestae* are by no means silent about the exploits of Augustus' army. But to give the *imperium* a new formulation, as these authors do, is not to overcome the difficulty. Syme offers the view that Augustus interpreted the »res publica« to mean, narrowly, »senatus, magistratus, leges« and was therefore concerned with the formal grants of power he had received or been offered only when they affected the city of Rome. This is to restate the problem in terms more familiar to the Roman, but is it not simply a restatement rather than a solution? Many will prefer Syme's second suggestion that Augustus was content to record the first occasion, in 43 B. C., when he received the *imperium*, and did not »choose to catalogue all subsequent modifications[98]«. But the consequences of such a view on our beliefs about the continuity of the *imperium*, especially in 32 B. C., will be obvious.

Syme also indicates a return to orthodoxy over the settlement of 23. The *ἀνθύπατος ἐξουσία ἐσαεὶ καθάπαξ* is no longer to be interpreted with Premerstein as a grant of *imperium* for life[99], but means solely what Dio puts into the *ὥστε* clause which follows, namely that Augustus did not have to lose his *imperium* when he entered the city[100]. This decree then did not enlarge the scope of Augustus' *imperium* but simply enabled him to govern his existing *provincia* from Rome; and like the *imperium maius*, which is recorded in Dio's next clause, and indeed like all the specific grants of the year 23, the decree was a reasonable corollary to Augustus' abdication of the consulate.

On all this the view of Grant is very different. He is prepared to accept *ἀνθύπατος ἐξουσία ἐσαεὶ καθάπαξ* without being particularly concerned whether the words meant literally for life or not, but confident that it gave Augustus »military *imperium*« in Italy and Rome[101]. It was tantamount to the power of the consuls, and for Dio to say that in 19 B. C. Augustus received *τὴν ἐξουσίαν τὴν τῶν ὑπάτων* is on Grant's view merely to repeat

98. A doctrine supported by the phrasing of *ILS*, 108. 112; it is also believed by Grant, *From Imperium*, 418.

99. *Vom Werden*, 233, followed by Syme, *Roman Revolution*, 336.

100. Dio's *ὥστε* clause must surely be a definition: if taken as an illustration it is too inept. For similar ambiguities cf. Dio, XLII. 20. 3, 45. 2, XLIV. 5. 3. Professor A. H. M. Jones reminds me however that, to judge from Cicero, *ad Fam.*, I. 9. 25, some people would have been very tenacious of *imperium* if »quoad in urbem introissent« had ceased to be a limiting factor. *Imperium* for life is therefore not far wrong.

101. On these matters he does not in *Constitution*, 104—7, materially modify what is said in *From Imperium*, 424—39.

what he has recorded under 23: in the later year he ought, as many have suggested before, to have spoken of *consularia insignia*. But an *imperium maius* than that of the senatorial governors in the provinces Grant will not have. So his view appears to be that from 23 Augustus could give orders and command troops in Italy and Rome and presumably, as Dio says of the emperors in general, could put senators to death[102], but that when it came to the public provinces he felt inhibited and relied on an *auctoritas* unbacked by *imperium*. Not quite content, as D. McFayden was[103], to give Dio the lie direct, he says that *μεῖζον τῶν ἑκασταχόθι ἀρχόντων ἰσχύειν*, and the similar phrase used about Agrippa[104], are perfectly proper descriptions of Augustus' superiority to the proconsuls, but that the position was achieved by *auctoritas* and not by a grant of *imperium*. But what Dio says is that the Senate gave Augustus this power (*ἐπέτρεψεν*), and Grant does not elsewhere seem to believe that *auctoritas* was an attribute which could be explicitly conferred.

This account of the situation in the public provinces, however, was taken as the text for Last's analysis of the nature of *imperium maius*, which points the way to a very different conclusion. Grant's main argument[105] is designed to show that after 27 B. C. the relationship of Augustus to the proconsuls was no longer that which the dictator Caesar or the triumvirs had enjoyed. But this Last shows to be beside the point. The superiority of a dictator, who assumed responsibility for the work of consuls and of all other holders of *imperia minora*, was not the only type of *imperium maius* known to Rome, as may be seen if we examine, first the relation of consuls to praetors and of consuls to proconsuls, and secondly the nature of certain extraordinary commands which were created or considered in the age of Pompeius. The essence of the alternative type of relationship was that it determined who was master in the event of disagreement, for instance by protecting the holder of *imperium maius* from *intercessio* by the holders of *imperia minora* and by giving him access to their fields of operations if such access were needed for the discharge of his duties. This type of relationship is called by Last »*maius* — *minus* relationship — type A« whereas the relationship between the dictator and his subordinates is type B. We have of course no direct evidence purporting to show how Augustus' *imperium* was defined, and it must be admitted that the main distinction drawn in other definitions

102. Dio, LIII. 17. 5. In practice however, says Grant, Augustus preferred not to use these powers too often, except that Italy was an important recruiting ground and that he conducted the census which was so closely connected with recruiting.

103. »The *Princeps* and the Senatorial Provinces«. *Class. Phil.*, 1921, 33ff.

104. Dio, LIII. 32. 5, LIV. 28. 1.

105. As he says himself, *Constitution*, 105.

of these *imperia* is concerned rather with the question whether the holder had himself to be present at the scene of possible conflict[106]; a limitation of this kind can hardly have been placed on the rights of consuls and is unlikely to have been applied to Augustus when he resigned the consulate in 23. Yet the *imperium* of a consul was *maius* in a less direct sense than that of a dictator and so too Augustus' may have been. For the question whether he should be regarded as directly responsible for the government of the public provinces was very relevant to a man who was not only concerned to show himself, in contrast to Julius, moderate in the assumption of power but was also conscious that to his capacity for work, great though it was, there were practical limits. In intention then at least, the assumption of an *imperium maius* by Augustus may have been directed at resolving cases of possible collision rather than at subordinating all other *imperia* to his own, at giving him a power to be held in the background rather than one which he exercised flagrantly and from day to day. Such too may have been the manner in which the conferring law was drafted, though this we cannot prove. What is clear is that to show that Augustus' interventions in the public provinces were normally made by means of *auctoritas* is not to disprove the existence of *imperium maius*, nor is to demonstrate the improbability of a »type B relationship« to dispose of the question whether there was a relationship of »type A«.

There remains the question of Augustus' powers in Rome and Italy. If any importance is to be attached to Dio's language, it is difficult to agree with Grant that what Augustus received in 23 B. C. was equivalent to the *imperium* of the consuls, for to give him the right to govern his *provincia* from Rome was not to include Rome, or Italy, within that *provincia*. But to say this is not to underrate the arguments which led Mommsen to believe that through some means Augustus did acquire the right to exercise *imperium* at any rate in Italy, and that it was to this *imperium* that he referred under the title »imperium consulare[107]«. But why 23 B. C.? In that year Augustus was about to set out on his travels, and probably appointed no *praefectus urbi* while he was away: he was perhaps less concerned with the fate of the city than with that of his *imperium* when he should re-enter it. But 19 B. C. would be an entirely probable year for him to have taken a *consularis potestas*, even if the date did not rest on the explicit statement of Dio[108].

106. Cicero, *Philippics*, XI. 30; Tacitus, *Annals*, II. 43. 2.
107. R. *G.*, 8. 3—4. Cf. Mommsen, *Staatsrecht*³, II. 845.
108. Here I do not wish to anticipate further some unpublished conclusions of Professor A. H. M. Jones.

It is right to end this section by referring to Grant's important contribution to the history of the title, or name, *Imperator*[109]. This rests on a study of the coinage of the forties. The elder son of Pompeius issued CN MAGNUS IMP, CN MAGNUS IMP F, his brother later was MAGNUS PIUS IMP, MAGNUS PIUS IMP F and IMP SEXTUS MAGNUS. Grant's contention is that »Imp. f.« means not »Imperatoris filius« but »Imperator filius«, and for this he provides good support. But the conclusions which he draws from this interpretation may perhaps be found less convincing[110]. The three stages of development which he postulates are mark of salutation, mark of competence, prefix. Of these the second is that in which various holders of *imperium maius* betokened their competence by retaining the title *imperator* without any reference to salutations; and the last stage leads to that in which the young Caesar outbid his competitors by forsaking his *praenomen* (and *nomen*) in favour of what in Sextus Pompeius' case had been a prefix only. It is true that this account has its explanation for one of the well-known difficulties, namely the absence of any direct reference to »Imperator« in the *Res Gestae*; for Grant traces Augustus' claim to it back to the first conferment of *imperium* in 43 B. C., though he has to admit that the title was not used in practice until 38. But Grant's use of the phrase »mark of competence« appears to be doubly paradoxical[111]. In the first place it is difficult for one who believes that rule by *imperium maius* ended in 28/7 to explain how a title which by origin betokened this type of *imperium* was used openly not only after the triumph of 29 but also after the constitutional settlement. But secondly — and this is not *ad hominem* only — »Imperator filius« may seem to some to suggest just the opposite conclusion. If the younger Cn. Pompeius claimed something as an inheritance from his father, that something appears more likely to have been a name than a right to power. It would be a fairly blatant type of name, of course; just as »Imperator« in the hands of Octavian-Augustus is agreed by all who have engaged in this controversy to have been, whether name, title or distinguishing mark, part of his move towards the centralisation of military glory[112]. But, although at this point it perhaps becomes primarily a question about the elder Caesar, there is still something to be said for Dio's statement

109. *From Imperium*, 22, 414.

110. It must also be doubted whether any significance, other than lack of space, is to be attached to a legend ANTONIUS IMP which appears about 41.

111. His citations of D. McFayden, *The History of the Title Imperator* (1920), may suggest that by »mark of competence« he means something analogous to the use of »General Grant« at a time when the activities of that U. S. President had ceased to be exclusively military. But this does not quite accord with the relevance he supposes the title to have had to the exercise of *imperium maius*.

112. On this subject the decade has thrown fresh light through the publication (*Année Épigraphique*, 1940, 68) of the inscription from Lepcis Magna on which a proconsul of Africa is represented as fighting »auspiciis Imp. Caesaris Aug(usti)«.

that the dictator received »Imperator« as an hereditary name[113]. The view of Dio as an historian who deliberately invented *senatusconsulta* in an attempt to antedate the origins of the Severan monarchy is not very plausible: indeed the year 45 B. C. becomes a rather probable one for an offer in this form by the senate to Caesar. It seems unlikely that Caesar himself paid any great attention to it. But the possibility of an appeal to a decree of 45 would explain why Augustus felt in no need of any further action by the senate or people, and why therefore he had nothing to record in the *Res Gestae*.

IV. The Tribunicia Potestas.

Augustus numbered his *tribunicia potestas* from 1 July 23 B. C. The stages by which he acquired it have continued to be matter for speculation, without much sign or hope of new evidence being brought to bear[114]. Exception must be made for a most plausible conjecture by Grant[115], namely that the legend TUTELA AUGUSTI on coin-issues of years which are centenaries of 30 B. C. provides confirmation of Dio's account and suggests that in 30 *ius auxilii* was conferred. If this is correct, the senate's action of that year was probably valued by Octavian, »posito triumviri nomine«, and was not a mere expression of ebullience. The difficulty is to understand what use Octavian/Augustus had for *tribunicia potestas*, other than sacrosanctity, in the years when he was also consul. The practical occasions for the use of *trib. pot.* in those years can hardly have been significant. That is why it is of comparatively minor consequence if we never come nearer knowing what Octavian acquired in 30; and whether, having acquired something, he laid it down in 27 or, as is more generally believed, kept it until it was completed by the addition of the remaining powers of the tribunes in 23 B. C.

The use, both actual and potential, made of *trib. pot.* after 23 is a matter of much greater importance. Clearly it was in virtue of this power that Augustus legislated[116], and it may possibly have been the efficient cause of the numerous *senatusconsulta* which until much later times were promoted

113. Dio, XLIII. 44, 2—5.

114. Siber, 38; Schönbauer, 93ff.; Grant, *From Imperium*, 449ff. The work of A. G. Roos, *De Verleening van Tribunicische Bevoegdheden aan Caesar en Augustus* (1941), I know only from the review of F. E. Adcock, *Journ. R. Stud.*, 1946, 196.

115. *Constitution*, 99f.; cf. Dio, LI. 19. 6.

116. R. *G.*, 6. 2, »quae tum per me geri senatus voluit, per tribuniciam potestatem perfeci«. As Premerstein (*Vom Werden*, 149ff.) has shown, *pace* among others Grant (*From Imperium*, 449), this sentence is not a denial that Augustus enjoyed the *title* of »curator legum et morum«.

»auctore principe[117]«. With these in mind, and in particular seeking to explain the origins of *aes*-coinage which was issued CAESARIS AUCTORITATE and also SENATUS CONSULTO, Grant describes *tribunicia potestas* as »the vehicle of *Auctoritas*[118]«. The phrase is not without its dangers. Even on the comparatively few occasions when Augustus exercised his *auctoritas* through, or over, the senate, it is far from clear that the *trib. pot.* was habitually employed. Was it needed to send a proconsul to Cyprus[119], to bring into being the boards which derived formally from a decree of the senate but which are attributed by the historians to Augustus' own devising[120], or, in Tiberius' time, to propose an *imperium* for Germanicus[121]? At least the procedure whereby the *senatusconsultum Calvisianum* was promoted, and then announced in the form known to us from the »fifth Cyrene edict«, does not appear to involve the use of *trib. pot.* at any stage. And it would appear from a well-known passage of Tacitus[122] that the formal use of this *potestas* in summoning the senate was entirely exceptional. This passage shows that whatever else Tiberius may have felt he lacked in the death of Augustus it was certainly not the *trib. pot.*: yet he was »nusquam cunctabundus nisi cum in senatu loqueretur«, the very place where on Grant's view the *trib. pot.* should have found its natural outlet.

It need scarcely be added that there remains a vast field in which *auctoritas principis* was exercised, as the *auctoritas* of any senior consular would have been, outside the senate and independently of any formal act. Augustus' advice in the »first Cyrene edict[123]« was given before the senate had time to deliberate about the matter. Perhaps one of the most characteristic instances of Augustus' behaviour is the action taken to give weight to the »responsa prudentium«: no question of a senatorial decree, but a simple announcement that in future his *auctoritas* would lie behind the opinions of recognised *consulti*, in order that the professional lawyer should

117. E. g. *ILS*, 983, 986, 6043, Gaius, I. 30, 80, 92, 115, II. 197, 287, III. 73, *Dig.*, XXIV. 1. 32 pr. (Ulpian).

118. *From Imperium*, 444—53.

119. *ILS*, 915.

120. E. g. the *praefecti frumenti dandi*; cf. G. E. F. Chilver, *Am. Journ. Phil.*, 1949, 7ff. They are »ex senatusconsulto«, but Dio (LIV. 1. 4) speaks only of the action of Augustus (so in general about boards Suetonius, *Div. Aug.*, 37, »nova officia excogitavit«).

121. Tacitus, *Ann.*, I. 58.

122. *Ib.* I. 7, »ne edictum quidem, quo patres in curiam vocabat, nisi tribuniciae potestatis praescriptione posuit sub Augusto acceptae«. What Tacitus precisely found, and what he expected to find, in this edict, must remain somewhat obscure.

123. *ἄχρι ἂν ἡ σύγκλητος βουλεύσηται περὶ τούτου ἢ ἐγὼ αὐτὸς ἄμεινον εὕρω τι, δοκοῦσί μοι καλῶς καὶ προσηκόντως ποιήσειν* (I. 12—13). F. de Visscher's *Les édits d'Auguste découverts à Cyrène* (Louvain, 1940) is a notable contribution to the literature on this topic: see also Last, *Journ. R. Stud.*, 1945, 93.

carry greater influence[124]. But similar actions could be multiplied almost indefinitely in the relations of the early *principes* to individuals, cities and peoples. Despite the very remarkable language it would be unwise to think that Ovid had in mind the machinery of public law when he pleaded for pardon,

domui si favimus illi,
si satis Augusti *publica iussa* mihi[125].

It was surely as a client of the *domus Augusta* that he was writing, and his obedience was to an expression of *auctoritas*.

Queen's College, Oxford. *G. E. F. Chilver.*

124. *Digest*, I. 2. 2. 49 (Pomponius), »primus divus Augustus, ut maior iuris auctoritas haberetur, constituit ut ex auctoritate eius responderent«. On the difficult questions surrounding the effects of this decision see Buckland, op. cit. 22ff.
125. *Trist.*, I. 2. 101.

Noricum und Pannonien

Der nachstehende Forschungsbericht* umfaßt die Zeit von 1940—1950. Ältere Arbeiten wurden nur ausnahmsweise, wo dies erforderlich war, herangezogen. Eine Ausnahme bildet der öfter angeführte Jubiläumsband (XX) des Glasnik Muzejskega društva za Slovenijo, des Organs des Musealvereins für Slowenien, da dieser erst mit Beginn 1940 ausgeliefert worden ist. Die ungarische Literatur aus der Zeit nach 1945 konnte der Verfasser leider nur unvollständig heranziehen.

Mit Beginn 1951 erscheint in Wien ein von der urgeschichtlichen Arbeitsgemeinschaft in der Anthropologischen Gesellschaft in Wien (Schriftleitung R. Noll) herausgegebenes »Nachrichtenblatt für die Forschungsarbeit über die Römerzeit Österreichs« unter dem Titel »Pro Austria Romana«(PAR). Das hektographiert hergestellte Blatt soll mehrmals im Jahr erscheinen und will als reines Informations- und nicht als Publikationsorgan den Fachkollegen kurze Berichte aus erster Hand über die neuesten Ausgrabungen, wichtige Neufunde, über Arbeitsvorhaben, Neuerscheinungen usw. bringen. Eine Rubrik »Rundfragen« soll gerade mit einem speziellen Problem beschäftigten Forschern die Möglichkeit geben, auf kürzestem Wege Auskünfte zu erlangen.

* Abkürzungen einiger häufiger zitierter Zeitschriften und Sammelwerke:

AEM Archäologisch-epigraphische Mittheilungen aus Österreich.

AIJ Antike Inschriften aus Jugoslavien I: Noricum und Pannonia Superior. Herausgegeben von V. Hoffiller und B. Saria, Zagreb 1938.

Am. Journ. Arch. American Journal of Archaeology.

Arch. Ért. Archaeologiai Értesitö, Budapest.

Bud. Rég. Budapest Régiségei. Régiszeti es története évkönyv.

Car. Carinthia I. Geschichtliche und volkskundliche Beiträge zur Heimatkunde Kärntens, Klagenfurt.

ČZN Časopis za zgodovino in narodopisje (Zeitschrift für Geschichte und Volkskunde) Marburg a. Dr. — Maribor.

GMDS Glasnik Muzejskega društva za Slovenijo (Mitteilungen des Musealvereins für Slowenien), Laibach — Ljubljana.

MVFC Mitteilungen des Vereins der Freunde Carnuntums, Wien 1948ff.

Öst. Jh. Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts in Wien (von Jahrgang XXXII—XXXV Wiener Jahreshefte benannt).

I. Bisheriger Stand der Forschung (zusammenfassende Arbeiten)

Seit dem Erscheinen des Artikels »Noricum« von E. Polaschek im XVII. Band der RE (mit einer Ergänzung im Suppl. Bd. VII) ist keine größere wissenschaftliche Zusammenfassung über diese Provinz erschienen, wohl aber eine Reihe von Arbeiten, die größere Teile Noricums in Betracht ziehen.

In erster Linie sei hier auf die ausgezeichnete, dreistündige Vorlesung hingewiesen, die R. Egger 1941 gelegentlich der Klagenfurter Hochschulwochen gehalten hat und die auch im Druck erschienen ist[1]. Da Kärnten das Kernstück Noricums bildet, darf diese kurze Schrift wohl auch als beste Darstellung der Geschichte und Kultur dieser Provinz gelten. Der erste Teil behandelt die römische Landnahme, der zweite die Zeit der Hochblüte der römischen Kultur und der dritte die Spätantike. Eine ähnliche Zusammenfassung über »Oberösterreich in römischer Zeit« ist ebenfalls aus der Feder R. Eggers 1950 erschienen[2].

Das neuerwachte Interesse für die Geschichte Österreichs hat gleichfalls einige Arbeiten über die Austria Romana, wenn auch nur in populärer Form, gezeitigt. Eine erste kurze, aber recht gute Darstellung bietet A. Betz in der »Akademischen Rundschau« I 1945, Nr. 5 und 7/8. In der von der steirischen Verlagsanstalt Styria herausgegebenen »Geschichte Österreichs in Einzeldarstellungen« hat Otto Lamprecht die Frühzeit von den Anfängen bis 976 dargestellt[3]. Schließlich sei auf die ausführlichste Veröffentlichung, die allerdings für einen weiteren Leserkreis bestimmt ist und daher kein tieferes Eingehen auf die einzelnen Probleme der Römerzeit in Österreich bieten will, hingewiesen, auf das Buch des früheren Innsbrucker Althistorikers Franz Miltner[4]. Das Buch ist jedoch sehr anziehend geschrieben und gibt auch dem Fachmann mancherlei Anregung.

Für Pannonien mangelt es bisher überhaupt an einer zusammenfassenden Darstellung. Für die RE verweist der in Aussicht genommene Verfasser auf die Supplementbände. Dafür kann Pannonien auf verschiedene wichtige Vorarbeiten, auf Gesamtdarstellungen einzelner Kulturgebiete bzw. kultureller Hinterlassenschaften hinweisen, die wir dem hervorragenden Organisator A. Alföldi verdanken. Nach dem Abgang Alföldis von Budapest

1. Schriften zu den Klagenfurter Hochschulwochen: Rudolf Egger, Kärnten im Altertum. Klagenfurt 1941. 32 Seiten.

2. Jahrbuch des oberösterreichischen Musealvereins 95, 1950, 133 ff.

3. Geschichte Österreichs in Einzeldarstellungen. Herausgegeben von Dr. Ferd. Tremel. Styria, Steirische Verlagsanstalt Graz-Wien o. J. Heft 1: Otto Lamprecht, Die Frühzeit. 50 Seiten. Vgl. die Einwände, die A. Betz in seiner Besprechung in der Wiener Zeitung vom 28. April 1948 erhebt.

4. Franz Miltner, Römerzeit in österreichischen Landen. Vierring-Reihe Bd. 2. Heimatverlag Brixlegg-Innsbruck 1948, 111 Seiten + 1 Karte.

ist die Serie der »Dissertationes Pannonicae« wohl ins Stocken geraten, wenn auch einzelne, vermutlich schon länger vorbereitete Bände noch erschienen sind. Von den Bänden allgemeinerer Natur sei hier nur auf die Neuauflage von Dobós Sammlung von Inschriften hingewiesen, die sich auf Pannonien beziehen, jedoch außerhalb der Provinz gefunden wurden. Die Neuauflage bringt im zweiten Teil eine ähnliche Zusammenstellung für die Provinz Dacia[5]. Andere Bände werden, soweit als nötig, unten bei der Behandlung einzelner Probleme besprochen werden.

II. Vorrömisches

Die rein prähistorische Forschung, die in dem abgelaufenen Dezennium beachtliche Erfolge zu verzeichnen hatte, muß hier außer Betracht bleiben. Nur drei Fragen sollen besprochen werden: die venetischen Inschriften Südnoricums, die sogenannten Negauer Helme und die Noreiafrage.

1. Die venetischen Inschriften Südnoricums:

Es sind zwei Gruppen zu unterscheiden, die Felsinschriften von Würmlach in Kärnten, die 1857 von Th. Mommsen entdeckt, dann in den achtziger Jahren des vorigen Jahrhunderts von A. B. Meyer aus dem lebenden Felsen herausgeschnitten und zunächst nach Dresden, später ins Landesmuseum nach Klagenfurt gebracht worden sind, und zweitens die Bronzebleche, Beschläge von Kästchen sowie Gefäßscherben, die wenige Kilometer nordöstlich davon bei den Ausgrabungen auf der Gurina, am Südhang des Jauken gefunden worden sind und sich heute in Wien befinden.

Die besten Abbildungen und letzten Lesungen der Felsinschriften von Würmlach bieten Fr. Altheim und E. Trautmann-Nehring[6], die auch den Nachweis erbracht haben, daß sich neben venetischen Namen auch solche keltischer und etruskischer Herkunft finden. Eine genaue Beschreibung des Fundortes gibt H. Bulle[7]. Die Fundstelle gibt auch einen Hinweis auf die Bedeutung der Inschriften. Sie liegt an einem alten Verkehrsweg, der vom Plöckenpaß zur Siedlung auf der Gurina führt, die vom Ende der Hallstattzeit an nachweisbar ist. Es handelt sich also, da anscheinend nur Eigennamen vorhanden sind, um Inschriften reisender Händler oder um Italiker, die mit der Ausbeutung der norischen Blei- und Goldvorkommen in Verbindung stehen.

5. A. Dobó, Inscriptiones extra fines Pannoniae Daciaeque repertae ad res earundem provinciarum pertinentes. Dissertationes Pannonicae. Ser. I. fasc. 1., 2. Auflage. Budapest 1940. 139 Seiten.

6. Fr. Altheim und E. Trautmann-Nehring, Kimbern und Runen, Untersuchungen zur Ursprungsfrage der Runen. Berlin-Dahlem o. J. 67 Seiten.

7. H. Bulle, Geleisestraßen des Altertums. Sitzungs-Berichte d. Bayerischen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse 1947, Heft 2. München 1948. 88 ff.

Mit den Inschriften von der Gurina hat sich Emil Vetter, Carinthia I 140, Jg. 1950, 130ff. eingehend beschäftigt und dabei vor allem das eigenartige Punktiersystem der venetischen Schrift behandelt, über das er sich bereits Glotta 24, 1936, 114ff. ausgesprochen hat. Vetter kommt zu dem Ergebnis, »daß die venetischen Inschriften, besonders die in Kärnten, das eigenartige Punktiersystem des altetruskischen Alphabets fast fehlerlos erhalten haben«. Die Veneter seien daher das erste unter den Völkern Norditaliens, das von den Etruskern die Schrift übernommen habe. Das beweise auch einen hohen Bildungsstand bei ihnen.

Eine Deutung der Bronzebleche von der Gurina versucht vom archäologischen Standpunkt aus H. Bulle a. O. 98ff. Es handelt sich um Beschläge von kleinen Kästchen, die Weihgeschenke an die Gottheiten enthielten. Welcher Art diese waren, ob kleine Götterbilder oder sonst irgendwelche Weihgaben aus vergänglichem Material, bleibt auch weiterhin unklar, da die beiden Ausdrücke dafür, *ahsu* und *maχetlon*, ganz ungedeutet sind.

2. Die von W. Schmid seinerzeit aufgerollte Frage nach der Lokalisierung von Noreia, dem bekannten Schlachtort von 113 v. Chr., ist auch im abgelaufenen Dezennium nicht zur Ruhe gekommen. Die von W. Schmid auf Grund seiner Grabungen ausgesprochene Vermutung, daß sich Noreia bei St. Margarethen am Silberberg (Obersteiermark) befunden habe, eine Vermutung, die aber von der Wissenschaft fast einhellig abgelehnt worden ist, findet neuerdings einen Verfechter in Fr. Hampl, Anzeiger f. d. Altertumswissenschaft 3, 1950, 187ff. Hampl sucht das — von den Grabungsergebnissen abgesehen — wichtigste Gegenargument gegen die Schmidsche Auffassung, daß es nämlich für den Consul Papirius Carbo höchst gefährlich gewesen sei, so weit von seiner Ausgangsbasis — vermutlich im Kanaltal — vorzurücken, dadurch zu entkräften, daß er den Zug des Papirius Carbo in die Reihe jener eigenmächtigen Unternehmungen ehrgeiziger römischer Feldherren stellt, die wir im 2. Jahrhundert v. Chr. mehrfach haben. Dem Consul kam es nicht mehr auf die Verteidigung Italiens an, sondern lediglich darauf, durch einen perfiden Angriff auf die abziehenden Germanen einen billigen Sieg zu erringen.

Fr. Miltner wiederholt in seinem oben angeführten Buch S. 25 seine Car. 131, 1941, 298ff. mit ausführlicher Begründung versuchte Gleichsetzung von Noreia mit dem von R. Egger und G. Bersu untersuchten keltischen Oppidum von Paternion-Feistritz[8]. Da sich, wie er zeigt, die Kimbern und Teutonen vor ihrem Weitermarsch nach Westen im Gebiet südwestlich des Plattensees aufgehalten haben, erscheint ihm die Drau die natürliche Marschroute ins schweizerische Alpenvorland.

8. Öst. Jh. XXV, 1929, Beibl. 159ff.

Unwahrscheinlich ist die von M. Schilcher[9] vorgeschlagene Lokalisierung von Noreia im oberen Savetal, etwa in Krainburg, die W. Brandenstein ebenda S. 34ff. durch »strategische Betrachtungen zum ersten Kimbernkrieg« zu stützen sucht. Strabo 5, 1, 8, C. 214 gibt an, daß man von Aquileia aus auf einem aus den Alpen kommenden Fluß 1200 Stadien weit bis Noreia gelangen könne, eine Angabe, die hinsichtlich der Entfernung zwar annähernd stimmen mag, die aber, was den Fluß anbelangt, sicherlich irrig ist. Schilcher möchte nun in dem von Strabo erwähnten Fluß den Isonzo erkennen, der mit der oberen Save durch eine Schiffschleppstelle verbunden gewesen sei, wodurch die Angaben Strabos immerhin gerettet wären. Er operiert dabei auch mit der im Altertum weit verbreiteten Fabel von der Flußgabelung des Ister, der teils ins Schwarze Meer, teils in die Adria münde. So geistreich und, was die philologische Seite anbelangt, scharfsinnig auch Schilchers Erwägungen sind, so wird ihm doch kaum jemand, der die Terrainverhältnisse kennt, folgen können[10].

Die Noreiafrage ist immer wieder mit der Frage nach dem Hauptort des alten, vorrömischen regnum Noricum vermengt worden. Es muß daher betont werden, daß uns durch keine Quelle erwiesen ist, daß beide identisch sind. Während für den Schlachtort einstweilen noch immer das gilt, was ich in meiner Besprechung von Fr. Miltners Buch gesagt habe[11], scheint die Frage nach dem Vorort des norischen Königreiches nunmehr durch die seit einigen Jahren unter der Oberleitung von R. Egger und C. Praschniker vorgenommenen großen Grabungen am Magdalensberg in Kärnten einer Lösung entgegen zu gehen. Über diese Grabungen, die mit einer Versuchsgrabung 1948 einsetzten, sind bisher zwei »vorläufige« Berichte in der Carinthia erschienen[12]. In den Ruinen des zentralen Heiligtums dieser großen vorrömischen Höhensiedlung war schon 1502 der berühmte »Jüngling vom Helenenberg«, jetzt im Kunsthistorischen Museum in Wien, gefunden worden, ein kostbares griechisches Originalwerk des 5. Jahrhunderts v. Chr., das von Angehörigen der Aquileienser Kaufmannsfamilie der Barbii als Kultbild des keltischen Mars Latobius hieher geweiht worden war. Die neuen Grabungen haben vor allem eine wichtige Erkenntnis gebracht: die Bergsiedlung ist von den Römern in Fortsetzung der alten

9. Max Schilcher, Noreia der Ort der Kimbernschlacht (Arbeiten aus dem Institut für allgemeine und vergleichende Sprachwissenschaft, herausgegeben von W. Brandenstein, Graz. Heft 1: Frühgeschichte und Sprachwissenschaft) 9ff.

10. Vgl. auch die Besprechung von H. Braumüller in der Car. 140, 1950, 517ff. In seiner Besprechung von M. Schilchers Arbeit in den Mitt. Anthr. Ges. Wien LXXIX 1949, 183ff. schlägt R. Pittioni vor, das Schlachtfeld von Noreia in der Umgebung des Fundortes der Negauer Helme in der Untersteiermark zu suchen.

11. Anzeiger für die Altertumswissenschaft I 1948, 116.

12. Car. 139, 1949, 145ff. und 140, 1950, 433ff.

vorrömischen Stadt nur in der Zeit der militärischen Besetzung bis etwa zur Mitte des 1. Jahrhunderts n. Chr. besiedelt worden, also bis zur endgültigen Umwandlung des regnum Noricum in eine Provinz. Sie wurde dann in die Ebene, nach Virunum verlegt. Historisch wichtig sind der Fund der großen, aus zwei gemörtelten, über 1 m starken Schalen und einem Kern aus Erde bestehenden Umfassungsmauer des Gipfelplateaus, ein richtiger *murus duplex*, wie ihn auch Caesar bell. Gall. 2, 29 beschreibt, ferner ein Bau, den die Ausgräber als Repräsentationshaus (über ihn vgl. unten S. 458) bezeichnen. Die 13 Nischen in einem der Räume bringt R. Egger in scharfsinniger Weise mit den von Ptolemaeus 2, 13, 3 erwähnten 13 norischen Stämmen in Zusammenhang. Es handelt sich also um das Zentralarchiv der norischen Stämme, eine Deutung, die durch den Fund von Inschriftfragmenten mit den Namen der Laianci, Elveti und anderer südnorischer Stämme eine gewisse Bestätigung erfährt[13].

3. Die Negauer Helme. Es handelt sich um 22 bzw. 23 Bronzehelme, die bereits 1811 in Schöniak, Gem. St. Benedikten i. W. B. (bei Negau) in der Untersteiermark gefunden worden sind und teils nach Wien, teils nach Graz gelangt sind. Seit C. J. S. Marstrander[14] die wichtige Entdeckung gemacht hat, daß die Inschrift auf einem der Helme *Harigasti Teiva* lautet und germanisch ist, hat sich die Wissenschaft begreiflicherweise immer mehr mit diesem weitaus ältesten Denkmal germanischer Sprache beschäftigt[15].

Es sind vor allem zwei Fragen, um deren Lösung sich die Wissenschaft bemüht hat. Zunächst die Bedeutung der Inschrift selbst. Sie ist auf der Krempe des Helmes angebracht, wo meist der Name des Besitzers erwartet wird. Der Deutung als Weihinschrift »dem Gotte Harigast«, also an Wotan, wie sie G. Neckel vorschlägt[16], stellt jetzt P. Reinecke in einer sehr dankenswerten Neuvorlage des Materials 32. BRGK, 1944, 172ff. die weit wahrscheinlichere gegenüber, daß es sich auch bei dieser Inschrift wie bei ähnlichen um den Namen eines Trägers des Helmes handelt.

Wichtiger ist die andere Frage, die nach der zeitlichen Stellung unserer Inschrift. Aus dem Text derselben ist in dieser Hinsicht zunächst nichts zu erschließen. Die Buchstabenformen, ein nordetruskisches Alphabet, zeugen immerhin für ein hohes Alter. Etwa um die Zeitwende war es schon lange außer Gebrauch gekommen. Wenn daher P. Reinecke a. O. 188 den Helm in die Zeit des pannonisch-dalmatischen Aufstandes 6—9 n. Chr.

13. Car. 140, 1950, 494ff.
14. Avhandlinger Norsk. Videnskaps-Akad. II hist. filos. Kl. 1926, Nr. 2, Oslo 1927.
15. Eine Zusammenstellung der Literatur bei Altheim-Trautmann, Vom Ursprung der Runen 36f. Dazu Eichler-Nowotny, Germanenerbe 3, 1938, 140f. E. Sittig, Scritti in onore di B. Nogaro 470ff.; H. Arntz, Handbuch der Archäologie I. 335ff.; G. Devoto, Studi Etruschi XI 519 u. a.
16. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 60, 282ff.

setzt und ihn einem Soldaten einer der damals in Illyricum operierenden Auxiliarcohorten zuweist, so möchte ich außer der Unwahrscheinlichkeit einer so späten Verwendung des nordetruskischen Alphabets auch noch darauf aufmerksam machen, daß die Windischen Büheln, aus welchen der Fund stammt, weitab vom Schauplatz dieses Aufstandes liegen, wie ich schon Klio 23, 1929, 92ff. und 26, 1933, 279ff. ausgeführt habe.

III. Die römische Landnahme

Während die Alpen zunächst als die von der Natur gegebene Nordgrenze Italiens gelten konnten, war das ungesicherte Nordosttor Italiens, vor das sich die kriegerischen Japoden geschoben hatten, eine akute Bedrohung. Der Besitz der Karsthöhen war daher Octavian in seinem Kampf mit Antonius eine Lebensnotwendigkeit. In den Jahren 35—33 v. Chr. wurden die Grenzen des Reiches bis zur Save und teilweise darüber hinaus vorgetragen. Ob bei Nebenaktionen auch schon das Ostalpengebiet berührt wurde, ist fraglich, über die Karawanken und Julischen Alpen hinaus werden sie keinesfalls geführt haben. Mit dem norischen Reich jenseits derselben hatte Rom seit langem rege Handels- und politische Beziehungen. Nach Beendigung der Bürgerkriege konnte der nunmehrige Augustus auch an eine dauernde Sicherung der Nordgrenze des Reiches denken, die durch eine befestigte Zweistromgrenze, Elbe, March und Donau, gebildet werden sollte. Das benachbarte Noricum konnte daher trotz der guten Beziehungen zu Rom auf die Dauer dem wachsenden Druck der südlichen Großmacht nicht widerstehen. Seitdem im Westen das raetische Gebiet unterworfen war und die bevorstehende Aktion gegen Pannonien eine absolute Kontrolle der linken Flanke dringend erheischte, mußte der dazwischen liegende norische Keil früher oder später fallen. Wie aber die Eingliederung des Landes in das römische Imperium im einzelnen erfolgte, darüber lassen uns die Quellen im unklaren und hat auch die Forschung des letzten Jahrzehnts nicht weiter geführt. Die kurze Nachricht bei Cassius Dio 54, 20, 4, wonach eine Unterwerfung Noricums durch P. Silius Nerva im Zusammenhang mit einem Einfall der Pannonier in Istrien im Jahre 16 v. Chr. erfolgt sei, ist verschiedenen Zweifeln begegnet. Vermutlich ging diese allmählich vor sich als Teil jener Gesamtkonzeption, die eine befestigte Zweistromgrenze erstrebte. Fr. Miltner, Römerzeit 35f., vermutet, daß es zu einem regelrechten Vertrag zwischen dem norischen König und dem kaiserlichen Machthaber in Rom gekommen sei und daß jener, ähnlich wie es uns die moderne Geschichte mehrfach gezeigt hat, die Entsendung römischer Truppen zum Schutz der eigenen Sicherheit erbeten habe. Bezeichnend ist es jedenfalls, daß Rom bis um das Jahr 45 n. Chr. die Fiktion eines regnum Noricum aufrecht erhielt und erst dann die formelle Umwandlung in eine Provinz vollzog. Die Grabungen am

Magdalensberg in Kärnten dürften auch in dieser Hinsicht Aufklärung bringen (darüber unten S. 458).

Wesentlich schwieriger war das Vorgehen gegen Pannonien. Durch die Kriege der Jahre 35—33 v. Chr. war Rom mindestens bis an die Save vorgedrungen, doch werden die Legionen den Sommer über vielleicht schon darüber hinaus an die Drau gelangt sein. Unsere Quellen sind auch für die Geschichte der Landnahme in Pannonien nur sehr unvollständig, vor allem was das pannonische Tiefland anbelangt. Die moderne Forschung ist daher hier in der Auslegung der Quellen zu sehr verschiedenen Resultaten gelangt (v. Premerstein, Patsch, Syme, Miltner, Dobiaš u. a.). Die Forschung des letzten Dezenniums hat auch diese Frage nicht wesentlich gefördert. Die Diskussion dreht sich dabei hauptsächlich um die Ergänzung und Datierung der fragmentarischen Inschrift Dess. Inscr. lat. sel. 8965 aus Tusculum[17]. Als letzter hat sich A. Alföldi mit dieser Inschrift beschäftigt in seinen weit ausholenden Beiträgen zur großen Geschichte der Stadt Budapest, die einstweilen als Ersatz für die von ihm zu erwartende Geschichte von Pannonien dienen können[18]. Alföldi möchte die Inschrift jetzt wie folgt ergänzen: *[M. Vini]cius [P. f. cos., XV] vir s. f., [pr., q., legatus pro]pr. Augusti Caesaris i[n Illyrico, missus t]rans flumen Danuvium, [postquam Dacoru]m et Bastarnarum exer[citum acie vicit fu]gavitque, Cotinos [Osos . . . Teurisco]s et Anarti[os contrivit et imperia Caes. A]ugusti [perferre iussit]*. Zeitlich setzt Alföldi die hier angegebenen Ereignisse abweichend von seiner früheren Datierung frühestens ins Jahr 10, jedoch eher ins Jahr 9 v. Chr.

In einer aus der Schule von R. Egger hervorgegangenen Wiener Dissertation weist D. Sträußler auf Grund eingehender historischer und prosopographischer Studien nach, daß diese Inschrift aber unmöglich M. Vinicius gilt, sondern daß dafür nur L. Domitius L. f. Ahenobarbus oder M. Valerius M. f. Messala Messalinus in Frage kommen[19].

Die Beherrschung des südlichen Pannoniens war für Rom auch eine Vorbedingung für die Besetzung des nördlichen Balkangebietes in der richtigen Erkenntnis, daß der Südostraum geographisch nach Norden hin aufgeschlossen und nur von dort her zugänglich ist, daß also alle Versuche, von Dalmatien oder noch weiter von Süden her in dieses Gebiet tiefer einzudringen, vergeblich sind. In der neuen »Geschichte Südost-

17. Die Literatur ist jetzt am besten bei A. Dobó a. O. Nr. 381 beisammen.

18. Budapest Története I 137ff. (Budapest 1943). Der erste Teil, der allein hier in Frage kommt, ist auch in deutscher Übersetzung erschienen: A. Alföldi, Zur Geschichte des Karpathenbeckens im 1. Jahrhundert v. Chr. (Osteuropäische Bibliothek Nr. 37), Budapest 1942, 51 Seiten + 6 Tafeln.

19. Die sogenannte »Viniciusinschrift«, Wien 1939. In Maschinenschrift an der Universitäts-Bibliothek Wien.

europas« von Georg Stadtmüller[20], die auch die antike Geschichte des Südostraumes von der römischen Eroberung an recht gut zusammenfaßt und für weitere Kreise berechnet darstellt, kommt diese Bedeutung Pannoniens leider nicht recht zum Ausdruck.

In einer nicht mehr in den Verkehr gelangten Arbeit in den Südostforschungen 10, 1945, 147ff. habe ich auf die Ringwallsysteme im südlichen Teil des norisch-pannonischen Grenzgebietes hingewiesen[21]. Das ausgedehnte Befestigungssystem von Adelsberg bis Fiume gehört wohl den Japoden. Aber auch jenseits des japodischen Gebietes gibt es mehrere, in ihrem strategischen Zusammenhang bis heute noch gar nicht untersuchte und gewürdigte Ringwallgruppen, wie vor allem rings um das Laibacher Becken, dem Sammelpunkt wichtiger Straßen, in Unterkrain und um den Gurkboden, aber auch um das Pettauerfeld. Mit der Datierung wird man angesichts des oft sehr guten Erhaltungszustandes nicht allzu hoch hinauf gehen können. Beim Ringwall auf der Slivnica bei Zirknitz (Cerknica) in Innerkrain hat man vor Jahren einen typischen *murus Gallicus* feststellen können. Die Zeit unmittelbar vor der römischen Okkupation wird man daher am ehesten für die Errichtung, zumindest aber für eine Verstärkung dieser Anlagen in Betracht ziehen. Mit der Gründung Aquileias hatten sich die Römer im äußersten Nordosten der oberitalischen Tiefebene niedergelassen. Offensive Absichten hatten sie damit zwar zunächst nicht verbunden, aber die Anlage der Kolonie war doch eine ständige Warnung für die Stämme am Karst und im südöstlichen Alpenvorland. Eine systematische Untersuchung der erwähnten Wallanlagen dürfte daher auch auf die Art und Weise, wie die Römer in den Ostalpen- und Donauraum vorgedrungen sind und auf die umfangreichen Verteidigungsmaßnahmen der einheimischen Bevölkerung einiges Licht werfen.

Eine derartige Untersuchung einer vorgeschichtlichen Befestigung im Norden unseres Gebietes, der Wallanlagen am Braunsberg bei Hainburg a. D. durch H. Mitscha-Märheim hat nicht nur die Frage des vorrömischen Carnuntum einer Klärung nähergebracht, sondern illustriert auch sehr gut die Eroberung des Donauabschnittes durch die Römer[22]. Eine ältere, nach der Meinung des Ausgräbers sehr bedeutende illyrische Siedlung wurde im Laufe des letzten vorchristlichen Jahrhunderts durch eine kelto-illyrische Mischbevölkerung befestigt. Etwa um Christi Geburt wurde diese durch keltische Baumeister abermals verstärkte Festung durch kriegerische Ereignisse, d. h. also gelegentlich der Eroberung durch die Römer, er-

20. Georg Stadtmüller, Geschichte Südosteuropas. Verlag von R. Oldenbourg, München 1950. 527 Seiten + 23 Karten und ein Anhang.

21. Vgl. auch Car. 132, 1942, 96ff.

22. H. Mitscha-Märheim, Die vorgeschichtliche Wallburg auf dem Braunsberg bei Hainburg, MVFC 1950, 2ff.

stürmt und durch Feuer zerstört. Die Bevölkerung wurde, da eine spätere Besiedlung nicht mehr beobachtet wurde, zwangsweise aus diesem die Marchmündung beherrschenden oppidum in die Gegend des späteren Carnuntum ausgesiedelt, wo Spät-La-Tènescherben gefunden wurden.

IV. Geschichtliche Vorgänge in der Zeit der Römerherrschaft

Von den geschichtlichen Ereignissen in der Zeit der römischen Herrschaft in Noricum und Pannonien sind es vor allem die Markomannenkriege, die eine gewisse Klärung erfahren haben. Obwohl die Nachrichten über diese Vorgänge bei Cassius Dio und in der Hist. Aug. relativ ausführlich sind, wozu noch einige kürzere Daten bei Amm. Marc., Lukian u. a., ferner die Reliefs der Marcussäule kommen, stand die Chronologie bisher nicht einwandfrei fest, da eine zusammenhängende, verläßliche Darstellung fehlte. Es ist das Verdienst von W. Zwikker[23], hier Klärung gebracht zu haben. Zwikker geht es in dem bisher allein erschienenen 1. Band um ausschließlich historische Fragen, um das Problem der chronologischen Zuverlässigkeit der Reihenfolge der auf der Marcussäule dargestellten Szenen. Dazu aber war vor allem auch eine auf breitester Basis durchgeführte Klärung der Chronologie der Markomannenkriege selbst, besonders der Kriegsjahre 166—175 n. Chr. erforderlich. Diese Aufgabe, die den weitaus größten Teil des Buches einnimmt, hat der Verfasser mit den uns heute zur Verfügung stehenden Mitteln in hervorragender Weise gelöst. Dies ist um so wichtiger, als gerade der Markomanneneinbruch mit seinen furchtbaren Verheerungen einen wichtigen Einschnitt in der kulturellen Entwicklung der Ostalpenländer bedeutet. Die trajanisch-hadrianische Politik, die lediglich auf einen verstärkten Ausbau der Grenzbefestigungen bei Entblößung des Innern von Truppen hinauslief, hat sich damals bitter gerächt. Nach kleineren, seit 167 erfolgten Einbrüchen wurde Carnuntum überrannt und nun stand den Germanen, deren Scharen sich bis Oberitalien ergießen konnten, kein Hindernis im Wege. Brandschichten in den Ruinen römischer Bauten[24] und vergrabene Münzschätze[25] zeigen den Weg der

23. W. Zwikker, Studien zur Markussäule I. Allard Person Stichting. Archaeologisch-Historische Bydragen. Bd. 8. Amsterdam 1941. 282 Seiten, 2 Karten.

24. Jetzt besonders deutlich beim römischen Gutshof von Winden a. S. (Burgenland), B. Saria, Burgenländische Forschungen Nr. 13. Eisenstadt 1951. In St. Pölten, dem alten Cetium, fand sich 1949 unter den Fundamenten des heutigen Domes eine mächtige Schichte zum Teil verbrannter Sigillata (fast nur Lezoux-Ware) und geschmolzenes Glas. Kein einziger Scherben geht über die Zeit der Markomannenkriege hinaus (vgl. einstweilen »Oesterr. Furche«, Nr. 39 vom 24. September 1949) und Am. Journ. Arch. 54, 1950, 414.

25. Die Zahl der von Zwikker a. O. 75 f. und auf Karte II angegebenen Münzschatzfunde aus dieser Zeit kann für unser Gebiet vermehrt werden (St. Georgen a. S., Pettau, Hohenmauthen, alle in der Untersteiermark, Wallern im Burgenland u. a.). Einige kleinere Korrekturen und Nachträge zu dem sonst ausgezeichneten Buch bringt R. Egger, Gnomon 18, 1942, 327 ff.

Markomannen. Zwikker verlegt diesen großen Vorstoß der Markomannen bis ins Friaulische ins Jahr 170/71, als Marc Aurel mit dem großen mobilen Heere Aquileia bereits verlassen hatte und im Zusammenhang mit dem Einfall der Kostoboker an der pannonisch-moesischen Grenze beschäftigt war. Die nun erst erfolgte Anlage von Befestigungen im Hinterland, die *praetentura Italiae et Alpium* der Inschrift von Thibilis in Africa (Dess. Inscr. lat. sel. 8977), bedeutet einen Umschwung in der römischen Militärpolitik. Worin diese *praetentura* im einzelnen bestand, ist noch ungeklärt, jedenfalls aber bildet das frühestens 171 erbaute Lager der leg. II Ital. in Lotschitz bei Cilli den Kernpunkt des Verteidigungssystems[26]. W. Zwikker hat S. 173ff. versucht, eine Reihe von weiteren Gliedern dieser inneren Verteidigungslinie festzustellen. Die von ihm erwähnten Befestigungen von Vel. Malence bei Rann a. S. gehören jedoch nicht dazu. Sie stammen aus späterer Zeit[27]. Das bekannte Regenwunder (Cass. Dio 71, 8—10), dem Zwikker S. 206ff. und 240ff. eine ausführliche Darstellung widmet, wird ins Jahr 172 angesetzt, in die Zeit der ersten Offensive jenseits der Donau. Wenn also das Regenwunder, das man bisher ins Jahr 174 verlegte, auf der Marcussäule gleich auf der dritten Säulenwindung erscheint, so hat dies seinen Grund darin, daß die Bilder der Säule, wie der Verfasser in einem Schlußkapitel zeigt, eben mit der Offensive 172 beginnen, was eigentlich ja bei einem Siegesdenkmal zu erwarten ist. Die Victoria in der Mitte deutet den Abschluß der ersten Offensive 173 an, der zweite Teil bezieht sich auf die Kämpfe mit den Quaden und Sarmaten in der Zeit von 174—175 n. Chr. Damit ist auch erwiesen, daß sich der Künstler der Säule an den chronologischen Ablauf der Kriegsereignisse gehalten hat.

Die Markomannenkriege bedeuten eine tiefe Caesur in der kulturellen Entwicklung der römischen Provinzen Noricum und Pannonien. Die Menschenverluste ermöglichten Rom nicht mehr eine geregelte Ergänzung der regulären Truppen. Es beginnt in stärkerem Maße die Umsiedlung ganzer barbarischer Völkerschaften und Stämme auf römischen Reichsboden (Hist. Aug. v. Marci 24, 3: *infinitos ex gentibus in Romano solo conlocavit*). A. Alföldi[28] vermutet auf Grund der Inschrift Ann. epigr. 1911, Nr. 7 aus Bulla Regia, daß damals auch die illyrischen Osi in der Umgebung von Aquincum angesiedelt worden seien und daß sie auch die Besatzungen der von Commodus neu errichteten *burgi* gebildet hätten.

26. Fr. Lorger, Öst. Jh. XIX/XX Beibl. 107ff. Nachträge ČZN XXIX 1934, 150f. Über die Datierung Saria AIJ p. 2. R. Ložar, Serta Hoffilleriana (Zagreb 1940) 351ff. möchte die Reste einer lebensgroßen Reiterstatue aus Bronze, die vor längerer Zeit in Trojana, der Paßhöhe südlich des Lagers, gefunden wurden, aber bisher nicht veröffentlicht worden sind, mit der glücklichen Beendigung der Markomannenkriege in Zusammenhang bringen.

27. Saria, Atti del V Congresso Int. di Studi Bizantini I (Rom 1939) 312ff.

28. Arch. Ért. 3. ser. II, 1940, 48.

Für die Geschichte des 3. Jahrhunderts n. Chr. haben die Forschungen des letzten Dezenniums wenig Neues gebracht. Das dunkle Jahrhundert der Militärmonarchie und -anarchie mit seinen starken Truppenbewegungen im Innern des Reiches bleibt auch weiterhin arm an literarischen und epigraphischen Quellen. Die Inschriften des sogenannten 3. Mithraeums von Poetovio, die uns den Aufenthalt größerer Truppenkontingente daselbst bezeugen, sind jetzt mit guten Abbildungen zusammengestellt AIJ 311—322. Es ist möglich, daß hier der Aufenthalt von Vexillationen der legg. V Mac. und XIII Gem. in gallienischer Zeit mit der Anlage neuer Befestigungen an den wichtigen Einfallsstraßen nach Italien zusammenhängt. Aus dieser Zeit mag auch die erste Befestigungsanlage auf dem Gradišče (Burgstall) von Vel. Malence stammen. Über die Datierung dieser Anlagen habe ich mich GMDS XX 1939, 145f. und Atti del V Congresso Int. di Studi Bizantini I 313ff. ausgesprochen. Demnach ist die erste Befestigungsanlage, die mit den älteren Karstsperren, den Kastellen von Oberlaibach, am Birnbaumer Wald und in Heidenschaft zusammengehen, wohl noch in gallienische Zeit zu setzen, während die zweite Periode mit den Langmauern am Karst zusammengeht und nicht vor 400 n. Chr. zu datieren ist. Vermutlich gehört Vel. Malence auch zu den *ὀχυρώματα ἐπὶ Παννονίας*, den festen Plätzen an der pannonischen Grenze, die Justinian 546 den Langobarden übergab (Prokop, de bello Gothico 3, 33, 10). Ein beim Südtor gefundener Tonkrug scheint germanischer Herkunft zu sein[29].

Mit dem endgültigen Verlust Daziens steigt die Gefahr für die Donauprovinzen erneut. Erst die Regierung Diocletians schafft hier wieder einigermaßen Sicherheit. Der Ausbau des pannonischen Befestigungssystems unter ihm ist durch eine Chroniknotiz zum Jahre 294 (Chron. min. I 230) bezeugt. Das Inschriftfragment CIL III 10605a aus Alberti-Irsa, dessen letzte Zeilen A. Alföldi[30] »*ob d[ecenn(alia) pro salu]/te sua s[oluta d(ono) d(ederunt)*« ergänzen wollte, hat jetzt R. Egger, Oest. Jh. XXXV 1942, 24ff. überzeugender »*ob de[victos virtu]/te sua S[armatas rest(ituerunt)]*« ergänzt. Die Bauinschrift von Aquincum bezieht sich demnach auf einen der beiden Sarmatensiege Diocletians aus der Zeit vor dem 1. März 293. Eine Entscheidung für den einen oder anderen ist nicht möglich. Der pannonische Aufenthalt Diocletians in dieser Zeit ist uns auch durch die Unterschriften kaiserlicher Erlasse gesichert. Unter *Lucione* dürfte Lugio (h. Dunaszekcsö) gemeint sein (Alföldi a. O. 52, Anm. 111). Auch hier werden am feindseitigen Ufer der Donau Befestigungen angelegt (darüber T. Nagy, Arch. Ért. 1940, 48ff.).

29. R. Ložar, GMDS XX 1939, 220f. mit Tafeln XVIII/14, der den Krug jedoch nur allgemein als spätantik bezeichnet.

30. Arch. Ért. 3. ser. II 1941, 49ff.

V. Romanisierung

Der römische Kultureinfluß in Noricum und Pannonien hatte sich schon vor der Landnahme stärkstens geltend gemacht. Das zeigen einerseits die lateinischen Aufschriften auf einheimischen Münzen[31], anderseits speziell für Pannonien die Nachricht bei Vell. Pat. 2, 110, 5, wonach dort zur Zeit der römischen Eroberung viele Leute lesen und schreiben gekonnt hätten.

Eine Frage, die uns heute mehr denn je interessiert, ist die nach dem Grade und der Intensität der Romanisierung unseres Gebietes, mit anderen Worten, wie lange sich das einheimische Element in der Kaiserzeit erhalten hat. Im Zusammenhang mit dieser Frage ist eine Arbeit von M. Falkner[32] über die norischen Personennamen auf -u und deren kulturgeschichtliche Bedeutung anzuführen. Auf Grund der Namensanalyse kommt die Verfasserin zu dem Ergebnis, daß die ursprünglich illyrische Bevölkerung durch die keltische Überlagerung nur eine geringfügige Umschichtung erfahren hat, was übrigens auch mit den Ergebnissen der archäologischen Forschung übereinstimmt, die ebenfalls, besonders in den Hügelgräbernekropolen am Alpenostrand ein ungebrochenes Weiterleben der alten hallstättischen — also illyrischen — Kultur bis in die römische Kaiserzeit nachweist[33]. Daß die Romanisierung den männlichen Bevölkerungsanteil im allgemeinen früher und stärker ergriffen hat als den weiblichen, bestätigt auch sonst unser Denkmälermaterial.

In den Städten wird sich das römische Element natürlich auch bald durchgesetzt haben. Die Lage an den großen Straßenzügen nach dem Osten brachte es mit sich, daß sich außerdem auch ein starker Prozentsatz griechischer und orientalischer Menschen (besonders Syrer) hier niedergelassen hat[34]. Dabei ist es wieder bezeichnend, daß z. B. Poetovio mit seiner Legionsgarnison im Gegensatz zum norischen Celeia, das ohne reguläre

31. Eine knappe, aber sehr gute Einführung in die keltische Münzkunde mit besonderer Berücksichtigung Österreichs gibt K. Pink in der Archaeologia Austriaca, Heft 6. Wien, Franz Deuticke 1950, 55 Seiten + VIII Tafeln. Pink kommt für unser Gebiet zu dem Ergebnis, daß der Norden, der nur Gold kennt und kein eigenes Geld prägt, unter dem Einfluß der Bojer und Tectosagen in Böhmen steht, während im Süden und Osten von einem regelrechten Geldverkehr gesprochen werden kann und auch verschiedene lokale Typen auftreten. Die Münzen der Eraoisker behandelt A. Alföldi in dem Anm. 18 genannten Buch 27ff.

32. Frühgeschichte und Sprachwissenschaft (oben Anm. 9) 39ff.

33. Eine kartographische Aufnahme aller dieser Nekropolen bleibt auch weiterhin ein Desideratum. Sie wäre für unsere Kenntnis der Bevölkerungsdichte wichtig.

34. J. Dobiaš, Orientalni vlivy v rimskem Podunaji, Mélanges Bidlo (1928) 15ff. und 454ff. Daß solche griechischen oder orientalischen Elemente einmal auch in eine einheimische Familie hineinheiraten können, zeigen z. B. die Inschriften CIL III 5131 oder 5265. Dazu jetzt der Herbst 1943 in Cilli gefundene Grabstein des Corn. Jantumarus und seiner Frau Aphrodisia (Öst. Jh. XXXVI Beibl. 55).

Besatzung blieb, kaum einen oder den anderen keltischen Namen im inschriftlichen Material verzeichnet.

Ähnlich sind die Verhältnisse im pannonischen Limesgebiet. Durch die im Lande verbliebenen Veteranen einerseits, anderseits aber auch durch das fortgesetzte Einsickern von Volksteilen von jenseits des Stromes wurden die Grenzstämme bald überschichtet. Die einheimischen Stämme haben sich hier nicht viel über das 1. Jahrhundert n. Chr. hinaus gehalten. Wie L. Nagy[35] nachgewiesen hat, lassen sich z. B. die Spuren der Eravisker mit ihrer Spät-La-Tènekultur nicht über das Jahr 100 n. Chr. hinaus verfolgen; sie sind im Römertum aufgegangen. Wenn im Stadtgebiet von Sopiaenae (Pécs) in einer Inschrift des späteren 2. Jahrhunderts n. Chr. ein keltischer Atrerius auftaucht, mag es sich um eine Zuwanderung handeln. Der Name hängt nach R. Egger mit den gallischen Atrebaten zusammen[36]. Und ähnlich wird es mit den Bojern im Raum zwischen Carnuntum und dem Neusiedlersee gewesen sein. Bei den Grabungen westlich Parndorf fand sich 1950 die Inschrift eines M. Cocceius Caupianus *pr(inceps) c(ivitatis) B(oiorum)* und seiner Frau Cocceia Dagovassa[37]. Wie Pränomen und Gentile beweisen, erhielt Caupianus das Bürgerrecht unter Nerva, ähnlich wie auch andere Angehörige des Stammes, sowie des der Azaler (CIL III 3546, 14359/20, u. a.). Die Verleihung dürfte wohl dafür erfolgt sein, daß sich diese Stämme in den domitianischen Kriegen loyal verhalten haben. Mit der Organisation des *Municipium Carnuntum* unter Hadrian gehen auch sie im Römertum auf.

Wichtiger als für die Städte ist die Frage nach dem Grad der Romanisierung für das Innere der Provinzen[38]. Eine Untersuchung wird hier verschiedenes heranziehen müssen. Am wichtigsten ist natürlich das Namensmaterial auf Grabsteinen, Weihinschriften u. dgl., daneben aber auch Zeugnisse für das Fortleben einheimischer Kulte, einheimischer Kunsttraditionen, Trachten (norische Haube), Grabsitten usw. Was die Inschriften anbelangt, muß berücksichtigt werden, daß auch auf dem Lande die inschriftlichen Denkmäler angesiedelter Romanen schon in der Antike in relativ größerer Anzahl vorhanden waren, als von einheimischen Bauern mit ihren bescheidenen Siedlungen. Bei den Römern war es schon immer

35. Bud. Rég. XIII 1943, 447ff. (deutscher Auszug 567ff.). Vgl. jedoch auch A. Alföldi in dem oben Anm. 18 genannten Buch 49ff. L. Nagy veröffentlicht Arch. Ért. 3. ser. III 1943, 87ff. auch mehrere neue Eraviskerdenkmäler aus Szentendre-Ulcisia Castra mit epichorischen Namen.

36. R. Egger, Arch. Ért. VII—IX, 1948, 275.

37. Burgenländische Heimatblätter 13, 1951, 4.

38. Ein von D. Detschew, Bull. de l'Inst. Arch. Bulgare 15, 1946, 86ff. veröffentlichtes neues Militärdiplom aus Bulgarien gibt Alföldi Anlaß zu einer kleinen Studie über die Verteilung der südpannonischen Stämme der Varciani, Latobici und Sisciani (L'Antiquité classique XVII 1948, 13ff. und Arch. Ért. VII/IX, 1946—48, 280ff.).

alte Tradition, dem Toten einen beschrifteten Grabstein zu setzen. Nicht so bei der bodenständigen Bevölkerung. Von den zahllosen, die alte hallstättische Tradition fortsetzenden Grabhügeln der römischen Kaiserzeit, die sich fast überall in den Wäldern des Alpenostrandes finden, hat kaum einer ein inschriftliches Denkmal geliefert. Gleichwohl sind aber in den letzten Jahren Grabinschriften mit einheimischen Namen in größerer Zahl zutage gekommen mit zum Teil bisher ganz unbekannten Namen. Einige Inschriften mit neuen Namen bringen die AIJ, z. B. Nr. 74 (*Cominius Tedsicnati f.*), 75 (*Strito Brem* [?] *f.*; *Camona Atonis f.*, *Rumo*, *Darbosa*) 133 (*Buquorsa*)[39] u. a. Eine einheimische Grabstätte mit Felsengräbern und in den lebenden Felsen eingemeißelten Inschriften wurde 1947 von H. Vetters bei Ruprechtshofen, Bez. St. Pölten, freigelegt[40]. Die Zahl neuer Namen ist hier besonders groß: *Blaus Camai (f.)*, *Saurus Atvorti f.*, *Cadiasus*, *Cemeia Tromperi (f.)*, *Aevo (*oder *Aevus)*, *Cocina Aiunis l.* Aus einem frührömischen Gräberfeld bei Gleisdorf stammt ein *titulus* mit einigen neuen Namen *(Teccius*, *Tamisieta*, *Aveta* = *Avita)*[41]. Wichtig sind ferner zwei einfache Grabplatten aus dem Lavanttal in Kärnten[42]. Neben sicher keltischen Namen wie *Atuco*, *Glabro*, *Ruma*, *Rudscus*, *Vercilla* kommen auf dem einen Stein Namen vor, die zweifellos der älteren vorrömischen Schichte zuzuweisen sind, wie *Darbius*, *Viaus* und *Risia.* Sie sind wie die Namen *Blaus* und *Camaus* auf den Inschriften von Ruprechtshofen illyrisch und zeigen, wie schon oben erwähnt, daß in der römischen Kaiserzeit die illyrische Grundschicht auch in Noricum noch nicht ganz verdrängt war.

Auch in Celeia (Cilli-Celje) sind während des Krieges einige neue Grabinschriften mit bisher nicht bekannten Namen gefunden worden[43]. Aus dem Burgenland, aus Neudörfl, Bez. Mattersburg, stammt eine 1942 gefundene Inschrift, die ein anschauliches Bild einer einheimischen Familie dieser Gegend gibt[44] (*Verciovus*, dessen Söhne *Belatomarus*, *Cobua* und *Veico.* Dazu die drei Töchter des *Veico Cocate*, *Sura* und *Vindaina*).

Da es sich bei diesen Inschriften mit einheimischen Namen in der Regel um einfache Grabplatten handelt, ist eine zeitliche Bestimmung nach stilistischen Merkmalen selten möglich. Einige wenige Inschriften erlauben

39. Weitere Namen bringen H. Dolenz, Car. 131, 1941, 145 f., R. Egger ebenda 136 bis 138, 1948, 266 ff. u. a.

40. Unsere Heimat XVIII 1948, 49 ff.; Am. Journ. Arch. LII 239; Öst. Jh. XXXVIII, 1950, Beibl. 113 ff.

41. Katalog der Sonderausstellung des Steiermärkischen Landesmuseums Joanneum, Graz: Neuerwerbungen 1949—1950, 43.

42. R. Egger, Car. 140, 1950, 24 ff.

43. Öst. Jh. XXXVI 1946, Beibl. 52 ff. (*Mogio Tritouti l.*, *Dubnia Mogionis f.*, *Vetra Mogionis f.*). Aus dem Bergland südlich Cilli die Inschrift des *Docnimarus* ebenda.

44. H. Vetters, Am. Journ. Arch. LI 1948, 237.; Saria, Burgenländische Heimatblätter, 13, 1951.

aber doch einen ungefähren zeitlichen Ansatz und da sehen wir, daß die einheimischen Namen mindestens bis ins 3. Jahrhundert n. Chr. hineinreichen. Ein in dieser Hinsicht besonders aufschlußreiches Dokument ist das Feuerwehrdekret von Flavia Solva vom Jahre 205 n. Chr.[45]. Wenn sich selbst in der Stadt Flavia Solva einheimische Namen um diese Zeit in größerer Zahl finden, dann müssen sich nichtromanisierte Kelten auf dem Lande wohl noch viel länger gehalten haben. Infolge der Verarmung und des kulturellen Niederganges im 3. Jahrhundert haben wir jetzt vom freien Lande kaum mehr eine Inschrift, die uns einen genaueren Einblick gestatten würde. Ob aber Rom in dieser Zeit des Niedergangs noch die Kraft aufgebracht hat, die Verluste aufzuholen und das noch lebende keltische Element restlos zu assimilieren, erscheint mehr als fraglich. Wir können also mit Recht annehmen, daß sich ein guter Teil des keltischen Bauerntums bis ins frühe Mittelalter erhalten hat.

Mit diesen aus dem epigraphischen Material gewonnenen Ergebnissen stimmen auch die Beobachtungen am Stil des Kunsthandwerks überein. Hier tauchen im 3. Jahrhundert n. Chr. die alten bodenständigen Elemente wieder auf[46]. Schließlich haben sich auch die alten keltischen Kulte nachweisbar bis ans Ende des Altertums erhalten und leben in ungebrochener Tradition noch heute im Volksglauben weiter[47]. Eine eingehendere Behandlung der Frage nach dem Weiterleben vorrömischer Bevölkerungselemente wird natürlich noch mancherlei anderes heranziehen müssen[48].

VI. Grenzen

Da die Grenzen der beiden Provinzen Noricum und Pannonien im großen ganzen feststehen, kann es sich bei den diesbezüglichen neuen Arbeiten nur um kleinere Detailuntersuchungen bzw. Ergänzungen in Einzelheiten handeln.

Unsicherheit herrscht über die Westgrenze von Noricum, die Mommsen, Kiepert u. a. quer durch das Pustertal führen, während C. Patsch auf Grund von Weihinschriften von Sklaven der illyrischen Zollverwaltung, die im Eisacktal gefunden worden sind, schon seinerzeit vermutet hat, daß das

45. Jetzt auch bequem bei Riccobono, Fontes iuris Romani anteiustiniani I², 444f., Nr. 87.

46. A. Schober, Die Römerzeit in Österreich 96ff. Jetzt auch R. Noll, Kunst der Römerzeit in Österreich 28ff. Über diese keltische Renaissance äußert einige anregende Gedanken A. Alföldi in seinem in der Gesellschaft Pro Vindonissa gehaltenen Vortrag »Rhein und Donau in der Römerzeit« (Jahresbericht 1948/49, 16f.).

47. Darüber weiter unten Kapitel XII über die Religionen.

48. Prinzipielle Gedanken zur Behandlung dieser Frage äußert H. Koethe in seiner Besprechung von A. Schobers Buch Gnomon XIII 1937, 427f.

Eisacktal noch zu Noricum gehört habe. Von Heuberger und Polaschek wurde dabei weiter auf die frühmittelalterliche Bezeichnung des Eisacktales als vallis Noricana oder Norica hingewiesen, wobei allerdings Polaschek bereits eine Grenzveränderung in der späteren römischen Kaiserzeit betont. Auf Grund der neuen italienischen Straßenforschung, die zwei Trassen der *via Claudia Augusta* festgestellt hat, nimmt nun R. Nierhaus[49] an, daß die These von Patsch nur für die frühere Kaiserzeit, etwa bis zur Mitte des 2. Jahrhunderts n. Chr. Geltung hat. Mit der Erbauung einer direkten Straßenverbindung durch das untere Eisacktal, den sogenannten Kuntersweg, sei dieses Gebiet zu Raetien geschlagen und die norische Grenze bis in die Gegend von Ehrenberg zurückverlegt worden.

Den Grenzverlauf im Süden habe ich AIJ p. 1 und 52f. und ebenso im Text zur Archäologischen Karte von Jugoslavien[50] besprochen. Wenn ich AIJ p. 1 erwähne, daß das ursprünglich norische Carnuntum schon gelegentlich der Annexion 16 v. Chr. zu Pannonien geschlagen worden sei, so muß ich diesen Irrtum unter Hinweis auf Vell. Pat. 2, 109 richtigstellen[51]. Der Ort gehörte 6 n. Chr. noch zu Noricum. Vermutlich war auch hier für die Abtrennung von Noricum erst die Errichtung des Legionslagers in der ersten Zeit des Kaisers Tiberius maßgebend[52]. Entgegen der Annahme Mommsens im CIL III p. 628 gehört das Gebiet südlich der Save nicht zu Noricum, sondern zu Pannonien.

O. Lamprecht a. O. 17 und 22 rechnet das steirische Raabgebiet bzw. vor der Organisation des Municipiums Flavia Solva die ganze Mittelsteiermark zum Stadtgebiet des pannonischen Savaria. Die Inschrift CIL III 5516 von Grafendorf am Safenbach nennt jedoch ausdrücklich einen *II vir i(ure) d(icundo) F(laviae) S(olvae)*. Der vereinzelte Ziegel der pannonischen Legio I adiutrix, der angeblich in Hartberg gefunden wurde[53], beweist demgegenüber nichts. Die norisch-pannonische Grenze war sicherlich mit der heutigen steirischen Landesgrenze an der Lafnitz identisch.

49. R. Nierhaus, Die Westgrenze von Noricum und die Routenführung der via Claudia Augusta. Ur- und Frühgeschichte als historische Wissenschaft, Festschrift für E. Wahle. Heidelberg 1950, 177ff. Über die Topographie des Pustertales vgl. auch G. Brusin, L'identità dell'antica Sebatum con San Lorenzo di Val Pusteria, Archivo per l'Alto Adige, vol. XXXVI, 1941, 325ff. Ein neuer, die Carus und Numerian nennender Meilenstein aus Kiens bei St. Lorenzen i. Pustertal zählt 57 Meilen *ab Ag(unto)*. K. M. Mayr, Der Schlern 22, 1948, 247ff. und 23, 1949, 404ff. Dazu Brusin, Cultura Atesina 1948, 2f.

50. Archäologische Karte von Jugoslavien. Blatt Rogatec (Rohitsch), Zagreb 1939, ausgegeben 1941, 78ff.

51. Worauf schon A. Betz in seiner Besprechung der AIJ in der Germania 24, 1940, 150 aufmerksam macht.

52. Über diese Saria, Laureae Aquincenses I (Diss. Pann. ser. II, Nr. 10) 245ff.

53. Öst. Jh. XXIV Beibl. 140.

Der Verlauf der pannonischen Südgrenze östlich des Krainer Schneeberges ist nicht gesichert. In ihrem weiteren Verlauf dürfte sie aber ungefähr mit dem Laufe der Kulpa (Colapis) übereinstimmen. Einen Hinweis auf den Grenzverlauf in diesem Teil vermag ein frührömisches Erdkastell mit einer *clavicula* auf dem Nadleški hrib bei Stari Trg (Altenmarkt bei Laas in Innerkrain) zu geben, in dem U. Kahrstedt eine Grenzwache aus der Zeit Neros oder später sieht[54], während ich[55] vermute, daß es aus der Zeit der ersten römischen Besetzung stammt und dazu diente, die unruhigen Japoden dieses Gebietes im Zaume zu halten[56].

Das Stadtgebiet von Emona, das gelegentlich der Errichtung des Legionslagers von Noricum abgetrennt und zu Pannonien geschlagen wurde, kam rund um 200 n. Chr. zu Italien. Nach Ptolem. 2, 14, 5 gehörte Emona noch zu Pannonien, wenn auch in einer gewissen Sonderstellung, nach Herodian 8, 1, 4 zum Jahre 238 n. Chr. jedoch schon zu Italien. Wann diese Veränderung in der Zwischenzeit erfolgte, ist zunächst unklar. Man hat an einen Zusammenhang mit der unter Caracalla 215 erfolgten Verschiebung der Grenze zwischen Pannonien Inf. und Sup.[57] gedacht, auf Grund welcher das Gebiet von Brigetio zu Unterpannonien kam. Ein Fund von neuen Benefiziariersteinen aus Praetorium Latobicorum (Trebnje-Treffen in Unterkrain), von welchen einer *Tertullo et Clemente coss.*, also ins Jahr 158 n. Chr. datiert ist[58], beweist aber, daß diese an der Grenze zwischen Pannonia Sup. und Italien gelegene Benefiziarierstation schon vor den Markomannenkriegen errichtet worden ist, also die Grenzverschiebung nicht erst am Anfang des 3. Jahrhunderts n. Chr. erfolgt sein kann. Sollte das Lager der leg. II Ital. bei Lotschitz nicht auch bereits mit Rücksicht auf die neue italische Grenze am Trojanapaß errichtet worden sein?

Im Zusammenhang mit den Grenzfragen soll auch kurz auf zwei Arbeiten von A. Alföldi hingewiesen werden. Die eine[59] behandelt die *latrunculi* in den Bauinschriften der unter Commodus gebauten *burgi* am pannonischen Limes. Alföldi sieht in ihnen im Gegensatz zu v. Domaszewski, Hirschfeld u. a., die an Schmuggler gedacht haben, mit Recht kleine feindliche Kampfgruppen, also das, was wir heute als Partisanen bezeichnen würden.

54. U. Kahrstedt, Zwei Erdlager in Jugoslavien, Serta Hoffilleriana, Zagreb 1940, 183 ff.
55. GMDS XX 1939, 118f.
56. Auf der gegenüberliegenden Höhe Ulaka wurde eine größere japodische Siedlung ausgegraben. W. Schmid GMDS XVIII 1937, 17ff.
57. Über diese E. Ritterling RE XII 1320 und 1393.
58. GMDS XXII 1941, 38ff.; Öst. Jh. XXXVI Beibl. 43f., Anm. 3.
59. Arch. Ért. 3. ser. II. 1941, 30ff. (deutscher Text 40ff.).

Diese Auffassung, daß der Gegner jenseits der Grenzen des Imperiums nicht als *hostis* gilt, mit dem man ein *bellum iustum* führt, sondern lediglich als *latrunculus*, hat seinen Grund in jener »ethischen Grenzscheide am römischen Limes«, über die Alföldi in den »Schweizer Beiträgen zur allgemeinen Geschichte« 8, 1950, 37ff. in größerem Zusammenhang ausführlich gehandelt hat.

VII. Militärisches

Eine Zusammenfassung unserer Kenntnis der römischen Militärgeschichte habe ich wenigstens für einen beschränkten Teil des norisch-pannonischen Gebietes, den Süden, im GMDS XX 1939, 115ff. gegeben. Einige auch für das Gesamtgebiet wesentliche Ergebnisse seien hier wiederholt, obwohl die Erscheinungszeit der Arbeit knapp vor dem abgelaufenen Dezennium liegt.

Aus Tac. ann. 1, 16ff. wissen wir, daß zur Zeit von Augustus' Tod in Pannonien drei Legionen lagen, die VIII. Aug., IX. Hisp. und die XV. Apoll. Für die IX. Hisp. hat E. Ritterling RE XII 1665f. mit Recht Siscia in Anspruch genommen. Die Legion ist dann 42/3 n. Chr. dauernd von dort verlegt worden. Für die VIII. Aug. ist Poetovio als Garnison jetzt durch Inschriften genügend bezeugt. Daß die XV. Apoll. nur in Emona gestanden haben kann, habe ich Laureae Aquincenses I 245ff. ausführlich begründet[60]. Schwieriger ist die Frage zu entscheiden, wann in unserem Gebiet die ersten römischen Standlager errichtet worden sind. Daß dies schwerlich schon zur Zeit von Octavians Japodenfeldzug geschehen ist, ergibt sich aus der Tatsache, daß sowohl das Gebiet von Emona, wie das von Poetovio, wo wir eben in späterer Zeit Legionslager haben, ursprünglich zu Noricum gehört hat, das erst 16 v. Chr. von Rom annektiert wird, aber auch dann noch bis zur Zeit Mark Aurels ohne Legionsbesatzung bleibt. Die Errichtung ständiger Legionslager in Emona und Poetovio wird wahrscheinlich gerade im Zusammenhang mit der Eingliederung Noricums oder vielleicht auch mit der etwas später erfolgten Neuorganisation Illyricums im Jahre 11 v. Chr. stehen, wobei sowohl das Gebiet von Emona wie das von Poetovio eben wegen der Errichtung der Lager dem Legaten von Pannonien unterstellt wurde.

Die Lokalisierung des Lagers von Emona bietet keine Schwierigkeiten. Das von der spätantiken Stadtmauer umgebene Gebiet hat deutlich die Form und vor allem die Größe eines Einlegionen-Lagers: 522,30 × 435,50 m. Die Lage des Legionslagers von Poetovio ist jetzt gesichert durch die von

60. Die Einwände, die W. Schmid GMDS XXII 1941, 44f. erhebt, habe ich ebenda Seite 55ff. eingehend widerlegt.

mir 1938 erfolgte Feststellung, daß die von Frauheim (Fram) nach Poetovio führende Wasserleitung ursprünglich das Legionslager mit Wasser versorgt hat. Diese Wasserleitung führt in den Winkel zwischen Skorba, Unterhaidin und Oberrann, wo die Drau seit der römischen Zeit große Gebiete und damit auch das Legionslager allmählich weggerissen hat[61].

Die Verlegung der leg. XV. Apoll. von Emona nach Carnuntum erfolgte in der ersten Zeit des Tiberius[62]. Mit dem Abzug der Legion ist in Emona eine Veteranenansiedlung und die Organisation der Kolonie verbunden. Die Aufhebung des Legionslagers von Poetovio hat man bisher meist zu früh angesetzt. Ich habe in meiner Arbeit S. 127ff. ausführlich begründet, daß auch hier die Anlage der Kolonie unter Trajan und die Verlegung der leg. XIII Gem. nach Vindobona in ursächlichem Zusammenhang stehen. Die Vorverlegung der Legion erfolgte im Zuge der allgemeinen Verstärkung der mittleren Donaugrenze und der Entblößung des Innern der Provinzen von Truppen seit Trajan. Mit dem Abzug der leg. XIII. Gem. aus Poetovio verschwindet aus dem Innern der Provinz der letzte Rest des augusteischen Verteidigungssystems, das die Legionen nicht unmittelbar an der Grenze dislozierte, sondern im Innern, in der Nähe unsicherer Stämme oder wichtiger Verkehrswege.

Durch die spätestens 107 n. Chr. erfolgte Teilung der Provinz Pannonien wurde Aquincum Sitz des legatus Aug. pr. pr. für Pannonia Inf. Der erste Statthalter der neuen Provinz, der spätere Kaiser Hadrian, ließ im Lager der leg. II Adiutrix einen neuen Legatenpalast erbauen, der 1941 auf der Schiffswerftinsel von ó-Buda (Altofen) von J. Szilágyi ausgegraben wurde[63]. Ziegelstempel und große Mosaikböden mit einfachen Schwarzweiß-Ornamenten weisen den Bau eindeutig an den Beginn des 2. Jahrhunderts n. Chr.

Eine wichtige Epoche in der Militärgeschichte unserer Provinzen bedeuten auch hier die Markomannenkriege. Darüber oben S. 445. Bezeichnend ist ein aus Hohenmauthen (Muta, Jugoslavien) stammender, mit Mark Aurel endender Münzfund, der neben Reichsmünzen auch zahlreiche ägyptische Gepräge enthält [64]. Er wird mit der auch sonst bezeugten Anwesenheit ägyptischer Truppen bei den Kämpfen mit den Markomannen irgendwie zusammenhängen. Wichtig ist, daß jetzt — wenigstens für kurze Zeit — am Nordfluß des Trojanapasses, in Lotschitz, westlich Cilli, ein Steinlager für die neu organisierte leg. II Ital. errichtet wird. Darüber oben S. 446. Nach der militärischen Lage kann dies erst nach 171 n. Chr. erfolgt sein.

61. Siehe unten Seite 469.
62. Laureae Aquincenses a. O. GMDS XX 1939, 126f.
63. J. Szilágyi, Der Legatenpalast von Aquincum, Bud. Rég. XIV 1945, 31ff.
64. GMDS a. O. 137.

Die Zeit der severianischen Dynastie und das 3. Jahrhundert n. Chr. mit seinen inneren Kämpfen bringen zahllose Truppendurchmärsche und damit Unsicherheit für unser Gebiet. Die Not der Zeit spiegelt sich daher auch in der Verbergung von Münzschätzen, wobei sich zwei Gruppen deutlich herausheben: Münzschätze, die 238 n. Chr. beim Durchzug der Truppen des Maximinus Thrax unter die Erde kamen, und anderseits Münzschätze aus der Zeit des Gallienus.

Wohl schon unter Gallienus (vgl. oben S. 447), dann in verstärktem Maße unter Diocletian werden auch im Innern der Provinz, und zwar auch im italischen Grenzraum Befestigungen angelegt. Von den unter Diocletian am jenseitigen Ufer angelegten Kastellen ist uns jetzt das schon 1932 von L. Nagy teilweise aufgedeckte unter der Innenstädter Kirche am Eskü-tér in Budapest (Contraaquincum) durch neue Grabungen näher bekannt geworden. Die Mauerstärke beträgt 3 m, die innere Weite des Kastells 84×86 m. Charakteristisch sind die fächerförmigen Ecktürme und dazwischen auf jeder Seite vermutlich zwei hufeisenförmige[65].

Im Innern der Provinz Pannonien sind durch die ungarischen Archäologen drei späte Kastelle näher untersucht worden. Fenékpuszta war schon länger bekannt[66], neu hinzugekommen sind Környe (20 km südöstlich von Brigetio)[67] und Ságvár (südlich des Plattensees an der Grenze zwischen Ober- und Unterpannonien)[68]. Auch diese Anlagen sind ein deutlicher Beweis für die stark veränderten Sicherheitsverhältnisse im Innern der Provinz.

Die letzte großzügige Verstärkung und Erneuerung der Limesbefestigungen erfolgte unter Valentinian I. In seinem Feldzug gegen die Quaden im Jahre 375 n. Chr. überschritt der Kaiser die Donau auf einer Schiffsbrücke, deren Reste ebenso wie die eines im Quadenland errichteten *burgus* bei der Ortschaft Nógrádveröce (nächst Waitzen, Ungarn) von St. Paulovics aufgedeckt worden sind[69]. Die Konstruktion des *burgus* mit den seitlichen Flügelmauern entspricht ähnlichen bereits bekannten Anlagen der valentinianischen Zeit in Ungarn und am Rhein[70].

65. V. Bertalan, Bud. Rég. XIV 1945, 471ff. (engl. Résumé 489f.). Über eine kleinere Befestigung in der Nähe, am Ufer des Rakosbaches, J. Szilágyi, Arch. Ért. 1949, 67ff.

66. Über die altchristliche Basilika im Kastell von Fenékpuszta Gy. Gosztónyi, Arch. Ért. V/VI, 1944/45, 251ff. (ital. Résumé 261ff.).

67. A. Radnóti, Laureae Aquincenses 2 (Diss. Pann. 2. ser. Nr. 11) 91ff.

68. Von St. Paulovics ausgegraben, aber noch nicht veröffentlicht. Kurze Bemerkungen darüber von Radnóti a. O. 103 und Arch. Ért. 52, 1939, 148ff.

69. Bericht über den VI. Int. Kongreß für Archäologie, Berlin 1940, 526f. und Arch. Ért. 47, 1934, 158ff.

70. Einen Rekonstruktionsversuch dieser »befestigten Schiffsländen Valentinians« gibt W. Schleiermacher, Germania 26, 1942, 191ff.

Aus Ungarn sind in der Berichtsperiode wieder einige neue Militärdiplome zu verzeichnen[71].

Zu den aus Pannonien bisher bekannten germanischen (CIL III 10505) und sarmatischen (CIL III 14349[5]) Dolmetschern tritt neuerdings aus Brigetio ein *sal(ariarius) leg. I Ad. p. f. interprex(!) Dacorum*, der den Stein sich und seinem Sohne *M. Ulp. Romanus mil. praet. primiscrinius praef.* setzt[72].

Die aus dem Jahre 238 n. Chr. stammende Inschrift CIL III 10428 aus der Umgebung von Aquincum, die einen *miles pequarius leg. II Ad.* nennt, gibt A. Alföldi[73] Anlaß zu einer Erörterung der Begriffe *prata legionis* und *territorium legionis*. Entgegen A. Schulten, v. Domaszewski, v. Premerstein u. a. betont Alföldi, daß beide Begriffe keineswegs identisch seien. Seine Ausführungen haben wie immer über das rein Lokale hinaus allgemeine Bedeutung für unsere Kenntnis von der Lage der Limestruppen in der Zeit der severianischen Dynastie.

Die von St. Paulovics veröffentlichte Bronzetafel von Brigetio[74] mit einem Erlaß der Kaiser Constantin und Licinius vom Jahre 311 n. Chr. zeigt, wie R. Egger in einer neuen Interpretation[75] dieses wichtigen Denkmals darlegt, wie sehr sich die Kaiser gerade damals den Legionen und Vexillationen an der Donau durch Privilegien gnädig erweisen wollten. Bei den Grenztruppen lag die ganze Verantwortung, sie allein hatten die Gefahr eines feindlichen Angriffes aufzuhalten, während die Marschtruppen im Innern gegen Maxentius und Maximinus Daza in Bereitschaft stehen mußten. Die donauländischen Wehrbauern, wie Egger die Grenzer mit Recht nennt, standen wirtschaftlich wesentlich besser da als die Bauern des Hinterlandes.

VIII. Verwaltung und Verwaltungsbezirke

Die vollständige Liste der norischen Procuratoren und — seit Mark Aurel — legati Aug. pr. pr. bietet jetzt E. Polaschek RE Suppl. Bd. VII,

71. A. Radnóti, Arch. Ért. 1943, 100ff.; 1944/45, 198ff. aus Regöly. L. Barkóczi, Arch. Ért. 1946, 57f. aus Csapdi, Kom. Stuhlweißenburg.
72. L. Barkócsi, Arch. Ért. 1945, 178ff.
73. Arch. Ért. 3. ser. I 1940, 230ff.
74. St. Paulovics, La table des privilèges de Brigetio (Archaeologia Hungarica XX 1936).
75. R. Egger, Aus dem Leben der donauländischen Wehrbauern (Anzeiger der österreichischen Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse 1949, Nr. 1). Dazu K. Kraft, Germania 28, 1950, 242ff. und A. Passerini, Athenaeum 20, 1942, 121ff.

582ff. (1940). Gegenüber M. Br. Peaks[76] ist sie wesentlich vollständiger und weist auch Änderungen in der chronologischen Reihung auf. Zum Procurator A. Trebonius in der Weihung an Isis Noreia auf dem Ulrichsberg in Kärnten (CIL III 4810) vgl. R. Egger, Car. 140 1950, 48. Die Vermutung, daß das Cognomen fehlt und die Inschrift und somit die Amtszeit des Procurators daher noch in die 1. Hälfte des 1. Jahrhunderts n. Chr. zu datieren sei, wird jetzt durch die von Egger vorgenommene Ergänzung von Z. 1 hinfällig.

Die Statthalterlisten von Pannonien bedürfen seit E. Ritterling[77] einer Ergänzung und Überprüfung, die noch aussteht. Eingehende Einzeluntersuchungen für die Zeit der Markomannenkriege finden sich in dem oben S. 445 angeführten Buch von W. Zwikker S. 79ff. Entgegen Ritterling, der die Statthalterschaft des C. Julius Commodus Orfitianus (CIL III 10595) in die Zeit von 164—166 n. Chr. verlegt, setzt sie Zwikker erst ab 171 oder 172 an, womit die Statthalterschaft des M. Jallius Bassus unmittelbar an die des L. Dasumius Tullius Tuscus anschließt. Als unmittelbarer Nachfolger des Jallius Bassus scheint nach Zwikker C. Vettius Sabinianus Julius Hospes auf.

Durch eine aus Brigetio stammende und im spätantiken Kastell von Környe verbaut gewesene Weihinschrift aus dem Jahre 210 n. Chr. ist uns ein neuer Statthalter von Pannonia Sup., Fulvius Maximus, bekannt geworden, vielleicht der letzte vor der Grenzregulierung zwischen Ober- und Unterpannonien durch Caracalla, wodurch Brigetio zu Pannonia Inf. geschlagen wurde[78].

Die Grabungen auf dem Magdalensberg in Kärnten haben uns zum erstenmal ein anschauliches Bild der Verwaltung der Provinzen in der ersten Kaiserzeit gewährt. Im sogenannten Repräsentationshaus haben, wie erwähnt[79], R. Egger und C. Praschniker in einem Raum mit 13 Nischen das offizielle Versammlungslokal für den Landtag, die Vertreter der 13 norischen *civitates* erkannt. Inschriftreste haben diese Deutung bestätigt[80].

Die den einheimischen Stämmen vor der Organisation der Stadtbezirke am Limes gewährte Selbstverwaltung behandelt A. Alföldi in der erwähn-

76. Mary Bradford Peaks, The general civil and military administration of Noricum and Raetia (Studies in Classical Philology, vol. IV, Chicago 1907, 170ff.).

77. E. Ritterling, AEM XX 1ff. für Pannonia Sup. und Arch. Ért. 41, 1927, 58ff. für Pannonia Inf.

78. A. Radnóti, Laureae Aquincenses 2, 94ff.; A. Betz, Öst. Jh. XXXV 1943, Beibl. 137f. Die Inschrift ist auch deshalb wichtig, weil sie von einem Centurio stammt, der *reg(ionarius)*, also wohl Rayonskommandant im Sicherheitsdienst der Provinz war.

79. Siehe oben Seite 441.

80. Praschniker, Car. 139, 1949, 148ff.; H. Vetters, Altrömischer Landtag, Die Warte vom 17. Dezember 1949.

ten Geschichte von Budapest[81]. Ich möchte jedoch meinen, daß die von den Römern den einzelnen Stämmen zur militärischen Überwachung vorgesetzten und aus dem Ritterstande entnommenen *praefecti* nicht durch die einheimischen *praepositi* abgelöst worden sind, sobald eine entsprechende Befriedung des Gebietes erreicht worden sei, sondern daß diese beiden Instanzen gleichzeitig bestanden, wobei natürlich die *praepositi*, die den *principes* entnommen wurden, den *praefecti* gegenüber verantwortlich waren. Als neues Dokument für diese Selbstverwaltung kommt jetzt die oben S. 449 erwähnte Inschrift des M. Cocceius Caupianus *pr(inceps) c(ivitatis) B(oiorum)*. Vgl. dazu aus dem Gebiet der Azaler die Inschrift des *M. Cocceius Matumari f. Florus princeps* (CIL III 3546). Der Grund, warum gerade unter Nerva die Verleihung des römischen Bürgerrechts an die einheimischen Stämme am Limes erfolgt ist, kann, wie erwähnt, nur in dem loyalen Verhalten derselben während der domitianischen Feldzüge gegen die Sueben und Sarmaten zu suchen sein. Mit der Organisation des Carnuntiner Stadtbezirkes unter Hadrian wird auch die Selbstverwaltung der ohnehin schon stark romanisierten Bojer ein Ende gefunden haben.

Über Stadt und Stadtgebiet im Österreich der Römerzeit handelt eine bisher leider immer noch ungedruckt gebliebene Wiener Dissertation von W. Schauer (1936). Über dieses Thema, soweit es sich um das norische Limesgebiet handelt, bringt auch I. Zibermayr[82] einiges. Für das pannonische Gebiet haben wir noch keine ähnliche zusammenfassende Arbeit über das Städtewesen und die Stadtbezirke. Hier kann nur auf Einzeluntersuchungen hingewiesen werden.

A. Alföldi behandelt in seinen Beiträgen zur Geschichte von Budapest im Altertum sowie in einer neuen Vorlage von inschriftlichen Denkmälern ausführlich die städtische Organisation von Aquincum. Wesentlich ist, daß wir im Grunde genommen drei verschiedene räumlich getrennte Gliederungen in den Lagerstätten des Limes haben: Die alte einheimische Siedlung, an die sich das Legionslager anschloß und dem sie den Namen gab, das Lager mit der Militärstadt und schließlich die römische Zivilstadt, die sich aus den *cives Romani consistentes in canabis* entwickelt hat und in unserem Limesabschnitt unter Hadrian ihre munizipale Organisation erhalten hat. Diese von Alföldi für Aquincum nachgewiesene Dreiheit gilt ebenso für Carnuntum und vermutlich auch Brigetio[83].

In Savaria fand sich gelegentlich der letzten Grabungen ein Inschriftfragment mit dem Anfang einer Kandidatenliste für die höheren Gemeinde-

81. Budapest törtenete I 158f.; in der deutschen Ausgabe 46f. (siehe Anm. 18).

82. I. Zibermayr, Noricum, Bayern und Österreich. München-Berlin, Verlag R. Oldenbourg 1944, Seite 11ff.

83. Anm. 148. Ferner Arch. Ért. 3. ser. I 1940, 220ff. Für Carnuntum oben Seite 470.

ämter: *nomina candidat(orum): Q. Lux(ilio) Iustino pr(a)ef(ecto), Caes(io) Vale[nti . . .], Firmo aedil(icio)[. . .*[84].

IX. Die Straßen

Die Erforschung des römischen Straßenwesens gehört zu den schwierigsten Aufgaben der archäologischen Terrainarbeit. Leider ist gerade auf diesem Gebiet früher von dilettantischer Seite oft sehr viel gesündigt worden. Es ist daher eine recht undankbare und nicht immer leichte Arbeit, aus der älteren Literatur die Spreu vom Weizen zu sondern. Für das Gebiet zwischen Enns und Leitha hat sich G. Pascher dieser Aufgabe unterzogen und im zweiten Teil ihres mit großem Fleiß gearbeiteten Buches über die römischen Siedlungen und Straßen dieses Limesabschnittes[85] die bisherige Literatur einer kritischen Prüfung unterzogen. Dabei bleibt, wie nicht anders zu erwarten, noch immer recht viel Problematisches übrig, besonders was die Straßen 2. und 3. Ordnung (Vicinalstraßen) oder gar die einheimischen Verkehrswege anbelangt. Eine große, von der Verfasserin selbst entworfene und gezeichnete Karte im Maßstab 1:200000 erleichtert die Benutzung des Werkes.

Die alten einheimischen Verkehrswege bilden in der Regel die Grundlagen der späteren römischen Straßen. Es ist also nicht so sehr die allgemeine Route, die die römischen Straßen von den alten Verkehrswegen unterscheidet, als vielmehr der feste Unterbau und die geradlinige Führung der Trasse. Das hat jetzt auch H. Bulle[86] in seiner Arbeit über Geleisestraßen des Altertums S. 9 wieder betont. Was wir als »Römerweg« bezeichnen, geht in der Regel auf eine ältere Anlage zurück, die Bulle in gewissen Fällen sogar den Illyriern zuschreiben möchte. Ein zweites wichtiges Ergebnis der Bulleschen Arbeit ist die Erkenntnis, daß die auf antiken Wegen sich findenden Spurrillen vielfach nicht nur durch die lange Benutzung der Straßen ausgefahren worden sind, sondern »planmäßige, einstmals durch Meißelarbeit angelegte Sicherungsgeleise sind, die dann aber durch fortdauernde Befahrung stets vertieft, verschliffen, ausgeweitet worden sind«. Ausgangspunkt für Bulles Untersuchungen sind gerade die südnorischen Straßen, am Federauner Sattel südlich Villach, bei Maglern,

84. Paulovics in dem Anm. 139 genannten Buch Seite 61f. mit Abbildung 97f.

85. G. Pascher, Römische Siedlungen und Straßen im Limesgebiet zwischen Enns und Leitha (Der römische Limes in Österreich, Heft XIX) Wien 1949. Dazu die Besprechung von E. Polaschek, Unsere Heimat 21, 1950, 166ff. C. Plank, Römerzeitliche Straßen über den Hochwechsel und den Hartberg, Jahrbuch für Landeskunde von Niederdonau NF 28, 1944, 406ff.

86. H. Bulle, Geleisestraßen des Altertums, vgl. Anm. 7.

nördlich Tarvis, am Wörthersee und im Plöckengebiet. Bulles Werk ist posthum erschienen. Von dem ursprünglichen Plan, im Zusammenhang mit den Straßen auch die keltischen Wagen zu behandeln, ist nur ein Fragment über den Kultwagen von Strettweg ausgearbeitet worden[87].

Außer auf diese beiden zusammenfassenden Arbeiten kann für die abgelaufene Berichtsperiode noch auf einige Einzeluntersuchungen hingewiesen werden. Über die Trassenführung an der Nordseite der Plöckenstraße, die W. Cartellieri noch als unsicher bezeichnet[88], hat H. Koban[89] ausführlich auf Grund eigener Begehungen berichtet, über die Loiblstraße R. Egger[90], über die römischen Straßen in Oberkrain mein Artikel in der Eggerfestschrift der Carinthia[91]. Über spätantike Befestigungen an der Plöckenstraße außerdem H. Dolenz[92].

Eine eingehende Behandlung hat die römische Reichsstraße Aquileia—Lauriacum, die Hauptverbindung Italiens mit Noricum, durch die von R. Egger angeregte Wiener Dissertation von H. Deringer erfahren[93]. Einer kritischen Prüfung der literarischen Quellen (It. Ant. und Tab. Peut.) folgt im zweiten Teil eine Untersuchung des Verlaufes der Straße unter Heranziehung des gesamten Fundmaterials. Derartige Untersuchungen wären auch für die anderen großen Straßenzüge sehr erwünscht, zumal, wenn sich die Verfasser wie hier auf Autopsie stützen, die für die Straßenforschung unerläßlich ist[94].

Für Pannonien können wir seit der kurzen Übersicht der pannonischen Geographie von A. Gráf auf keine ähnlichen Arbeiten hinweisen. Die Straßen im nordwestlichen Teil der Provinz sind im oben erwähnten Buch von G. Pascher besprochen. Einige kleinere Straßenabschnitte haben

87. Einiges auch in der Anm. 172 genannten Arbeit. Die Wagendarstellungen auf den Grabdenkmälern des kaiserzeitlichen Pannoniens behandelt K. Sági, Arch. Ért. V/VI, 1944/45, 214ff., ital. Résumé 232ff.

88. W. Cartellieri, Die römischen Alpenstraßen (Philologus, Suppl. XVIII/1) 27. R. Egger, Die Felsinschriften der Plöckenalpe. Archiv für vaterländische Geschichte und Topographie 24./25. Jg., Klagenfurt 1936, 15ff., hat die Bauinschriften dieser Straße neu gelesen.

89. H. Koban, Die Veneter- und Römerstraße bei Mauthen, Car. 136.—138., 1948, 247ff.

90. R. Egger, ebenda 276ff.

91. Stand und Aufgaben der Vor- und Frühgeschichtsforschung in Oberkrain, Car. 132, 1942, 99ff. Über das Straßenwesen südlich und nördlich der Ost-Karawanken G. Glauert, Südostforschungen (München) VII 1942, 23ff.

92. H. Dolenz, Öst. Jh. XXXII 1940, Beibl. 35ff.

93. H. Deringer, Die römische Reichsstraße Aquileia-Lauriacum, Car. 139, 1949, 193ff. und 140, 1950, 171ff.

94. Für Oberösterreich sind in dieser Hinsicht die Arbeiten von H. Jandaurek wertvoll, z. B. Die Römerstraße zwischen Wels und Vöcklabruck (Teil der Straße Ovilavae-Juvavum) Oberöst. Heimatbl. 3, 1949, 1ff.

A. Alföldi jun.[95], J. Csalog, S. Gárady und A. Zamba[96] veröffentlicht. Die Arbeiten an der archäologischen Karte von Jugoslavien, die sich ebenfalls eingehend mit den Straßen beschäftigt, sind durch den Krieg unterbrochen worden. Das Blatt Rogatec (Rohitsch)[97] ist das zuletzt erschienene (1939, ausgegeben 1941). Desgleichen hat die Fertigstellung des Blattes Triest der Tabula imperii Romani (1:1000000) durch Italien, für das nicht weniger als 5 moderne Staaten die Grundlagen erarbeiten, eine Verzögerung erfahren. Die letzten Redaktionssitzungen fanden 1942 in Abbazia und 1950 in Venedig statt.

Ähnlich wie in Noricum z. B. an der Plöckenstraße (siehe oben) oder am Donaulimes (CIL III 5760a) wurden auch an den pannonischen Straßen in der Spätantike Straßentürme, *burgi*, errichtet. Ein von A. Barb bei St. Margarethen im Burgenland ausgegrabener *burgus* wird vom Ausgräber ins Jahr 370/71 datiert, als auch in den anderen Randgebieten des Reiches derartige *burgi* errichtet wurden[98].

X. Die Kunst

A. Schobers Buch über die Römerzeit in Österreich, das im Untertitel hinzufügt »dargestellt an den Bau- und Kunstdenkmälern«, ist schon längere Zeit vergriffen. Eine Neuauflage, die nunmehr den ganzen Ostalpenbereich berücksichtigt, ist im Manuskript schon länger fertig, hat jedoch noch keinen Verleger gefunden. R. Nolls Kunst der Römerzeit in Österreich verzichtet auf die Darstellung der Baudenkmäler und beschränkt sich auf die Plastik, Malerei und das Kunstgewerbe. Dabei wird Importware, wie einheimisches Kunstgut gleichermaßen berücksichtigt[99]. Noll geht es vor allem um drei Anliegen: Welche Kräfte bestimmten den künstlerischen Charakter des Landes? Wie steht es um das Werden, Wachsen und Verblühen des künstlerischen Schaffens hierzulande? Welchen Wandlungen war die Entwicklung unterworfen und wodurch sind diese Wandlungen bedingt gewesen? Die Antworten sind kurz die: die gesamte

95. A. Alföldi jun., Arch. Ért. VI/VII, 1944/45, 201 ff. (Straße in Dobogókö, Pilisszentkereszturi); J. Csalog, Straße Alisca-ad Latus, Arch. Ért. 1941, 103 ff.; S. Garady, Laureae Aquincenses I 183 ff.

96. A. Zamba, Arch. Ért. 3. ser. III 1942, 260 (Straße in Dobogókö, Pilisszentkereszturi).

97. Vgl. Anm. 50.

98. A. Barb, Öst. Jh. XXXVII 1948, Beibl. 263 ff.; Burgenländ. Heimatbl. 11, 1949, 106 ff.

99. R. Noll, Kunst der Römerzeit in Österreich, Akademischer Gemeinschaftsverlag, Salzburg 1949, 35 + XV Seiten mit 85 Abbildungen auf Tafeln.

künstlerische Entwicklung — soweit es sich natürlich nicht um Import handelt — stellt sich als eine wechselseitige Einwirkung zweier verschiedener gestaltender Kräfte dar, einer südländischen (römischen) und einer einheimischen (nordländischen). Solange nun die von Süden kommende Kraft stark genug ist, ist sie von entscheidendem Einfluß auch auf die einheimische Kunst. Mit dem kulturellen Rückgang im 3. Jahrhundert n. Chr. tritt wieder die einheimische Komponente in den Vordergrund, was sich in einer Abkehr vom Klassisch-Plastischen, vom Idealisiert-Naturähnlichen zum Unräumlich-Linearen äußert.

Die Grabungen des letzten Jahrzehntes haben nicht allzuviel neues Material auf dem Gebiet der Kunst gebracht. An Plastik eine kleine Bronzestatuette eines *togatus* vom Kugelstein bei Deutschfeistritz (Steiermark)[100], eine Bronzebüste der Athene vom Gutshof von Winden a. S.[101], eine Juppiterstatue aus Čadram (Jugoslavien)[102] u. a. Die Bronzestatuetten von Brigetio hat St. Paulovics veröffentlicht[103], ebenso die Germanendarstellungen auf pannonischem Boden[104]. Die Grabungen am Magdalensberg in Kärnten haben wertvolle Proben von Wandmalerei zutage gefördert, ebenso die Grabungen beim Heidehof westlich Parndorf[105].

Hier kam auch der bisher — wenigstens dem Umfang nach — größte Mosaikenfund auf österreichischem Boden heraus. Es sind rund 320 m² erhalten, darunter 7 Böden mehr oder weniger vollständig. Drei derselben weisen figurale Mittelstücke auf, einen überlebensgroßen Kopf der Diana (?), Bellerophon auf dem Pegasus im Kampf mit der Chimäre und ein Silen als leider stark zerstörter Rest vom Mittelstück des größten Bodens, von dem ca. 140 m² erhalten sind. Von diesen Mittelstücken abgesehen bietet der Fund einen reichen Formenschatz an dekorativen Elementen, wie wir ihn in dieser Fülle nördlich der Alpen bislang nicht kennen. Wertvolles Material zur Kenntnis der provinzialrömischen Wandmalerei, Reste figuraler Kompositionen sowie späte Tapetenmuster wurden hier gleichfalls gefunden.

Stilistisch am nächsten stehen den Parndorfer Mosaiken die Reste des Mosaikbodens in der von Paulovics aufgedeckten Quirinusbasilika von Savaria (Steinamanger-Szombathely)[106]. Das Dirkemosaik von Aquincum,

100. Katalog der Sonderschau des steiermärkischen Landesmuseums 43, wo die Statuette mit Unrecht als Kaiser des jul. claud. Hauses gedeutet wird. Ein Gegenstück dazu Arch. Ért. 3. ser. III 1942, Tafel XXIX/5.

101. Saria in der Anm. 24 genannten Arbeit.

102. Saria, Öst. Jh. XXXVI 1946, Beibl. 56ff.

103. Arch. Ért. 3. ser. III 1942, 216ff.

104. Bud. Rég. XIV 1945, 203ff.

105. Unveröffentlicht. Einstweilen Wiener Universitätszeitung vom 1. Januar 1951. Vorbericht in den Burgenländ. Heimatbl. 13, 1951, 49ff.

106. St. Paulovics, Savaria-Szombathely topografiaja (Acta Savariensia I) Szombathely 1943, 25ff.

das L. Nagy RM 40, 1925, 51ff. veröffentlicht hat, erfährt jetzt nach der Restaurierung durch denselben Autor eine neuerliche Behandlung[107].

Durch das Österr. Arch. Institut wurde auch die Bearbeitung älterer, noch nicht oder nicht genügend veröffentlichter Fundbestände in die Wege geleitet. Besonders mühevoll, aber um so ergebnisreicher war die prächtig ausgestattete Veröffentlichung der 1899 bis 1907 von E. Nowotny im sogenannten Bäderbezirk von Virunum vorgenommenen Grabungen. Es ist das Verdienst von C. Praschniker, dessen 1949 erfolgtes Ableben einen schweren Verlust für die Altertumswissenschaft bedeutet, aus den nur schwer zu entziffernden Tagebüchern E. Nowotnys den verworrenen Fundbestand soweit als möglich geklärt zu haben[108]. Die Bearbeitung und kunstgeschichtliche Beurteilung der reichen Skulpturenfunde wird ihm allein verdankt. Es ist wohl der bisher wertvollste Beitrag zur Kenntnis des provinzialrömischen Kunstbetriebes in Noricum. Diese Marmorstatuen in zwei Drittel Lebensgröße entstammen zweifellos einem heimischen Atelier, wie der Marmor beweist, und ermöglichen daher einen Einblick in den Betrieb einer provinziellen Werkstätte, deren Können nicht gering war[109].

Die vielen Bruchstücke von Wandmalerei, deren Bearbeitung H. Kenner[110] oblag, zeigen im allgemeinen dieselbe Entwicklung, wie wir sie auch sonst kennen. Größere figurale Kompositionen scheinen hier zu fehlen. Die schönsten Bruchstücke entstammen einem Raum, dessen dunkle, von roten Randbordüren eingefaßte Wandfelder in lebhaften Farben und in naturalistischer Formengebung Laubwerk mit Blüten, Früchten und dergleichen aufweisen. Die Spätzeit bringt auch hier Tapetenmuster.

Auch das von hier stammende Theseusmosaik, dessen Auffindung seinerzeit der Anlaß zu Nowotnys Grabungen war, erfährt eine neue Bearbeitung. Was uns dabei am meisten überrascht, ist die späte Datierung dieses Bodens (Ende des 3. Jahrhunderts n. Chr.), die durch den Fund einer Münze des Kaisers Probus bedingt ist. Wenn diese Datierung zu Recht besteht, müssen wir mit unseren Anschauungen von der provinzialrömischen Kunst brechen und mindestens für das südliche Noricum mit einer bemerkenswerten Nachblüte der bildenden Kunst rechnen[111].

107. Bud. Rég. XIII 1943, 77ff. (ital. Zusammenfassung 498f.).

108. C. Praschniker-H. Kenner, Der Bäderbezirk von Virunum. Wien, Rudolf M. Rohrer-Verlag 1947, 243 Seiten mit 222 Abbildungen im Text, 4 Farbtafeln und 6 Beilagen.

109. Posthum erschien von C. Praschniker Car. 140, 1950, 3ff. der Vortrag »Der Meister von Virunum, ein Bildhauer der Römerzeit in Kärnten«.

110. H. Kenner hat auch Car. 140, 1950, 150ff. eine ausgezeichnete Darstellung der römischen Wandmalerei in Kärnten gegeben.

111. Auch ein Vergleich der neuen Mosaiken von Parndorf mit den Mosaiken aus der Quirinusbasilika von Savaria gibt zu denken.

Nächst Virunum bietet die kleine binnennorische Landstadt Flavia Solva reiches Material an provinzieller Bildhauerei. Der Bestand an römischen Reliefs, der sich heute im Hof des Schlosses Seggau bei Leibnitz, zum Teil auch in Graz befindet, ist schon lange bekannt, hat aber ebenfalls bis jetzt keine entsprechende Veröffentlichung erfahren. E. Diez hat in ihrer bisher nicht im Druck erschienenen Grazer Habilitationsschrift die Bildhauerwerkstätten von Flavia Solva behandelt. Der von derselben Verfasserin stammende Führer durch die römischen Steindenkmäler auf Schloß Seggau[112] mit seiner gewissenhaften, auf einer reichen Denkmälerkenntnis beruhenden Beschreibung und Erläuterung der rund 100 Stücke umfassenden Sammlung bietet einstweilen einen Ersatz. Daß bei einer neuen Bearbeitung dieser seinerzeit von R. Knabl nur unzulänglich veröffentlichten Skulpturen noch mancherlei herauskommt, hat E. Diez in einer Reihe von Einzelarbeiten über Denkmäler von Flavia Solva gezeigt[113].

Von derselben Verfasserin stammt auch eine Arbeit über die Aschenkisten von Poetovio[114], die eine einheitliche und in sich geschlossene Gruppe von Sepulkraldenkmälern bilden. Auch hier scheint es sich um Erzeugnisse einer heimischen Werkstätte mit einer lokal beschränkten Tradition zu handeln. Allerdings ist das künstlerische Niveau der bisher bekannten Skulpturen des bereits pannonischen Poetovio wesentlich tiefer als das der südnorischen Städte Virunum, Flavia Solva oder Celeia. Es ist möglich, daß hier noch die Tatsache mitwirkt, daß Poetovio bis in trajanische Zeit seine Bedeutung nur dem Legionslager verdankte und daß hier jener gut situierte Mittelstand fehlte, der in den südnorischen Städten der Auftraggeber für jene hochstehenden Bildhauerwerkstätten war.

XI. Die provinzielle Kultur

Es ist klar, daß die Eingliederung des norisch-pannonischen Gebietes in ein Weltreich, wie es das römische war, nicht ohne Einfluß auf die Gestaltung der Kultur dieses Landes bleiben konnte[115]. Aber auch die vor-

112. E. Diez, Flavia Solva, Die römischen Steindenkmäler auf Schloß Seggau bei Leibnitz. Wien, Österreichisches Archäologisches Institut 1949, 56 Seiten + 13 Tafeln.

113. Die sella curulis auf provinzialrömischen Reliefsteinen der Steiermark, Öst. Jh. XXXVI 97ff. Ein Nemesisrelief aus Flavia Solva, ebenda Beibl. 5ff. Hercules Musarum, Wiener Studien LXI/LXII, 1943—1947, 195ff. Vgl. auch A. Schober, Norische Jagdreliefs, Öst. Jh. XXXVII 1948, 121ff.

114. Die Aschenkisten von Poetovio, Öst. Jh. XXXVII, 1948, 151ff.

115. Es kann in diesem Bericht nicht auf alle Einzelfunde eingegangen werden, die seit 1940 gemacht und zum großen Teil in der einschlägigen Literatur veröffentlicht worden sind, zum Teil aber auch noch der Veröffentlichung harren. Dabei ist zu beklagen, daß diese Funde immer mehr in den lokalen Heimatblättern veröffentlicht werden müssen, da das Organ des Österreichischen Archäologischen Instituts aus finanziellen

römische Komponente in der provinzialrömischen Kultur darf nicht unterschätzt werden. Bedeutungsvoll ist jedenfalls die Tatsache, daß von den antiken Orten in den Ostalpenländern kein einziger größerer Ort einen römischen Namen führt. Sie sind durchwegs illyrisch bzw. keltisch. Lediglich kleinere Poststationen, die aus betriebstechnischen Gründen neu angelegt werden mußten, haben römische Namen[116] bzw. am Limes einzelne kleine Kastelle (z. B. Augustiana).

1. Die Siedlungen:

Die Erforschung der römischen Städte ist — wenigstens in Österreich und in Jugoslavien — nach der Stagnation der Kriegs- und ersten Nachkriegszeit wieder in Gang gekommen. In Virunum selbst, dem Hauptort der Provinz Noricum bis zu den Markomannenkriegen, wurde zwar der Spaten noch nicht wieder angesetzt, doch haben die oben S. 458 erwähnten Grabungen auf dem Magdalensberg, wo bis etwa 50 n. Chr. der Hauptort Noricums lag, sehr wichtige Ergebnisse gezeitigt.

In Aguntum (Stribach bei Linz) hat Fr. Miltner die Grabungen wieder aufgenommen. Auf Grund einer Notiz in den Reisetagebüchern des Paolo Santonino vom Jahre 1485[117] wurde auf dem Kirchbichl von Lavant südöstlich von Aguntum seit 1948 gegraben und dabei sehr wichtige Ergebnisse erzielt. Auf der Kuppe des Berges, unter der jetzigen Peterskirche, konnten vier Bauschichten kultischen Charakters nachgewiesen werden: ein keltischer Tempel, eine frühchristliche Basilika, eine romanische, wahrscheinlich karolingische, und schließlich eine gotische Kirche. Auf halber Bergeshöhe wurde eine ins 5. Jahrhundert zu datierende Kirche, vermutlich die spätantike Bischofskirche gefunden, in die später nach Zerstörung der alten Kirche durch einen Bergsturz eine kleinere hineingebaut worden ist. Auf der Höhe lag eine weiträumige Fliehburg für die Bewohner des Bezirkes Aguntum, das Venantius Fortunatus 576 n. Chr. bereits auf einer Bergeshöhe erwähnt[118]. Die Lage des älteren Aguntum erfuhr ebenfalls

Gründen in dieser Hinsicht nicht nachkommen kann. Seit 1948 veröffentlicht das Am. Journ. Arch. aus der Feder von H. Vetters regelmäßig kurze Berichte über Neufunde aus Österreich.

116. S. Pirchegger, Die Siedlungsgeschichte der deutschen Ostalpenländer im Lichte der Ortsnamenforschung. Kriegsvorträge der Rheinischen Friedrich-Wilhelm-Universität Bonn a. Rh., Heft 15, 1940, 12f. Über „die Stationsnamen an der Pustertaler Straße" handelt H. Wiesflecker, Jahresb. d. Bundesgymn. Wien IX, 1945/46, 12ff.

117. G. Vale, Itinerario di Paolo Santonino in Carinthia, Stiria e Carniola (Studi e testi 103, Citta des Vaticano 1943) 138. — Paolo Santonino, Reisetagebücher 1485 bis 1487. Aus dem Lateinischen übertragen von R. Egger, Klagenfurt 1947, 30.

118. Fr. Miltner, Frühgeschichtliche Siedlung im Lienzer Becken, Jahrbuch des österreichischen Alpenvereins 1950, 30ff. Öst. Jh. XXXVIII 1950, Beibl. 37ff. Am. Journ. Arch. 54, 1950, 414f. Eine Zusammenstellung der archäologischen Funde aus Osttirol, im Besonderen aus der Zeit von 1943—1944, bringt O. Menghin, Der Schlern 23, 1949, 232ff. und 287ff.

eine Klärung durch die Feststellung, daß das bisher als Westtor angesehene Tor tatsächlich das Osttor der Stadt ist[119].

In Celeia (h. Cilli-Celje, Jugoslavien) sind während des Krieges einige Inschriften herausgekommen[120], meist Grabstelen, ferner eine Janusweihung und eine bisher noch nicht veröffentlichte Juppiterara sowie neuestens eine Sedatusweihung. Auch in Celeia gibt es eine Reihe von ungelösten Fragen. Gerne wüßten wir z. B. die Lage des vorrömischen Oppidums. Sicherlich handelt es sich auch hier um eine planmäßige Neuanlage in der Ebene, wie bei Flavia Solva oder dem pannonischen Neviodunum. Systematische Grabungen in Cilli-Celje sind deshalb sehr erschwert, weil die moderne Stadt über der antiken liegt[121]. Für Flavia Solva bietet die Einleitung zum Katalog der Steindenkmäler auf Schloß Seggau von E. Diez eine gute Darstellung der Geschichte und Kultur dieser Stadt[122]. Die im Spätherbst 1950 wieder aufgenommenen Grabungen auf dem Gebiet der antiken Stadt in Wagna sind noch nicht veröffentlicht.

Die Forschungen im nördlichen Teil Noricums, dem späteren *Noricum ripense*, haben vor allem hinsichtlich Cetium, dessen Lokalisierung lange strittig war, Klarheit gebracht. Es kann keinem Zweifel unterliegen, daß dieses Municipium unter der heutigen Stadt St. Pölten liegt. Gelegentlich der Domrestaurierung 1949 wurden in tieferen Lagen erstmals römische Schichten angeschnitten und systematisch erforscht[123]. Während bisher nur vereinzelte Grabfunde aus St. Pölten bekannt waren, kam jetzt auch zweifellos römisches Mauerwerk zutage. In Favianae, dem h. Mautern a. D., wo später der Hl. Severin seinen Sitz hatte, wurden in mehreren Grabungskampagnen reich ausgestattete Gräber der mittleren Kaiserzeit freigelegt, ferner ein kleines Sacellum[124], das vermutlich den Unterweltsgottheiten geweiht war.

Lentia, das heutige Linz a. D., hatte zwar niemals munizipale Organi-

119. Fr. Miltner, Osttiroler Bote Nr. 39 vom 28. September 1950; Wiener Universitätszeitung vom 15. Dezember 1950, und Miltner, Lavant und Aguntum, Die frühgeschichtlichen Ruinen bei Lienz in Osttirol, Wien 1951, 10ff.

120. Siehe Anm. 43.

121. Die letzten Grabungen 1949/50 haben eine große Tempelanlage freigelegt; die Ergebnisse sind noch nicht veröffentlicht. Kurze Notiz bei J. Kastelic, Varstvo spomenikov (Denkmalspflege) II 1949, 87.

122. Siehe Anm. 112.

123. Anm. 24. Am. Journ. Arch. 54, 1950, 414. A. Klaar, Unsere Heimat NF XVII 1946, 118ff.

124. H. Thaller, Unsere Heimat NF XX 1949, 86ff.; Öst. Jh. XXXVII 1948, Beibl. 185ff. (Heiligtum) und XXXVIII 1950, Beibl. 145ff.; über das hier gefundene Fluchtäfelchen unten Seite 479. Über Mautern allgemein H. Riedl, Mautern zur Römerzeit (Niederdonau, Natur und Kultur 9) Wien 1941, 34 Seiten.

sation, sondern war Ovilavae attribuiert, war aber nach der Not. dign. in der Spätzeit Sitz des *praefectus legionis secundae Italicae partis inferioris Lentiae* und von *equites sagitarii*. Daß ein Siedlungskontinuum vorliegt, beweist der Name der Stadt. Gelegentlich der Restaurierung der schon 799 genannten Martinskirche *(ad ipsum castrum)* wurde unterhalb der Fundamente derselben ein römischer Bau aus dem 1. Jahrhundert n. Chr. gefunden. Ob auch der älteste Teil der Kirche selbst, ein Pfeilerbau, spätrömisch ist, wie vermutet wurde, läßt sich nicht nachweisen[125]. In einem am Altstadtplatz aufgedeckten Bauwerk vermutet W. Jenny einen frührömischen Burgus[126], was für die Frage der frührömischen Grenzsicherung an der Donau wichtig wäre.

Die Erforschung der südpannonischen Städte bleibt in der abgelaufenen Berichtsperiode gegenüber der intensiven Grabungstätigkeit am Limes stark zurück. Eine Ausnahme bildet hier Poetovio. Die gesamten Funde von Poetovio verzeichne ich in der Archäologischen Karte von Jugoslavien, Blatt Ptuj (Pettau) und Rogatec (Rohitsch)[127]. Während des Krieges wurde die spätantike Stadtmauer angeschnitten. Ebenso haben die nach dem Kriege von jugoslavischer Seite unternommenen großen Grabungen wichtige Ergebnisse gezeitigt[128]. Es ergibt sich nunmehr klar, daß wir die vorrömische Siedlung am Schloßberg zu suchen haben. Auch der Kern der römischen Zivilstadt lag am linken Drauufer, und zwar nordwestlich der heutigen Stadt[129], während sich am rechten Ufer eine sekundäre Siedlung entwickelte, die allmählich mit den *canabae* des Lagers bei Haidin, die sich vielleicht ihrerseits an einen vorrömischen vicus anlehnen, zusammenwuchs. Am Schloßberg wurden jetzt auch die spätrömischen Befestigungen mit einer

125. Fr. Juraschek-W. Jenny, Die Martinskirche in Linz ein vorkarolingischer Bau. Linz 1949; Tagungsbericht der Dreiländertagung für Frühmittelalterforschung 39ff.

126. W. Jenny, Jahrbuch der Stadt Linz 1950, CIff. Von W. Jenny auch eine gute Zusammenfassung über Lentia im Tagungsplan der Dreiländertagung 14ff.

127. Siehe Anm. 50. Dazu Blatt Ptuj (Pettau). Die Fortsetzung der Arbeit an der Archäologischen Karte von Jugoslavien ist leider durch den Krieg ganz unterbrochen worden. Für das Blatt Celje (Cilli) lag das Material bereits weitgehend vor. Über Poetovio auch mein zusammenfassender Artikel in der RE s. v. (im Druck).

128. Vorläufiger Bericht von J. Korošec, Report on archaeological excavations on the Castle-hill of Ptuj in 1946 (Berichte der Slowenischen Akademie der Wissenschaften Laibach-Ljubljana Nr. 3) 1947.

129. In Grajena nordwestlich Pettau wurde 1949 auf eine Länge von mehreren hundert Metern die zur Zivilstadt führende, gemauerte Wasserleitung freigelegt (Fr. Stare, Varstvo spomenikov II 1949, 88). Die von mir seinerzeit am rechten Drauufer untersuchte Wasserleitung (siehe oben Seite 455) erweist sich durch die dabei gefundenen Ziegel der leg. XIII Gem. als die Lagerwasserleitung (Archäologische Karte von Jugoslavien, Blatt Rogatec 22 und 27f. mit Abbildung 1f.).

Basilika gefunden. Da die ältesten hier gefundenen Schichten spätneolithisch sind, ergibt sich ein ganz beachtliches Siedlungskontinuum[130].

In Emona wurden jetzt endlich auch Reste der vorrömischen, illyrischen Siedlung aufgedeckt[131]. Daß die römische Kolonie auf dem Gebiet des alten Lagers der leg. XV. Apoll. angelegt worden ist, kann jetzt trotz der Einwände von W. Schmid keinem Zweifel unterliegen[132]. In Neviodunum (Drnovo bei Gurkfeld-Krško) fehlt es an systematischen Grabungen[133]. Das Problem der vorrömischen Siedlung, wie der Name besagt, eine Neugründung der keltischen Latobiker, hat R. Ložar[134] angeschnitten. Auch in Siscia[135], Mursa und Cibalis[136] ist die Terrainforschung nicht weiter gekommen. Und ebenso bleibt die Erforschung der spätrömischen Kaiserresidenz Sirmium auch weiterhin ein dringendes Desideratum[137].

In Sopianae (h. Pécs-Fünfkirchen) wurde 1939 eine weitere bemalte Grabkammer mit Grabkapelle sowie ein Gebäude mit 7 Apsiden aus altchristlicher Zeit entdeckt, desgleichen an der oberen Promenade eine Reihe von Grabkammern[138].

In Savaria (h. Szombathely-Steinamanger) hat St. Paulovics in der Zeit von 1938—1941 erfolgreiche Grabungen unternommen[139] und dabei Reste

130. Die Anm. 128 genannte Arbeit, ferner: J. Klemenc, Le château de Ptuj à l'époque de la décadence romaine. Dela Nr. 4 der Slowenischen Akademie der Wissenschaften Laibach 1950. Die von J. Klemenc als spätantike Befestigungen gedeuteten Mauern scheinen mir schon wegen ihrer geringen Stärke kaum dafür zu sprechen. Der Grundriß deutet wohl eher auf einen typisch gallo-römischen Vierecktempel mit Umgang hin.

131. J. Korošec-Fr. Stare, Dela-Monographs der Slowenischen Akademie der Wissenschaften, Klasse für historische und soziale Wissenschaft 3, Laibach 1950, 7ff.; Fr. Stare, Varstvo spomenikov II 1949, 89f.

132. Siehe Anm. 60.

133. Systematisch untersucht ist lediglich die römische Wasserleitung, die ihren Ausgang bei einer starken Quelle unterhalb des Dorfes Izvir nimmt. Sie ist vor allem durch die ungewöhnlich starke Mauer des castellum aquae (5,15 m) ausgezeichnet (Saria, Serta Hoffilleriana 249ff.).

134. R. Ložar, GMDS XV 1934, 73ff.

135. Die neuen jugoslavischen Grabungen, die unter anderem eine mächtige Mauer (Stadt- oder Lagermauer?) angeschnitten haben, sind noch nicht veröffentlicht.

136. Anton Mayer, Glotta 31, 1948, 114ff. (zur Lage und zum Namen der Stadt).

137. Bericht über ältere Forschungen von V. Hoffiller in dem Anm. 69 genannten Werk Seite 517ff.

138. Gy. Gosztónyi, Arch. Ért. 3. ser. I 1940, 56ff. und III 1942, 196ff.; Gy. Török ebenda 207ff. und Folia archaeologica III—IV. 1941, 125ff.

139. Paulovics Istvan, Savaria-Szombathely topografiájá (Die Topographie von S.-Sz.). Acta Savariensia Nr. 1. Szombathely 1943. 64 Seiten + 116 Abbildungen. Ein vorläufiger Bericht La basilica di S. Quirino nell'antica Savaria erschien Corvina, Rassegna italo-ungherese 1938, Nr. 3. Dazu Arch. Ért. 3. ser. I, 1940, 19ff. Bei Befestigungsarbeiten im südlichen Burgenland wurde am »Geschrieben Stein« die römische Wasserleitung von Savaria angeschnitten. O. Lamprecht, Burgenländische Heimatblätter 10, 1948, 109ff.

des Forums, der Quirinusbasilika mit prächtigen Mosaiken und anderes angeschnitten. Zur Frage der Veteranendeduktion in der Kolonie Savaria hat A. Alföldi jun. einen wichtigen[140] Beitrag und dabei aus den erhaltenen Grabsteinen den Nachweis geliefert, daß ein Teil der Angesiedelten die Kolonie wieder verlassen hat.

Über Carnuntum ist 1949 im Verlag des Österr. Arch. Instituts ein für weitere Kreise bestimmtes Büchlein über die Geschichte und Denkmäler der Stadt erschienen[141], das einen Ersatz für den seit langem vergriffenen Führer von Kubitschek und Frankfurter bieten soll und auch einiges über die seit 1948 wieder aufgenommenen Grabungen bietet. Über die großen, durch den Krieg unterbrochenen und seitdem nicht wieder aufgenommenen Grabungen im Tiergarten von Petronell, die zur Aufdeckung eines großen, palastartigen Gebäudes geführt haben, steht ein ausführlicher Bericht noch aus[142]. Sowohl die Grabungen des Jahres 1939, wie auch die letzten haben sich das Ziel gesetzt, die Anlage der Zivilstadt aufzuhellen. Von besonderem Interesse sind dabei die Hausgrundrisse, die eine Verbindung des nordischen Langhauses, also eines einheimischen Grundrisses, mit südlichen Elementen *(porticus)* bilden[143]. Wir kennen aus Carnuntum bereits vier derartige Grundrisse, wozu noch der Gutshof von Winden a. S. kommt. Untersuchungen, die 1947 von H. Vetters und L. Klima im Lageramphitheater von Carnuntum vorgenommen wurden, haben auf Grund genauer Profilbeobachtungen den Nachweis erbracht, daß der spätere Steinbau einen Holzbau als Vorläufer hatte[144].

Für Vindobona fehlt eine brauchbare Zusammenfassung unserer bisherigen Kenntnis von der antiken Stadt. Der Druck eines im Manuskript fertig gewesenen Führers durch das römische Museum der Stadt Wien ist durch die Vernichtung dieses Museums im Laufe der Kriegsereignisse hinfällig geworden. Eine Kanalverlegung im Zuge Tiefer Graben—Heidenschuß—Irisgasse führte Juli 1948 zur Entdeckung von Fundamenten des südwestlichen Lagereckturmes, was Anlaß zur Vermutung gab, daß die charakteristische Rundung der Naglergasse bei ihrer Einmündung in den

140. A. Alföldi jun., Arch. Ért. 3. ser. IV 1943, 71 ff.

141. E. Swoboda, Carnuntum, Seine Geschichte und seine Denkmäler, Wien 1949. Selbstverlag des Österreichischen Archäologischen Instituts. 71 Seiten + 16 Tafeln. E. Polaschek, Erinnerungsblatt an Carnuntum. Rudolf M. Rohrer-Verlag, Baden bei Wien 1940. 16 Seiten + 12 Tafeln.

142. Vorläufiger Bericht in Fundberichte aus Österreich III² (herausgegeben vom Bundesdenkmalamt Wien), Wien-Horn 1949, 160f. und Tafel VII. Am. Journ. Arch. LII, 1948, 230ff.

143. E. Swoboda a. O. 47ff. Am. Journ. Arch. 54, 1950, 413f. MVFC 1949, 1ff., 1950, 1ff. E. Tolde, Gnomon 22, 1950, 314f.

144. Unsere Heimat 20, 1949, 52ff. Eine größere Arbeit darüber ist im Manuskript fertig, konnte aber noch nicht gedruckt werden.

Heidenschuß nicht, wie man bisher annahm, dem Zuge der römischen Lagermauer folgt, sondern jüngeren Datums ist[145]. Ein weiterer Kanalbau am Hohen Markt legte September 1948 größere, wohlerhaltene Teile von Lagerbauten frei (zwei durch eine Straße getrennte Baukomplexe mit Hypocausten), die A. Neumann mit Vorsicht als Stabsoffiziershäuser deuten möchte. Die Ruinen wurden konserviert und sind heute unter der Fahrbahn des Hohen Marktes sichtbar[146].

In Brigetio haben im Laufe des letzten Dezenniums keine Grabungen stattgefunden. Dagegen veröffentlicht St. Paulovics[147] zahlreiche ältere Funde und Forschungen auf dem Gebiet von Stadt und Lager Brigetio. Die Stelle des Legionslagers ist noch heute im Terrain deutlich erkennbar. Stellenweise hebt sich das Lager noch bis zu 7 m über dem umliegenden Gebiet empor, besonders im Südwesten. An der Nordseite sind die Umrisse dagegen nicht mehr so klar. Hier sind denn auch einige Mißverständnisse den früheren Forschern unterlaufen, insofern sie einen schrägen Abschluß des Lagers annahmen, bis Paulovics durch Nachgrabungen feststellen konnte, daß auch hier der Abschluß ganz regelmäßig mit runden Ecken ist. Dabei ergab sich die merkwürdige Tatsache, daß jenseits der Nordmauer unmittelbar am Donauufer zahlreiche römische Mauerzüge gefunden worden sind, die, nach ihrem massiven Charakter zu urteilen, mit dem Lager irgendwie zusammenhängen. Man vermutet hier Kriegshafen- und Magazinsanlagen. Das Lager hatte eine eigene Wasserleitung, die von Táta in einer Länge von 17½ km bis zur *porta decumana* führte. Auf dem Gebiet der Zivilsiedlung westlich ó-Szöny haben noch keine Grabungen stattgefunden.

Aquincum darf sich rühmen, in der großen Geschichte der Stadt Budapest[148] eine zusammenfassende Darstellung seiner Geschichte, Kultur und Topographie erhalten zu haben, wie keine andere Römerstadt in Noricum oder Pannonien, ja weit darüber hinaus. F. v. Tompa behandelt die Prähistorie, A. Alföldi, dessen Beiträge schon oben mehrfach angeführt wurden, die Geschichte, während L. Nagy, T. Nagy und J. Szilágyi das rein Lokalgeschichtliche und das Christentum übernommen haben. Es ist nur

145. A. Neumann-G. Mazanetz, Die archäologischen Ergebnisse der Kanalverlegung Tiefer Graben—Heidenschuß—Am Hof—Irisgasse 1948. Wiener Geschichtsblätter 5 (65), 1950, 25ff.

146. A. Neumann, Die römischen Ruinen unter dem Hohen Markt (Museumsführer des Historischen Museums der Stadt Wien) Wien 1950, 41 Seiten + 32 Tafeln.

147. Laureae Aquincenses 2, 119ff. L. Barkóczi, Brigetio (Diss. Pann. ser. 2, Nr. 22) 1944 war mir nicht zugänglich.

148. Budapest története I (Geschichte von Budapest): Budapest az ókorban (Budapest im Altertum). Budapest 1942, XXIII + 868 Seiten, 147 Tafeln, 43 Abbildungen und 7 Pläne. Vgl. die Besprechung von A. Betz, Anzeiger für die Altertumswiss. I 1948, 21f.

zu bedauern, daß dieses wirklich hervorragende Werk, da es nur in ungarischer Sprache erschienen ist, nicht die verdiente Beachtung wird finden können. Die Beiträge beschränken sich nämlich nicht nur auf das rein Lokale, sondern stellen — besonders die Alföldis — die Geschichte Aquincums in den großen Rahmen der Reichsgeschichte und bieten daher einen Ersatz für die Geschichte Pannoniens, die wir noch immer vermissen.

Unsere Kenntnis der Topographie und Kultur Aquincums hat sich durch zahlreiche Einzeluntersuchungen und Veröffentlichungen auch sonst in erfreulicher Weise vermehrt. Zwei hervorragend ausgestattete Bände der Budapest Régiségei[149] enthalten ungemein viel neues Material, das im einzelnen hier nicht näher besprochen werden kann. Erwähnen möchte ich nur, daß das zweite, zum Lager gehörige Amphitheater 1940/1941 fertig freigelegt wurde[150] und nun mit seinen 131,9 × 108,4 m Achsenlängen das größte Amphitheater der Donauländer ist.

Die Erforschung der ländlichen Besiedlung bedarf noch vielfach der Klärung[151]. Wir müssen unterscheiden zwischen den Siedlungen der einheimischen bäuerlichen Bevölkerung, die an die vorgeschichtliche Besiedlung anknüpfen, und den der römischen Kolonisation zuzusprechenden größeren Gutshöfen, die für die Romanisierung vielfach größere Bedeutung haben als die Städte. Während erstere bisher nur spärlich festgestellt wurden[152], haben wir durch die letzten Grabungen wieder einige große Gutshöfe kennengelernt. Der große Gutshof von Forst, Gemeinde Thalerhof bei Graz, harrt noch immer der Veröffentlichung[153]. Reicher sind diese Gutshöfe im pannonischen Teil vertreten, begreiflich, da hier die Veteranenansiedlung systematisch erfolgte und einheimisches Land, da erobertes Gebiet, in weitem Maße beschlagnahmt wurde. Hier gab es auch kaiserliche Latifundien (CIL III 4219)[154].

Der Gutshof von Winden a. S. (Burgenland) ist deshalb wichtig, weil er, wie erwähnt, ähnlich den neugefundenen Hausgrundrissen von Car-

149. Bud. Rég. XIII 1943 und XIV 1945.

150. T. Nagy, Bud. Rég. XIII 369ff. (deutscher Text 541ff.).

151. Über die ländliche Besiedlung im Bereich der Ostkarawanken G. Glauert, Kulturlandschaftliche Veränderungen im Gebirgsland zwischen Drau und Sawe bis zum Beginn der deutschen Südostsiedlung. Südostforschungen VII, 1942, 9ff.

152. In der letzten Zeit sind in dieser Hinsicht überhaupt keine Fortschritte zu verzeichnen.

153. Vorläufiger Bericht in Fundberichte aus Österreich III 1942, 67ff.

154. Gedanken über das Nachleben der römischen Flureinteilung in unseren Provinzen äußert E. Klebel, Siedlungsgeschichte des deutschen Südostens (Veröffentlichungen des Südostinstituts München Nr. 14), München 1940, 19f. Mit dem Problem des Nachlebens der römischen Flurverfassung auf dem Gebiet von Oberösterreich hat sich Fr. Brosch in zwei Artikeln im Jahrbuch des ob. öst. Musealvereins befaßt: Romanische Quadrafluren in Ufernoricum (Jb. 94, 1949, 125ff.) und Agrarische Centurien in Lorch? (Jb. 92, 1947, 187ff.).

nuntum, den Einfluß einheimischer Haustypen zeigt und weil hier zum erstenmal im norisch-pannonischen Gebiet Reste einer römischen Weinpresse festgestellt werden konnten[155]. Über den großen Herrensitz bei Parndorf siehe oben S. 463[156].

2. Die Kulturgüter:

Die norisch-pannonische Keramik ist durch zwei größere Arbeiten[157] wesentlich gefördert worden, wobei man allerdings bei der Arbeit von Schörgendorfer ein stärkeres Heranziehen des rheinischen Vergleichsmaterials wünschen würde. Wichtig ist — und das zeigt auch die Materialsammlung von E. Bónis —, daß das einheimische Formengut auch in der römischen Zeit, wenn auch in verbesserter Technik, weiterlebt. Der Einfluß Italiens ist hingegen bei der Gebrauchskeramik nur gering. Wenn erst einmal die bäuerliche Kultur abseits der großen städtischen Zentren genauer erforscht sein wird, wird sich dies wohl noch deutlicher zeigen. Ob man freilich aus der im Lande selbst entstandenen Keramik, wie Schörgendorfer S. 214 — allerdings mit Vorsicht — meint, neue Anhaltspunkte für die Frage, ob Illyrier oder Kelten in den betreffenden Gegenden saßen, wird gewinnen können, scheint mir sehr zweifelhaft. Die rheinische Sigillatafabrikation hat im 2. Jahrhundert n. Chr. auch bei uns zu grober Nachahmung geführt, deren Werkstätten genauer erforscht worden sind[158].

Die einheimische Glasproduktion erfährt eine neue Beleuchtung durch den Fund eines vorzüglich erhaltenen Glasofens in Kreisbach bei Wilhelmsburg (Bez. St. Pölten), dessen zeitliche Stellung allerdings noch einer Klärung bedarf[159].

Die erste systematische Gruppierung der römischen Fibeln in Panno-

155. Saria, Der römische Gutshof von Winden a. S. (Burgenländische Forschungen Nr. 13) 1951.

156. Vorläufiger Bericht von G. Pascher, Burgenländische Heimatblätter 12, 1950, 49ff. Zu den letzten Grabungen einstweilen Anm. 105.

157. A. Schörgendorfer, Die römerzeitliche Keramik der Ostalpenländer. Text- und Tafelband (Sonderschriften des Österreichischen Archäologischen Instituts XIII) 1942, IX und 234 Seiten + 58 Tafeln. Dazu die Besprechung von P. Goeßler, Deutsche Literaturzeitung 1943, 774ff. — E. Bónis, Die kaiserzeitliche Keramik aus Pannonien I. Die Materialien der frühen Kaiserzeit. Budapest 1948, 269 Seiten + 42 Tafeln (Diss. Pann. ser. II., Nr. 20). Besprechung von G. Behrens, Mainzer Zeitschrift XXXVII/XXXVIII 1942/43, 98.

158. Neben den schon früher veröffentlichten Werkstätten des Pacatus von Aquincum (Bud. Rég. XI und Laureae Aquinc. 1, 188ff.) jetzt auch eine Werkstätte in Siscia (L. Nagy, Bud. Rég. XIV 303ff.). Über den Export der Pacatusware nach Moesien A. Alföldi, Folia Archaeologica 1—2, 1940, 97ff.).

159. Ausgegraben von H. Thaller, noch nicht veröffentlicht. Vorläufiger Bericht in Kulturberichte aus Niederösterreich 1950, 8. Folge 31.

nien[160] ist durch eine Arbeit weitergeführt worden, deren Ziel es hauptächlich ist, den Ursprung und die Verbreitung der einzelnen Typen zu klären[161].

3. Das wirtschaftliche Leben:

Die Grabungen des letzten Jahrzehnts haben auch mancherlei Aufschlüsse über das Wirtschaftsleben der beiden Provinzen in der Kaiserzeit gebracht. Es zeigt sich immer wieder, daß wir zunächst einen von Aquileia ausgehenden starken Handelsverkehr aus Italien haben, der aber im Laufe des 2. und 3. Jahrhunderts n. Chr. immer mehr durch Importe aus den rheinischen Industriegebieten verdrängt wird, worauf schon Fr. Fremersdorf, Laureae Aquin. I, 168ff. aufmerksam gemacht hat. Gute Beispiele für den Import aus Italien bieten neue Amphoreninschriften vom Magdalensberg: *Olei Histr(ici)/ flos/ p(ondo) V/ ... Q(uinti) [L]usidi Dex[tri ...]*; *g(arum) Ren(nianum)* usw.[162].

Für die Kenntnis des römischen Weinbaues in Pannonien ist der oben erwähnte Fund von Teilen einer römischen Weinpresse wichtig[163]. Ein für den Altertumsforscher unentbehrliches Handbuch der vor- und frühgeschichtlichen Kultur- und Nutzpflanzen im Ostalpenraum wird H. Werneck, einem Botaniker, verdankt[164]. Die im zweiten und dritten Teil des Werkes gebotene, bis zum Jahre 1949 reichende kritische Übersicht über den bisherigen Fundbestand von Resten dieser Pflanzen umfaßt auch die römische Periode und zeigt, wie wichtig gerade die früher so sehr vernachlässigte Beobachtung auch der bescheidensten pflanzlichen Überreste für die Kenntnis der antiken Landwirtschaft bei uns ist.

Wenig ergiebig waren hingegen die Forschungen der letzten Zeit für den antiken Bergbau in Noricum oder Pannonien. In Hallstatt in Oberösterreich wurde während des Krieges der Spaten angesetzt und dabei in der Lahn die römische Siedlung dieser alten vorgeschichtlichen Salzstätte untersucht[165]. Für den Bergwerksbetrieb selbst haben die Grabungen jedoch nichts ergeben.

160. Ilona Kovrig, Die Haupttypen der kaiserzeitlichen Fibeln in Pannonien (Diss. Pann. ser. II. Nr. 4).

161. E. v. Patek, Verbreitung und Herkunft der römischen Fibeltypen von Pannonien (Diss. Pann. ser. II, Nr. 19), Budapest 1942.

162. R. Egger, Car. 140, 1950, 487ff.

163. Sie stammt aus dem frühen 2. Jahrhundert n. Chr. und zeigt, daß das bekannte Verbot neuer Rebkulturen in den Provinzen durch Domitian wenigstens in Pannonien nicht ganz durchgeführt wurde. Darüber in der Anm. 155 genannten Arbeit.

164. H. Werneck, Vor- und frühgeschichtliche Kultur- und Nutzpflanzen in den Ostalpen und am Rande des Böhmerwaldes. Schriftenreihe der oberösterreichischen Landesbaudirektion Nr. 6. Oberösterreichischer Landesverlag Wels 1949.

165. Morton-Polaschek, Die römische Niederlassung in Hallstatt, Jahrbuch des Vereins für Landeskunde und Heimatpflege im Gau Oberdonau, 91, 1944, 293ff.; Öst. Jh. XXXVI, 1941, 85ff.

XII. Die Religionen

K. Prümm[166] hat zum erstenmal den Versuch unternommen, die für die Geschichte des frühen Christentums besonders wichtigen religiösen Verhältnisse in den einzelnen Provinzen des Imperium Romanum darzustellen, und dabei im besonderen auch die Lage in unseren beiden Donauprovinzen eingehend behandelt. Was man dieser an sich sehr nützlichen Zusammenstellung wünschen möchte, wäre eine größere Vertiefung, ein Eingehen auf die wechselseitige Beeinflussung der verschiedenen religiösen Schichten.

Die alten illyrisch-keltischen Gottheiten wurden auch in römischer Zeit weiter verehrt. Gerade für diese Schichte haben die letzten Forschungen wichtige neue Erkenntnisse gezeitigt.

Vom sogenannten Vierbergelauf, einer eigenartigen Wallfahrt im Herzen Kärntens, bei der an einem Tag vier Berge, alles antike Kultstätten, erstiegen werden mußten, war schon länger vermutet worden, daß er auf römische Kultbräuche zurückgeht. Nach R. Egger wäre eine Erklärung für diesen gewaltigen Flurumgang die, daß es einmal vier Gaue gegeben habe, jeder bewohnt von einem Stamm und im Besitz eines heiligen Berges. Der Vierbergelauf als der gemeinsame Besuch der vier Kultstätten sei der Ausdruck des politischen Zusammenschlusses[167].

In den römischen Tonmasken von Mautern a. D., die jetzt eine eingehende Behandlung durch H. Kenner erfahren, liegt gleichfalls altes keltisches Brauchtum vor, das in den alpenländischen Perchten und ähnlichen Umzügen noch heute weiterlebt[168].

Mit den Unterweltgottheiten der Festlandskelten beschäftigt sich R. Egger[169]. Ausgangspunkt für seine über den engen Rahmen der Provinz hinausreichenden Untersuchungen ist einmal die von Fr. Jantsch entdeckte Weihinschrift an den Dis Smertrius von Großbuch, westlich des Ulrichsberges, dann zwei Fluchtäfelchen aus Brigantium (Bregenz) mit Nennung des aus Lukian bekannten Ogmius. Egger weist nach, daß es sich bei beiden um Totengötter handelt. Wie immer versucht er auch eine Brücke vom Altertum zum Mittelalter zu schlagen und das Fortleben dieser Keltengötter im Volksglauben aufzuzeigen.

Das gilt auch für die neue Untersuchung, die Egger dem von ihm schon einmal behandelten *Genius cucullatus* aus Wabelsdorf in Kärnten widmet[170].

166. K. Prümm, Religionsgeschichtliches Handbuch für den Raum der altchristlichen Umwelt. Freiburg i. Br. 1943.

167. G. Graber, Volksleben in Kärnten 13 ff. R. Egger, Car. 136.—138., 1948, 205 f.

168. H. Kenner, Öst. Jh. XXXVIII 1950, Beibl. 161 ff.

169. R. Egger, Aus der Unterwelt der Festlandskelten, Öst. Jh. XXXV 1943, 99 ff.

170. R. Egger, Der hilfreiche Kleine im Kapuzenmantel, Öst. Jh. XXXVII, 1948, 90 ff.

Egger hat seinerzeit auf eine ähnliche Gestalt im griechischen Götterglauben, den kleinasiatischen Telesphoros[171], hingewiesen und seinen Kult mit den keltischen Galatern in Verbindung gebracht. Die Einwände, die K. Kerényi, Heichelheim, Bulle[172] und andere erhoben hatten, veranlaßten Egger zu einer neuerlichen Durcharbeitung dieses Problems. Der hilfreiche Kleine im Kapuzenmantel gehört der keltischen Volksreligion an. Als Helfer im Alltag wenden sich auch die Kranken an ihn, darum seine Verbindung mit dem Asklepios- und Hygieiakult. Besonders anregend sind wieder Eggers Ausführungen über das Weiterleben dieser Gestalt im Mittelalter und in der Neuzeit. Wenn im oberen Drautal das Pechmandel, das in einen Mantel gehüllt den Schlaf bringt, heute noch Nörggele heißt, deutet dies Egger als kleinen Noriker.

In Wabelsdorf selbst, wo die Cucullatus-Ara 1930 zufällig gefunden worden ist, konnte erst jetzt nach 17 Jahren eine systematische Grabung vorgenommen werden[173], die zwar keine neuen Inschriften erbrachte, wohl aber zur Aufdeckung eines ganzen ländlichen Tempelbezirkes mit sechs Kapellen und einer Zisterne sowie einem gemauerten Wasserbecken geführt hat. Der heilige Bezirk, der uns einen Einblick in das religiöse Leben des Landvolkes gewährt, war mit einer unregelmäßigen Umfassungsmauer umgeben. Nach den keramischen Resten zu schließen, reichte die Benützung des Heiligtums von der La-Tène-Zeit bis ins 4. Jahrhundert n. Chr. Wie es in Noricum üblich ist, wurden dann in christlicher Zeit die heidnischen Denkmäler zerschlagen und sorgfältig vergraben.

Es ist für die Abgeschlossenheit des binnennorischen Gebietes, besonders Kärntens, sehr bezeichnend, daß wir gerade von hier schon eine ganze Anzahl ländlicher Tempelbezirke kennen. Beim Bau der Reichsautobahn wurde 1939 in Baldersdorf, etwas östlich von Spittal a. Dr., neben stark zerstörten Wohnbauten und Anlagen zur Eisenverhüttung, ein ummauerter Tempelbezirk mit zwei Höfen gefunden. Im östlichen stand ein typisch gallorömischer Vierecktempel, im westlichen neben einem wohl als Versammlungsraum zu deutenden Gebäude ein heiliger Brunnen. Ein zweiter Tempel dieser Art lag östlich außerhalb des umfriedeten Bezirkes. Beide *sacella* unterscheiden sich gegenüber der westgallischen Form dadurch, daß

171. Eine Telesphorosweihung, die erste aus norisch-pannonischem Gebiet, ist 1941 bei den Grabungen des Museum Aquincense zutage gekommen. Die Ara ist von einem *vet(eranus) leg. IIII Fl(aviae) ex opt(ione) val(etudinarii)* gesetzt. J. Szilágyi, Die in Aquincum stationierten römischen Truppenkörper (Studien aus der Vergangenheit von Budapest IX 1941) SA. 10ff. und Abbildung 47.

172. H. Bulle, Keltische Brautfahrt, etrusk. Hades und der genius cucullatus, Öst. Jh. XXXV 1943, 138ff. Hier auch eine neue Deutung des Maria-Saaler-Reliefs mit der Wagenfahrt.

173. H. Vetters, Der heilige Bezirk von Wabelsdorf, Car. 1948, 280ff.

die Cella ganz an die Rückwand des Umganges geschoben ist. Welcher Gottheit der Tempelbezirk geweiht war, ließ sich nicht mehr feststellen, da Inschriften oder Skulpturen fehlen[174].

Am Fuß des Burgstalls von St. Margarethen im Lavanttal, der den seinerzeit von R. Egger aufgedeckten Mars-Latobius-Tempel trägt, wurde eine aus Bruchsteinen gefügte und ursprünglich wohl mit einem Holzdach überdeckte heilige Stiege freigelegt, die zu einem unmittelbar am Flußufer liegenden Brunnenschacht führt[175]. Die wenigen Fragmente des marmornen Kultbildes aus dem Heiligtum am Burgstall hat C. Praschniker zu ergänzen versucht[176]. Der Gott ist unbekleidet, der Mantel hängt über die linke Schulter. Die Rechte hielt den Helm, während die Linke einen Gegenstand trägt, den Praschniker als Wurfholz, als *pedum*, deuten möchte. Auch vom Schild sind Reste vorhanden. Obwohl es sich hier um eine einheimische keltische Gottheit handelt, gehört der Bildtypus doch ganz in den Bereich der klassischen Kunst. Diese Abhandlung gibt Praschniker Anlaß, die zahlreichen norischen Marsreliefs einer Sicht zu unterziehen. Die uns erhaltenen Denkmäler variieren mehr oder weniger das bekannte Kultbild im zentralen Heiligtum am Magdalensberg (vgl. oben S. 440). Nur wenige Reliefs stellen einen anderen Typus dar.

Diese zahlreichen Marsweihungen aus Noricum zeigen, daß wir hier keineswegs immer den römischen Mars vor uns haben, sondern in der *interpretatio Romana* eine einheimische Gottheit. Desgleichen verrät der bereits 1932 entdeckte Juppiteraltar im oberösterreichischen Landesmuseum in Linz a. D., dem E. Polaschek eine längere Abhandlung widmet[177], nur durch das eine Seitenrelief, das den Gott mit einem kleinen, an einem breiten Schaftholz aufgesteckten vierspeichigen Rad in der Rechten zeigt, daß wir uns hier nicht im klassisch-römischen Bereich befinden. Die nächsten Parallelen führen in die Rheinpfalz und die Trierer Gegend.

Nur in wenigen Fällen ist einmal der einheimische Name inschriftlich bezeugt, jeder Neufund daher ein Gewinn. So haben die Grabungen am Ulrichsberg in Kärnten eine Weihung an den Gott Casuontanus gebracht, der hier zusammen mit der Isis Noreia verehrt wurde[178]. Der Name des Gottes ist von einem Ortsnamen Casuontum bzw. Casuntum abgeleitet.

174. C. Praschniker, Ausgrabungen in Baldersdorf (Kärnten), Anzeiger der Akademie der Wissenschaften Wien, philologisch-historische Klasse 1940, XII—XV, 112ff.; H. Dolenz, Car. 132, 1942, 28ff.

175. E. Swoboda, Car. 131, 1941, 303ff.

176. C. Praschniker, Die Skulpturen des Mars Latobius von St. Margarethen i. L. Öst. Jh. XXXVI 1946, Beibl. 15ff.

177. E. Polaschek, Ein norischer Radgott, Car. 132, 1942, 53ff.

178. R. Egger, Der Ulrichsberg, ein heiliger Berg Kärntens. Car. 140, 1950, 44ff. Hier auch der eigenartige Doppeltempel der beiden Gottheiten. Das Kultbild der hier

Die nur in der Dativform Vibebos auf zwei Inschriften aus Warmbad Villach bekannten Quellgöttinnen, deren Namen R. Egger[179] mit den im norisch-pannonischen Raum bekannten Eigennamen Vibenus und Vibena zusammenstellte, deutet jetzt H. Vetters als »die Sprudelnden« und möchte in einem kleinen, ebenfalls aus Warmbad Villach stammenden Marmorköpfchen das Bild einer dieser Quellgottheiten erkennen[180].

Gegenüber diesem reichen Material aus Noricum treten die einheimischen Religionen in Pannonien stark zurück. Die starke Durchdringung des flachen Landes mit romanischen Neusiedlern macht sich auch in den Kultdenkmälern bemerkbar. Abgesehen von Poetovio im Westen, wo z. B. die Denkmäler der Nutrices Aug.[181] das keltische Substrat vertreten, finden sich kaum irgendwelche Relikte zweifellos einheimischer Kulte. Bei einer neuen, von einem Tribun der *leg. II. Adiutrix p. f. Sever.* dem *Hercules Illyricus* geweihten Ara aus Aquincum[182], die der Herausgeber in die Zeit des Alexander Severus datiert, kann man bezweifeln, ob es sich um die *interpretatio Romana* einer einheimischen Gottheit handelt oder ob es sich hier nicht vielmehr um die dem 3. Jahrhundert n. Chr. durchaus geläufige ehrende Bezeichnung *Illyricus* bzw. *Illyricianus* handelt. Auch die Denkmäler eines kleinen ländlichen Quellheiligtums aus der Gegend zwischen Breitenbrunn und Purbach im Burgenland mit Weihungen an die Fortuna Augg. und die Nymphen gehören in den nationalrömischen Bereich[183]. Eher liegt in den Silvanus-Weihungen, deren mehrere aus Brigetio neu bekannt geworden sind[184], eine *interpretatio Romana* des bekannten illyrischen Silvanus domesticus vor, dem auch eine neue Ara aus Carnuntum geweiht ist[185].

Um so zahlreicher sind dagegen die Weihdenkmäler aus dem Bereich der nationalrömischen Religion, die auf pannonischem Boden, vor allem am Limes, neu zutage getreten sind. Sie alle anzuführen verbietet der Raum. Erwähnt sei nur eine Bauinschrift aus Brigetio[186]: *Apollini et Hygiae /*

verehrten Isis Noreia ist Gegenstand einer eingehenden Abhandlung von C. Praschniker, Car. 131, 1941, 262ff. Der zugehörige Kopf wurde von Praschniker gefunden. Vgl. auch M. Silber, Isis-Darstellungen in keltisch-germanischer Auffassung. Ein Beitrag zur Deutung der »Noreia Isis«, Car. 132, 1942, 21ff.

179. Car. 125, 1935, 133ff.

180. H. Vetters, Vibes, Car. 140, 1950, 140ff. Vgl. auch H. Krahe, Die illyrische Namengebung, Würzburger Jahrbuch I 1946, 203f.

181. Diese Denkmäler neuerdings zusammengestellt AIJ Nr. 324—335.

182. J. Szilágyi, Neue Militärinschriften aus Aquincum (Studien aus der Vergangenheit von Budapest VIII, 1941) SA. 8ff.

183. Saria, Burgenländische Heimatblätter 13, 1951 7.

184. St. Paulovics, Laureae Aquincenses 2, 129 und 134f. L. Barkóczi, Arch. Ért. 3. ser. VI/VII 1944/45, 177.

185. A. Betz, Öst. Jh. XXXVII 1948, Beibl. 260ff.

186. Paulovics, a. O. 124f.

Q. Ulp(ius) Felix Aug(ustalis) m(unicipii) / Brig(etionis) porticum / a portis II ad fontem Salutis a solo inpendi(i)s / suis fecit et / ad epulas privileg(io) colleg(ii) centon(ariorum) / haberi iussit praef(ecto) Iul(io) Sabino / q(uin)q(uennale) Presente et Extric(ato) co(n)s(ulibus) noni(s) No(vembribus?) = 217 n. Chr. Der Stifter taucht auch in der Weihung CIL III 10972 auf. Ebenfalls aus Brigetio stammt eine Weihung an die *Nundina Aug.*[187]. Aus den Mauern des spätrömischen Kastells von Kőrnye wurde eine aus Brigetio hierher verschleppte Ara gezogen mit der für den Kaiserkult wichtigen Inschrift: *Iul(iae) Aquiliae / Severae sanc/tissimae Aug(ustae) / matri castro/rum senatus / ac patriae. / Ordo / mun(icipii) B[ri]g(etionis)*[188]. Die beiden ersten Zeilen stehen in Rasur, doch hat der Herausgeber A. Radnóti den Namen der Kaiserin, der Gemahlin Elagabals, aus den Resten der beiden Zeilen ergänzen können. Damit wäre das erste epigraphische Denkmal dieser Kaiserin gegeben.

Entgegen der von Mommsen CIL III p. 432 und anderen geäußerten Vermutung, daß in Stuhlweißenburg (Székesfehervár) bzw. im benachbarten Sárpentele, der Sitz des unterpannonischen Provinziallandtages und damit auch des provinzialen Kaiserkultes gewesen sei, weist Alföldi[189] nach, daß es sich bei allen den hier gefundenen Inschriften um Steine handelt, die aus Aquincum hierher verschleppt worden sind, demnach auch Aquincum der Sitz der *concilia* war. In dieser Hinsicht ist besonders wichtig die Inschrift CIL III 3343, die von den versammelten Dolichenuspriestern der gesamten Provinz geweiht ist. Alföldi setzt die Inschrift ans Ende des 3. oder Anfang des 4. Jahrhunderts n. Chr. und bringt sie in Zusammenhang mit der letzten Christenverfolgung unter Diocletian. Die Dolichenuspriester seien damals zu einer Loyalitätskundgebung in der Hauptstadt versammelt worden.

Während die oben erwähnte Fluchtafel aus Brigantium (Bregenz) uns einen Einblick in den Unterweltsglauben der keltischen Bevölkerungsschicht gewährt, führt uns eine neue Fluchtafel, die in dem S. 467 erwähnten Heiligtum in Mautern a. D. (Favianae) gefunden wurde, in den Bereich der klassischen Unterweltsgottheiten: *Pluton sive⟨m⟩ Iov/em infernum dici opor⟨no⟩/tet Eracura Iuno / inferna acciet(e) ia(m) c(e)lerius / infra scribtum e(t) tradite⟨i⟩ / Manibus / Aurelium Sinnianum Ceserianum* (der Name ist verkehrt geschrieben). / *Sic, Silvia, inversu(m) m/aritu(m) c⟨e⟩ernis quom/modi nomen il(l)ius / scribtum est*[190].

Als dritte Schichte kommen nun alle die verschiedenen orientalischen Kulte, die der gesteigerte Verkehr in die beiden Donauprovinzen gebracht

187. Paulovics, a. O. 126.
188. A. Radnóti, Laureae Aquincenses 2, 98 ff.
189. Arch. Ért. 3. ser. I 1940, 214 ff.
190. R. Egger, Öst. Jh. XXXVII 1948, 112 ff.

hat. Vor allem aber sind diese Religionen am Limes wesentlich stärker vertreten als im Hinterland. Der Mithraskult ist durch zwei neue Mithraeen in der Zivilstadt von Aquincum vertreten[191], darunter in einem eine Weihung an *Fonti Dei*. Auch Brigetio weist eine neue Weihung an den mithrischen Cautopates auf; Stifter ist ein *Iul. Karodius nat(ione) Gallus*[192], ferner ein sehr interessantes Bronzerelief mit der Stiertötung, veröffentlicht von A. Radnóti und Fr. Cumont[193]. Die untersteirischen Mithrasdenkmäler — die stärkere Verbreitung daselbst nimmt sicher von Poetovio ihren Ausgang — hat W. Schmid im Zusammenhang mit der Veröffentlichung des Mithraeums von Zgorn. Pohanica bei Rann a. S. zusammengestellt[194].

Für die Denkmäler des Dolichenuskultes bietet jetzt A. H. Kan in der Neuausgabe seiner 1901 erschienenen Dissertation eine ähnliche, dem Umfang nach freilich wesentlich kleinere Sammlung, wie Cumont im zweiten Band seiner Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra[195]. Den wichtigsten Platz nehmen die Denkmäler des schon von R. Noll vorläufig veröffentlichten Dolicheneums von Mauer a. d. Url ein[196]. Pannonien hat einstweilen unter allen römischen Provinzen die meisten Dolichenus-Inschriften und -Denkmäler aufzuweisen[197]. Das von F. Lang bisher nur in ungarischer Sprache veröffentlichte Dolichenusheiligtum von Brigetio ist jetzt auch in deutscher Sprache zugänglich[198]. In Ovilava (Wels) ist das Fragment einer Inschrift zutage gekommen, das ein *cenatorium*, also den Raum für die Kultmahle der Dolichenusverehrer, erwähnt[199].

Die syrische Dea Baltis ist durch eine neue Inschrift aus Brigetio im Kreise der orientalischen Gottheiten vertreten[200].

191. T. Nagy, Bud. Rég. XIII 1943, 384ff. (deutsch 549f.).
192. St. Paulovics, a. O. 139f.
193. Arch. Ért. VII—IX 1948, 137ff.
194. Schild von Steier, Beitr. zur steirischen Vor- u. Frühgeschichte I. Graz 1945, 10ff.
195. A. H. Kan, Juppiter Dolichenus. Sammlung der Inschriften und Bildwerke, Leiden 1943. Wichtige Ergänzungen gibt R. Noll, Anzeiger f. d. Altertumswiss. IV 1951, 37ff.
196. R. Noll, Zu den Silbervotiven aus dem Dolichenusfund von Mauer a. d. Url. Öst. Jh. XXXVIII 1950, Beibl. 125ff. R. Noll, Führer durch die Sonderausstellung »Der große Dolichenusfund von Mauer a. d. Url. 2. und 3. Auflage. Wien 1941. Unterdessen ist ein weiteres jener merkwürdigen Silbervotive — diesmal mit Weihung an *Herquli Aug.* — aus diesem Fund aufgetaucht, für die Noll als Ausgangspunkt die Darstellung einer Palme voraussetzt. Auf Grund der Inschrift CIL III 4806 nimmt er ferner für diese Votive die antike Bezeichnung *emblema (emblematum)* an.
197. F. Lang, Laureae Aquincenses 2, 165.
198. F. Lang, ebenda.
199. A. Betz, Car. 131, 1941, 318ff. Öst. Jh. 33, 1941, Beibl. 75ff.
200. St. Paulovics, a. O. Während R. Egger, Wiener Studien 54, 183ff, in Zeile 1 der von V. Kuzsinszky, Bud. Rég. 12, 1937, 135ff. veröffentlichten Weihinschrift an die Dea Syria den verlorenen Namen der zweiten weiblichen Gottheit mit der sonst in Pannonien unbekannten Simea ergänzen möchte, tritt Alföldi, Arch. Ért. 3. ser. I 1940, 227f. wieder für die schon von Kuzsinszky vorgeschlagene Dea Baltis ein.

Die Denkmäler des ägyptischen Kultes in Aquincum behandelt A. Dobrovits[201]. Im Unterschied etwa zu Poetovio[202] ist die Zahl der inschriftlichen Denkmäler, die ägyptische Gottheiten erwähnen, sehr spärlich, meist zeugen nur Bronzestatuetten für die Anwesenheit von Verehrern dieser Gottheiten. Für das starke Eindringen ägyptischer Glaubensvorstellungen in Noricum ist die eigenartige Gleichsetzung der norischen Landesmutter Noreia mit Isis ein schöner Beweis[203].

In den orientalischen Kulturkreis führen auch die Astralsymbole, die sich auf Grabsteinen selbst der einheimischen Bevölkerung finden. L. Nagy beschäftigt sich in einer längeren Abhandlung damit[204].

In diesen Kreis gehört auch ein spätantiker Zaubertext auf einem Silberplättchen aus Ságvár, der den schon seinerzeit von A. Barb veröffentlichten aus Carnuntum entspricht. Er ist von M. Kubinyi in einer guten Abbildung, aber ohne Transkription und Kommentar veröffentlicht[205].

XIII. Das Ende der Römerherrschaft

Einen kurzen, jedoch wie immer sehr anregenden und gedankenreichen Überblick über die Geschichte der Ostalpenländer in der Spätantike mit besonderer Berücksichtigung der kulturellen Verhältnisse verdanken wir R. Egger[206].

Neben den Ergebnissen der Ausgrabungen ist unsere Hauptquelle für die spätantiken Verhältnisse am Limes die Vita S. Severini des Eugippius. Sie hat nach dem Kriege zwei Neuausgaben mit Übersetzung und Kommentar erfahren[207]. Vor allem die Ausgabe von R. Noll darf in jeder Hinsicht als gelungen bezeichnet werden. Die Einleitung gibt einen knappen, aber recht guten Überblick über Werden und Vergehen von Noricum, vor allem

201. A. Dobrovits, Bud. Rég. XIII 1943, 47ff. (engl. Résumé 494ff.).
202. Saria ČZN 32, 1937, 20ff.
203. Siehe Anm. 178.
204. L. Nagy, Laureae Aquincenses 2, 232ff.
205. Arch. Ért. VII—IX 1948, 276f.
206. R. Egger, Die Ostalpen in der Spätantike (Das neue Bild der Antike II. Leipzig 1942) 395ff.
207. Eugippius, Leben des heiligen Severin, übersetzt und erläutert von Mauriz Schuster. Wien, Ringbuchhandlung A. Sexl 1946, 198 Seiten. — Eugippius, Das Leben des heiligen Severin. Lateinisch und Deutsch. Anhang: Denkmäler des frühen Christentums in Österreich von Rudolf Noll. Linz a. D. Österreichischer Verlag für Belletristik und Wissenschaft 1947, 216 Seiten. — Den literarischen Charakter der Vita und deren Zuverlässigkeit behandelt Walther Bulst, Eugippius und die Legende des heiligen Severin (Die Welt als Geschichte X 1950, 18ff.) und hebt die kluge Anschaulichkeit und Zuverlässigkeit des Eugippius hervor.

aber über die kulturellen Verhältnisse zur Zeit des hl. Severin. Sehr zu begrüßen ist auch der Anhang, eine Zusammenstellung der Denkmäler des frühen Christentums in Österreich.

Die Vita S. Severini ist auch, wie schon der Untertitel der zweiten Auflage besagt, das Kernstück eines Buches von Fritz Kaphahn über die Völkerwanderungszeit[208]. Auch Kaphahn gibt zunächst einen Überblick über die Geschichte der Römerherrschaft in Noricum, die freilich schon daran krankt, daß der Verfasser von den Ergebnissen der neueren archäologischen Forschung fast keine Notiz nimmt. Dadurch ist es ihm auch entgangen, daß wir seit 1936 in Lauriacum eine frühchristliche Kirche aus der Zeit des Severin kennen. Das Hauptanliegen des Buches ist jedoch, die Gründe für den Verfall der antiken Kultur aufzuzeigen, wobei Kaphahn zu dem Ergebnis kommt, daß die antike Menschheit physisch, vor allem aber seelisch krank wurde. So anregend auch manches ist, im allgemeinen wird man doch gegenüber den Ausführungen des Verfassers skeptisch sein.

Kaphahn geht auch auf die — im Grunde genommen doch unlösbare — Frage nach der Herkunft des Heiligen ein und hält ihn für den Sohn eines römischen Offiziers germanischer Abstammung. I. Zibermayr in seinem umfangreichen Werk über Noricum, Bayern und Österreich[209], das das Werden und die Entwicklung des Landes Oberösterreich aufzeigen will, möchte dagegen in Severin einen Pannonier erkennen, wie denn Zibermayr überhaupt das Bestreben hat, das Christentum im norischen Donauabschnitt von Sirmium ausgehen zu lassen und die Bedeutung Aquileias einzuschränken[210].

Auch im abgelaufenen Dezennium haben die Ergebnisse neuer Grabungen (Aguntum, Ulrichsberg u. a.) Licht über die spätantiken Siedlungsverhältnisse von Noricum gebracht, während Pannonien nach dem Zu-

208. Fr. Kaphahn, Zwischen Antike und Mittelalter. Das Donau-Alpenland im Zeitalter St. Severins. 2. Auflage. München, Hermann Rinn o. J. (1948). 236 Seiten. Die erste Auflage erschien 1944 im Verlag von Georg D. W. Callway und Rud. M. Rohrer, München-Wien und hatte 16 Tafeln. Wenn der Herausgeber im Nachwort zur zweiten Auflage erklärt, daß der Text sorgfältig durchgesehen worden sei, so beschränkt sich dies wohl nur auf einige heute politisch anstößige Stellen. Sachliche Irrtümer — und deren gibt es mehrere —, ja selbst Druckfehler wurden glatt wieder abgedruckt. Zum Beispiel spricht der Verfasser einmal von Poetovium, dann von Poetovia, ohne zu wissen, daß die Stadt richtig Poetovio heißt. Aber das kann passieren, wenn man sich hinsichtlich Noricum hauptsächlich auf das 1827(!) erschienene Buch von A. v. Muchar, Das römische Noricum stützt. Vgl. auch die Besprechung von W. Enßlin, Historische Zeitschrift Bd. 170, 1950, 107ff.

209. Ignaz Zibermayr, Noricum, Bayern und Österreich 47. Verschiedene Einwände erhebt die Besprechung des Werkes durch H. Pirchegger, Zeitschrift des Historischen Vereins für Steiermark XXXIX 1948, 169ff.

210. Anders R. Egger, Der heilige Hermagoras 9ff. (= Car. 134.—135., 1947, 18ff.).

sammenbruch des Donaulimes dem Reich schon früher verlorenging. Neben Egger in dem oben erwähnten Artikel hat sich vor allem Fr. Miltner mit der Frage des Siedlungswesens im Noricum der Spätantike beschäftigt[211]. Wie wir aus der Vita S. Severini ersehen, hat die Zivilbevölkerung im Limesgebiet das freie Land weitgehendst aufgegeben und sich in die befestigten Kastelle zurückgezogen, die von ihren Besatzungen teils geräumt waren, teils, wie die alten Legionslager, wegen des verminderten Sollbestandes der Truppen auch für die Zivilbevölkerung nunmehr genügend Raum boten. In Wien wanderten die Bewohner der Zivilstadt am Rennweg schon gegen Ende des 4. Jahrhunderts in das verödete Militärlager ein. Die mittelalterliche Stadt hielt sich bis etwa 1100 in diesen Räumen und überschritt sie erst später[212]. Sehr bezeichnend ist, daß wir im Limesgebiet zwar die antiken Stadtnamen erhalten haben, dagegen so gut wie keine romanischen Dorfnamen. Schließlich mußte die Bevölkerung auch die Städte räumen.

In Binnennoricum finden wir dagegen andere Verhältnisse, eine Rückkehr zu den prähistorischen, geschützten Höhensiedlungen. Die Städte halten sich zwar länger als im Norden, Alarich scheint sogar 408, als er den Versuch unternahm, aus den beiden norischen Provinzen Venetia-Histria und Dalmatien eine germanische Grenzmark zu bilden[213], in Virunum seine Residenz gehabt zu haben. Das nichtummauerte Flavia Solva im Osten ging als erste binnennorische Stadt bald nach 400 unter. Virunum, das gleichfalls nie ummauert war, hatte zur Zeit des hl. Severin seine Stelle als Hauptstadt bereits an das geschütztere Teurnia abgetreten; der Name der Stadt hat sich nicht ins Mittelalter hinübergerettet[214]. Teurnia wird wohl beim Slaweneinbruch zerstört worden sein, der Name hat sich als landschaftliche Bezeichnung (Lurnfeld) erhalten. Poetovio (h. Pettau-Ptuj) und Celeia (h. Cilli-Celje), wo die mittelalterliche Stadtmauer auf der spätantiken aufzusitzen scheint, müssen sich, da die antiken Namen auch für die spätere Siedlung erhalten blieben, irgendwie gehalten haben. Für Poe-

211. Fr. Miltner, Zum Siedlungswesen im Norikum der Spätantike, Car. 140, 1950, 278 ff.

212. K. Oettinger, Das Werden Wiens (im Druck); Tagungsbericht der Dreiländertagung für Frühmittelalterforschung in Linz a. D. 1949, Linz 1950, 49. Vgl. auch E. Polaschek-H. Ladenbauer-Orel, Traismauer, Öst. Jh. XXXVII 1948, Beibl. 199 ff.

213. R. Egger, Das neue Bild der Antike II 395.

214. Der Versuch E. Klebels, Car. 131, 1941, 150 ff., den Namen des Maraunberges, nördlich des Zollfeldes, von Virunum abzuleiten, begegnet berechtigten Zweifeln. — I. Zibermayr, a. O. 55 möchte in der von Procop. bell. Got. III 33 genannten *πόλις Νωρικόν* entgegen Egger, Wiener Studien 47, 151, der darunter mit Recht die Untersteiermark versteht, Virunum erkennen, das also 546 in den Händen der Ostgoten und Langobarden gewesen sei und deshalb seine Stelle als Hauptort von Noricum mediterraneum an Teurnia abgetreten habe. Vgl. auch R. Egger, Car. 136.—138, 1948, 205 f.

tovio ist durch die jüngsten Grabungen nachgewiesen[215], daß die Reste der romanischen Bevölkerung den Schloßberg, die Stelle der prähistorischen Siedlung aufgesucht haben. Und dasselbe ist der Fall in Flavia Solva, wo sich der Stadtname als Fluß- und Bergname gehalten hat (Sulm, Silberberg). Wo es geht, sucht man die alten vorrömischen Siedlungsplätze auf geschützter Bergeshöhe auf.

An strategisch wichtigen Punkten entstanden Befestigungsanlagen mit verhältnismäßig großen, unverbauten Innenflächen. Sie boten der in der Umgebung wohnenden Landbevölkerung in Zeiten der Not eine Zufluchtsmöglichkeit. Ein neues Beispiel dafür ist die Fliehburg, die F. Miltner am Lavanthügel südwestlich Aguntum untersucht hat[216]. Ein Mauerring von 875 m Ausdehnung umschließt eine Fläche von rund 27000 m². Miltner denkt hinsichtlich der Datierung dieser Befestigung »an die Unruhe, welche durch den von Stilicho schließlich glücklich abgewiesenen Einbruch der Vandalen gerade über die norischen Gebiete kam und in den folgenden Jahren durch die zum Teil sehr heftigen Auseinandersetzungen zwischen der weströmischen Regierung und Alarich im südlichen Alpenraum eine Verstärkung erfuhr«. Es sind die Vorläufer der mittelalterlichen Burgen. Abseits der großen Verkehrswege bauten sich die Provinzialen unter Anleitung durch Sachverständige und mit Unterstützung des Staates selbst ihre befestigten Höhensiedlungen. In Vranje bei Lichtenwald (Sevnica an der Save) wurde seinerzeit eine derartige Anlage ausgegraben. Auf dem Reichenegg bei St. Georgen a. S. (Sv. Jurij ob juž. žel.) mit seinen hallstättischen Fundplätzen dürfte eine ähnliche spätantike Höhensiedlung gewesen sein. W. Schmid hat hier 1942 angeblich ein gotisches Haus gefunden[217].

Auch am Südfuß der Karawanken scheinen spätantike Befestigungsanlagen zu liegen. Oberhalb Bašelj, nordwestlich Preddvor (Höflein), liegt am Fuß des Storschitsch bei der Lorenzikirche ein »Gradišče« (= Burgstall), in dem R. Ložar gegraben hat. Ein Bericht darüber ist noch nicht

215. Siehe oben Anm. 128.

216. Siehe oben Anm. 118. Über das spätantike Kastell am Hoischhügel bei Thörl-Maglern in Kärnten und den hier gefundenen Goldschatz, vermutlich der Wehrsold germanischer Grenzer, R. Egger, Mitteilungen der numismatischen Gesellschaft Wien, III 1941, 31 f.

217. Joanneum (Graz) VI 1942, 275 f. W. Schmid wollte die ganze Höhensiedlung am Reichenegg als ostgotisches Dorf ansprechen (Untersteirischer Kalender 1944, 77 ff.). Solange keine zwingenden Gründe vorliegen, müssen wir dieser Deutung skeptisch gegenüberstehen, denn die Lage auf dem 570 m hohen, allseits steil abfallenden Triaskegel spricht nicht sehr dafür. Der Berg liegt abseits der antiken Verkehrswege und ich möchte in dieser spätantiken Siedlung eher eine Fliehburg der kelto-romanischen Bevölkerung sehen, die sich vor den an den Hauptstraßen siedelnden Germanen in diese entlegenen Gebiete zurückgezogen hat.

erschienen, nur die vorgefundene Keramik ist ausführlich veröffentlicht[218]. Nach den kurzen Bemerkungen Ložars (S. 200, Anm. 3) waren die Grundmauern des Kastells, besonders die Mauertechnik, sicher antik. Schließlich deutet auch der Name, wie M. Kos in einer Arbeit über »Walchen und Walchennamen unter den Slowenen«[219] vermutet, auf romanische Reste in frühmittelalterlicher Zeit. Ložar möchte in dem Kastell von Bašelj einen der bei Geogr. Rav. 58 (ed. Schnetz) angeführten Orte sehen.

Die letzte Form der spätantiken Siedlung, zu welcher die Not die Bauern zwang, ist die Höhensiedlung weit über der Ackerzone. R. Egger hat so ein bescheidenes Almdorf mit seiner Kirche auf dem schon in frührömischer Zeit besiedelten Ulrichsberg untersucht[220], der wie in vorgeschichtlicher Zeit jetzt wieder guten Schutz bot. Zahlreiche Almhäuser sind bei den Grabungen gefunden worden. Mitten unter ihnen die Kirche, deren Form freilich zum guten Teil nur mehr an den Fundamentgruben erkenntlich war. Die Ausstattung der Kirche war recht bescheiden, sie hatte aber doch Mosaikboden.

Für Pannonien fehlt uns eine so hervorragende Quelle zur spätantiken Geschichte wie es die Vita S. Severini für Noricum ist. Eine Untersuchung von R. Egger über den hl. Hermagoras[221], den Patron der Kärntner Stadt Hermagor, darf als Beispiel dafür angeführt werden, daß durch eine genaue philologisch-historische Interpretation auch aus den dunkelsten Quellen noch mancherlei herausgebracht werden kann. Egger ist es gelungen, Hermagoras, den die Legende als Nachfolger des Evangelisten Markus zum zweiten Bischof von Aquileia gemacht hat, als historische Persönlichkeit zu fassen, und zwar durch den Nachweis, daß Hermagoras mit dem Lektor der Kirche von Singidunum Hermogenes, der in Sirmium den Märtyrertod gefunden hat, identisch ist. Anfang des 5. Jahrhunderts, etwa 409 oder 410, erfolgte hier, wie später in Noricum, der Abtransport der Reliquien nach Aquileia. Egger entwirft dabei ein glänzendes Bild der spätantiken Verhältnisse im südlichen Pannonien (Pannonia secunda) und zeigt den historischen Hintergrund für die Bergung der pannonischen Heiligenreliquien auf. Daß der Name des Heiligen später von der Legende entstellt wiedergegeben wird, mag damit zusammenhängen, daß die Beschriftung der Reliquienschreine mit der Zeit schwer leserlich geworden war.

218. GMDS XX 184 und 195 ff.
219. M. Kos, ebenda 226 ff.
220. R. Egger, Der Ulrichsberg, Car. 140, 1950, 29 ff.
221. R. Egger, Der heilige Hermagoras. Car. 134./135., 1947, 16 ff. und 136./139., 1948, 208 ff. Auch selbständig als Buch Klagenfurt 1948, 85 Seiten.

Das Problem des Weiterlebens romanischer Volkselemente[222] in den Ostalpenländern — im pannonischen Flachland haben sie sich natürlich nicht halten können — erfährt von zwei Seiten eine Beleuchtung, einmal durch die Tatsache, daß sich die antiken Ortsnamen bis heute erhalten haben, wenn auch bisweilen übertragen als Landschaftsnamen. Anderseits durch spätere Ortsnamen, die sicher ihre Bezeichnung nach den Resten der alten romanischen Bevölkerung erhalten haben. E. Klebel hat in dem Anm. 154 genannten Buch S. 17f. die aus der Antike erhaltenen Ortsnamen zusammengestellt. Dazu hat jetzt R. Egger[223] gegenüber Pr. Lessiak und E. Kranzmayer[224] nachgewiesen, daß auch die heutigen Ortsnamen Maria Saal und Zollfeld in Kärnten von einem antiken, und zwar vorrömischen Namen Solium abgeleitet sind, daß es also am Ende des Altertums nächst Virunum eine sicherlich befestigte Höhensiedlung dieses Namens, ein castellum Soliense, gegeben hat. Die Ortsnamen, die nach den Resten der romanischen Bevölkerung ihre Bezeichnung erhalten haben, hatten schon früher E. Schwarz[225] und A. Helbok[226] behandelt. Die Anm. 219 erwähnte Arbeit von M. Kos weist auf weitere Beispiele dieser Art im Gebiet südlich der Karawanken hin.

Graz. *Balduin Saria.*

222. H. Planitz, Römerstädte an Rhein und Donau, Anzeiger der Akademie der Wissenschaften Wien, philologisch-historische Klasse 1946, Nr. 6 behandelt hauptsächlich die mittelalterliche Besiedlung der einstigen Römerstädte, darunter Vindobona-Wien.

223. R. Egger, Karnburg und Maria Saal, Car. 136./138., 1948, 198ff.

224. E. Kranzmayer, Die wichtigsten Kärtner Ortsnamen I: Das Zollfeld (Veröffentlichungen des Instituts für Kärntner Landesforschung Nr. 2) Klagenfurt 1944.

225. E. Schwarz, Walchen- und Parschalkennamen im alten Norikum, Zeitschrift für Ortsnamenforschung I 1925, 91ff.

226. A. Helbok, Grundlagen der Volksgeschichte Deutschlands und Frankreichs Textband (1937) 181ff., Kartenband (1938) Karte 67.

William Seston: Dioclétien et la Tétrarchie. Vol. I: Guerres et Réformes (284—300); Bibliothèque des écoles Françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 162, Paris, E. de Boccard 1946, 398 S.

Von Laktanz ist eine für die Beurteilung Diokletians wichtige Bemerkung überliefert: *semper se volebat videri astutum et intelligentem* (de mort. pers. 14, 3). Aurelius Victor charakterisiert den großen Reformkaiser mit ähnlichen Worten; er nennt ihn einen *prudens vir* (lib. de Caes. 39, 8), der *ob sapientiam* gewählt worden sei (39, 1). Da er ihm gleichzeitig, und sicher mit Recht, den Mangel an Bildung (*humanitas*) nicht absprechen will, ist es klar, daß er mit dem Begriff *sapientia* (*prudentia*) nichts anderes meint als Laktanz und mit ihm die meisten modernen Historiker: man mag sie Bauernschläue nennen, man mag in ihr die in langen Soldatenjahren gewitzte Routine erblicken, auf jeden Fall ist es die rationale Potenz, die in den politischen und militärischen Leistungen seiner 21 Regierungsjahre anerkannt und bewundert wird. Wenn nun aber etwa Otto Seeck von dem rechnenden Projektenschmied sprach, der sich aus Freude an der »Harmonie abgerundeter Zahlen« zur Konstruktion eines rationalistisch ausgeklügelten Regierungs- und Verwaltungssystems verführen ließ, so ist es das Bestreben Sestons, das, wie er glaubt, auch heute noch fast allgemein gültige Bild, das von O. Seeck und Jakob Burckhardt geschaffen wurde, in seinen entscheidenden Zügen zu verändern. Diokletian war nicht *l'homme d'un système, l'idéologue toujours pressé de réaliser ce qu'il conçoit et toujours arrêté par son ignorance des hommes et des conditions de la vie réelle.* Seston versucht — und das ist sein Hauptanliegen — nachzuweisen *que peu d'hommes d'état quoiqu'on en dise, ont eu moins de programme de gouvernement que Dioclétien n'en eut conçu; l'organisateur de la tétrarchie ne s'est jamais préoccupé de principes d'action . . . jamais homme d'état ou administrateur n'a été plus attentif et par conséquent plus contraint d'agir selon les circonstances. — Dans toutes ses décisions Dioclétien n'avait mis aucune logique, aucun plan . . . il n'eut de goût pour des constructions dont la pure logique eût été sans rapport avec la réalité politique.* Man sieht, die Formulierungen sind teilweise überspitzt, sie scheinen sich auch gelegentlich, bei schärferem Zusehen, zu widersprechen (*d'agir selon les circonstances* — ein immer wiederkehrender Satz — braucht die *principes d'action* keineswegs auszuschließen). Das Grundthema ist jedoch ernsthaft zu prüfen und wird, wenn man von einigen in der Emphase herbeigeführten

Kurzschlüssen absieht, Zustimmung finden: *que le régime tétrarche n'a pas été un système préconçu et réalisé étape pour étape par un idéologue qui serait prudent.* Seston leugnet nicht, daß Diokletian eine neue Ordnung des Kaisertums und der Reichsherrschaft geschaffen hat; aber da Diokletian zu seinen Reformen »durch den Zwang der Umstände« getrieben wurde, sieht S. seine Aufgabe darin, den Wandlungsprozeß selbst, *l'évolution*, zu verfolgen und nicht das System, *la théorie*, zu beschreiben. Er ist freilich, und das muß von vornherein gesagt werden, trotz der zahlreichen neuen und wertvollen Erkenntnisse, zu denen seine Untersuchungen führen, in der Grundauffassung gar nicht so weit von den übrigen Forschern der Gegenwart entfernt, wie er, wohl um der mit großem Elan durchgeführten Antithese willen, vorgeben zu müssen glaubt. Das mag allein an dem Beispiel Ensslins gezeigt werden.

Der Verfasser rechnet auch ihn zu den, allerdings bereits gemäßigten Anhängern der Seeckschen Auffassung: *Tout récemment W. Ensslin lui prête dès son avènement »sinon un plan détaillé, du moins une vision claire de la situation politique et des solutions qu'elle impose à l'empereur«.* Der zitierte Text lautet in Wirklichkeit anders: »(Seine Regierung läßt darauf schließen, daß er sich schon zuvor seine Gedanken gemacht hatte, wie die immer noch bestehenden außen- und innenpolitischen Schwierigkeiten zu meistern wären.) Nicht als ob der neue Kaiser mit einem festen, vielleicht gar in Einzelheiten festgelegten Plan seine Regierung angetreten hätte. Doch soviel zeichnet sich schon in den Anfängen seiner Herrschertätigkeit ab, daß ihm eine klare Einsicht in die machtpolitische Lage und in die Fülle der Aufgaben eignete, welche die Tatsache eines beständigen Druckes auf die Reichsgrenzen mit sich brachte« (Zur Ostpolitik des Kaisers Diokletian, Sitz.-Ber. d. Bayer. Ak. d. Wiss. 1942, H. 1, S. 5). So hätte sich auch S. ausdrücken können; immerhin, er darf für sich das Verdienst in Anspruch nehmen, daß er seinerseits nun »systematisch« seine These von der »systemlosen« Entstehung der diokletianischen Reformen in gründlichen Untersuchungen entwickelt und gerade da gelegentlich *logique abstraite* verlangt, wo es gilt, deren Mangel an Diokletians Verhalten zu erweisen.

Übrigens ist kurze Zeit nach Sestons Buch der RE-Artikel über Valerius Diocletianus von W. Ensslin erschienen; diese Duplizität brachte keine überflüssigen »Dubletten«, vielmehr ergänzen sich die beiden Arbeiten aufs trefflichste: die von E. in gedrängter Kürze aufgeführten eigenen und — fast lückenlos erfaßten — fremden Forschungsergebnisse geben die beste Gewähr für einen kritischen Vergleich mit Sestons Buch, das zwar — als Monographie — auch den gegenwärtigen Stand der Forschung berücksichtigt, aber angesichts der nicht immer leichten Aufgabe, Darstellung und Untersuchung miteinander zu vereinen, das Schwergewicht auf die Untersuchung, auf die Erörterung und Begründung der neuen Thesen legt und daher vielfach die Kenntnis der allgemeinen Zusammenhänge voraussetzt.

Der erste Band — der bisher allein erschienen ist —, ist den Jahren 284—300 gewidmet, der Zeit also, in der die entscheidenden Kriege in Ost und West geführt wurden, in der Diokletian, um seinen militärischen Aufgaben gewachsen zu sein — und die militärischen Bedürfnisse setzt S. überall, wohl mit Recht, an erste Stelle —, gezwungen war, Mitregenten zu ernennen und Reformen in der Reichsverwaltung, in der Ordnung des Finanz- und Wirtschaftswesens durchzuführen. Für diese Zeit gelten die Thesen: *La tétrarchie est sortie directement des guerres. C'est bien l'armée, ses besoins et son organisation qui sont à l'origine de la réforme fiscale et de la réforme des provinces.*

Das Jahr 300 *c'est en effet une coupure véritable, celle qui sépare la formation d'un système politique de son application et de ses résultats.* Am Schluß steht also die durch den Zwang der Umstände (*le choc des événements*) herbeigeführte Ordnung, die *la rigidité d'un système* annimmt. Weil sie erstarrte Form geworden war, zerbrach sie in der Erschütterung der Krise, deren Ursprung in den *désordres économiques* zu suchen ist.

In der Einleitung wird ein *aperçu sur les sources* geboten. Laktanz wird als Verfasser der Schrift de mort. pers. anerkannt, die Abfassungszeit liegt zwischen 314 und 321, aber näher an 321. Die erst mit Aur. Victor und Eutrop einsetzenden historischen Berichte dürfen nur mit vorsichtiger Kritik verwertet werden, da die Chronologie schon unter den frühen Autoren verwirrt worden ist, die in den Reformen *les conséquences d'un système préconçu* erblickten. Der in der Hist. Aug. als Gewährsmann aufgeführte Cl. Eusthenius wird mit der von Maddalena geforderten Biografia Cesarea II (Atti del R. Ist. stor. Veneto XCV, 1936) in Verbindung gebracht. Die Hist. Aug. wird mit Baynes der julianischen Zeit zugeschrieben; sie müsse vor Eutrop geschrieben sein; denn dieser erst kenne die Geschichte von der *légendaire humiliation* des Galerius, und nach ihm sei es nicht mehr möglich gewesen *de glorifier le même Galère d'avoir effacé la honte que la captivité de Valérien avait imposé aux Romains.* Das ist kein Beweis, da der Verfasser der HA allein schon um seiner fingierten Abfassungszeit willen die Taten der »regierenden« Kaiser Diokletian und Galerius nur im panegyrischen Stil zu loben und daher die *humiliation* zu verschweigen hatte, selbst wenn er die »Legende« kannte. — Dem Chronikon Paschale wird gerade in chronologischer Hinsicht besondere Zuverlässigkeit zugeschrieben; da es sich, wie gesagt, nur um ein *aperçu* handelt, wird auf den überzeugenden Beweis verzichtet, der leider auch in der Erörterung der Daten von Maximians Caesar- bzw. Augustus-Proklamation nicht anerkannt werden dürfte.

Der erste Teil des Buches ist der *genèse de la tétrarchie* gewidmet. Kap. 1 (*Dioclétien, ses origines et son avènement*) würdigt zunächst die von Diokletian erhaltenen Münzbilder, die sich anfangs kaum von denen seiner illyrischen Vorgänger unterscheiden: *un chef de guerre, rude et sec.* Über Heimat,

Abstammung und Namen werden die bekannten Zeugnisse verhört; als Geburtsjahr nimmt Verfasser nach der Nachricht der Epitome das Jahr 245 an (Diokletian ist 68 Jahre alt 313 gestorben). — *La plus banale des conjurations militaires* hob Diokletian auf den Thron; er trat nicht als Rächer Numerians auf: *en tuant Aper, Dioclétien ne voulait pas venger Numérien, il se débarrassait d'un gêneur ou d'un rival.*

Als Ort der Proklamation nimmt der Verfasser nach dem Chron. Pasch. Chalcedon an; der von den Truppen ausgerufene Kaiser zog seiner — sicher anfechtbaren — Meinung nach erst nach der Proklamation nach Nikomedia, wo er die Akklamation des Volks entgegennahm, die angeblich den *consensus* ersetzen sollte, den sich frühere Kaiser bei der Bevölkerung und dem Senat von Rom eingeholt hatten.

Als Tag der Proklamation gilt dem Verfasser der 17. September und nicht der sonst allgemein anerkannte 17. November 284, trotz Lact. de mort. pers. 17, 1 und trotz der doppelt gesicherten Datierung des Eusebius (Mart. Pal. 1, 5; 2, 4); vgl. W. Ensslins Bespr. in der DLZ 1949, H. 3, 116ff. — Die Beseitigung des Carinus fällt in den Sommer 285. Diokletian zog aber nicht weiter nach Rom: der Senat war an der Kaiserproklamation nicht mehr beteiligt und wurde auch nicht nachträglich bemüht, einen etwa noch fehlenden Akt des Nunkupationsprotokolls nachzuholen.

Kap. 2 (*Le rétablissement de l'ordre en Occident et l'avènement de Maximien*) soll den Nachweis erbringen, daß Maximian nicht unmittelbar nach der Schlacht am Margus zum Cäsar erhoben wurde, sondern erst am 1. März 286; am 17. bzw. 19. September 286 soll er Augustus geworden sein. Eine kritische Würdigung würde in diesem Rahmen zu weit führen (vgl. Ensslin, DLZ 1949, H. 3, 118f.); es sei nur gesagt, daß S. sicher recht hat, wenn er die Erhebung Maximians zum Mitregenten in eine Beziehung zu den Umtrieben des Carausius setzt. Doch ist zu bezweifeln, ob Diokletian nicht schon nach der Schlacht am Margus die Notwendigkeit erkennen mußte, für den Westen, etwa nach dem Beispiel des Carinus, einen Repräsentanten seiner Macht zu bestimmen; die Ernennung zum Augustus kann als eine Reaktion auf die Umtriebe des Carausius anerkannt werden.

Kap. 3 (*L'usurpation de Carausius et la nomination des Césars*) bringt einen ähnlichen Versuch, die Theorie vom »Zwang der Umstände« zu erweisen: die beiden Cäsaren sollen nicht am gleichen Tag, 1. März 293, ernannt worden sein, vielmehr habe Diokletian zuerst nur den Constantius ernannt, zur Abwendung der von Carausius drohenden Gefahr, dann aber, 10 Wochen später, den Galerius (am 21. Mai) — als ob Diokletian nicht doch um des »Gleichgewichts« willen die gleichzeitige Ernennung für notwendig erachtet hätte und als ob die im Osten heraufziehende Krise erst 2 Monate später erkannt worden wäre. Hier scheint S. doch seiner eigenen Theorie zum Opfer gefallen zu sein.

La guerre de Bretagne (Kap. 4) wird von Constantius gegen Allectus geführt (der übrigens seine Erhebung den Kaufleuten von London verdanken soll). Maximian hatte die Rheingrenze gegen die Germanen gesichert und durch den Ausbau eines tief gestaffelten Festigungssystems den Galliern den nötigen Schutz verschafft. Er benutzt *les troubles Maurétaniens* (Kap. 5), um sich den an der Nordseeküste entgangenen Ruhm zu verschaffen. Seine Aktion verschließt den Franken das Mittelmeer. Die Einsetzung der *praep. limitis* (die noch nicht die völlige Unabhängigkeit von den Zivilbehörden erhalten), der *centenarii*, die Anlage befestigter Plätze erinnert an ähnliche Einrichtungen und Maßnahmen in Syrien, an die einheitliche Organisation der Reichsverteidigung durch Diokletian, der sich persönlich vor allem *la défense du Danube* (Kap. 6) und *les affaires d'Orient* (Kap. 7) angelegen sein ließ, doch die für alle Mitregenten verbindlichen Richtlinien erließ: *Protégées par un réseau de forteresses reliées par des voies de rocade, puisant des auxiliaires chez les barbares déjà installés sur leurs terres, les provinces romaines étaient à l'abri de toute incursion.*

Diokletians ganz auf die Defensive eingestellte Politik wurde durch die Ereignisse in Ägypten und Syrien/Armenien auf eine ernste Belastungsprobe gestellt. S. überrascht mit der auf den ersten Eindruck hin ansprechenden These, daß der Aufstand in Ägypten — die Vorgänge in der Thebais und in Alexandria sind seiner Meinung nach gleichzeitig (296/97) — von Narses durch arabisch-sarazenische Kaufleute (Agenten) unter den manichäischen Gruppen angezettelt wurde und als Auftakt und zur Entlastung seines eigenen, von langer Hand vorbereiteten Angriffs dienen sollte. Leider fehlt für diese Vermutung der schlüssige Beweis. Denn, das hat bereits N. H. Baynes bemerkt (Journ. of Roman Stud. 38, 1948, 109ff.), die Paniskos-Korrespondenz läßt keine Manichäerspuren erkennen. Wohl aber darf man mit S. annehmen, daß Diokletians Manichäer-Edikt eine religiöse Gruppe treffen sollte, die mit einiger Berechtigung der Konspiration mit dem Reichsfeind bezichtigt werden konnte. Die Beziehungen der arabischen Kaufleute zu den Manichäern in Ägypten sind ebensowenig außer Acht zu lassen wie die unter dem Einfluß des Amro von Hira erreichte Einstellung der Manichäerverfolgung im Perserreich. Es ist also schon denkbar, daß die Sasaniden, Narses, *avec l'aide des Saraceni se servirent des disciples de Mani comme d'agents de propagande ou d'agitateurs toutes les fois qu'ils attaquèrent les territoires romains.* — Verfehlt ist die Identifizierung des in der Hist. Aug. (vita Firmi 5) behandelten Firmus mit Achilleus; ebenso die Behauptung, vita Probi 17 sei einem *récit officiel et tendancieux* entnommen, *que nous n'avons plus, non seulement de l'insurrection égyptienne de 296/7, mais aussi de l'ensemble des affaires de l'orient sous Dioclétien.* Es sei allerdings zugegeben, daß sich in der HA öfter Kontaminationen zeitlich auseinanderliegender Ereignisse finden; im vorliegenden Fall ist aber zum mindesten die Nachricht über Ägypten durch Zos. I 71 gesichert; wenn der

Einschub Prob. 17, 4ff. *une véritable coalition* erweisen soll, ist eine gründlichere, quellenkritische Untersuchung zu fordern.

Der Perserfeldzug, der mit großer Sachkenntnis ausführlich behandelt wird, endete mit dem Friedensdiktat von Nisibis. Die Klausel, daß — nach der Angliederung der fünf transtigritanischen Provinzen — die Perser ihren Verkehr mit dem römischen Reich nur über Nisibis leiten durften, hatte nach S. nicht den Sinn, *de régler à sa guise les exportations de la Perse vers l'occident et le trafic fructueux qui traversait ce pays. Tout cela n'est qu'imagination.* Die Klausel hatte angeblich nur eine politisch-militärische Bedeutung; denn von jetzt ab wird eine Barriere errichtet, deren einziges Tor bei Nisibis liegt. Das neue Limes-System ist nicht ein einziger Festungskordon, sondern ein tiefgestaffeltes, durch Straßen verbundenes System von Festungen, Garnisonen, Waffenplätzen. *Dioclétien qui redoute les aventures et multiplie les précautions*, liebt den Frieden, die Sicherheit. Er verschanzt sich in den starken Bastionen seiner »Reichsfestung«. Aber wie hier, so gilt auch in der Herrschaftsordnung: *que d'un régime improvisé sortît un véritable système de gouvernement.*

Der zweite Teil des Buches ist der *théorie de la tétrarchie* gewidmet. Zunächst beschäftigt sich S. mit dem Problem: *légitimité et usurpation*, das die moderne Forschung so wenig wie die zeitgenössische Literatur durch die Aufstellung einer Formel zu lösen vermochte, — sofern sie es überhaupt versuchte, und sofern eine solche Formel überhaupt in rechtspositivistischem Sinn gefunden werden kann.

W. Hartke wies eben wieder (Die röm. Kinderkaiser, Berlin, Akad.-Verlag 1950 — W. Hartke stellte mir freundlicherweise die Korrekturbogen zur Verfügung) auf »die Begabung der Römer hin, sich in ihrem politischen Denken und Verfahren unsystematisch und unbekümmert den jeweiligen Umständen anzupassen«; er meinte gerade auch im Hinblick auf Legitimität und Rangordnung in der Tetrarchie, daß nicht für alle Reichsteile etwa zu gelten habe, was in Rom oder Italien für gültig erachtet wurde. Man darf freilich nicht so weit gehen wie Otto Seeck, der dem spätantiken Kaisertum »jede feste, das Regiment bindende Ordnung« abgesprochen und damit Mommsens bekannte These von der »durch die rechtlich permanente Revolution temperierten Autokratie« anerkannt hatte.

Es lassen sich jedoch bestimmte Auffassungen über Legitimität und Usurpation durchaus feststellen (Vom Herrscherideal der Spätantike, 1939, S. 9). Wir können beobachten, daß der Wandel in der Herrschaftsform und in der Auffassung von der Legitimität mehrmals durch revolutionäre Entscheidungen herbeigeführt wurde, — als ob dies nicht auch in der Entwicklung der modernen Staatsverfassungen der Fall wäre. »Wenn aber ein derart epochaler Wendepunkt in seiner Bedeutung erkannt wird, muß man sich auch entschließen können, die durch ihn notwendig veränderte Rechtslage zu ergründen. Dies ist erforderlich, auch wenn jeder geglückte

Neuerungsversuch sich durch betonte Übereinstimmung mit der Tradition und den altbewährten Grundsätzen zu legitimieren versucht. Denn darum konnte ja der allmähliche Umwandlungsprozeß der Kaiserherrschaft überhaupt als eine fortwährende Revolution angesehen werden, weil die alten Formeln und Maximen unangefochten weitergegeben wurden, obwohl ihnen die Wirklichkeit nicht mehr ganz entsprach.« So macht auch S. geltend, daß die »doppelte Grundlage« des augusteischen Prinzipats — *l'une est religieuse, l'autre est constitutionnelle* — im Lauf der Zeit insofern verändert wurde, als der Senat nicht nur *son rôle constitutionnel* verlor, sondern auch die ihm ursprünglich zustehende *seule qualité pour reconnaître à l'empereur une position religieuse qui le distinguait de tous les hommes*. Für die Zeit der Tetrarchie und der Spätantike gilt, *que le pouvoir impérial est une grâce venue d'en haut et que l'armée en choisissant l'empereur n'est que l'instrument de la providence des dieux*. Trotz des etwa von Ensslin (Byzantion 1948, 281) oder Treittinger geäußerten Widerspruchs muß mit Seston daran festgehalten werden, daß der Senat bei der Kaiserwahl seit Probus ausgeschaltet war.

S. stellt im Sinne seiner speziellen Bemühungen fest: *c'est probablement la situation troublée de l'empire et non la rigueur d'un principe nouveau de droit public, qui a tenu les Romains et le Sénat à l'écart en 284*. Diokletian ist durch die Beseitigung eines Nebenbuhlers auf den Thron gekommen, und richtig ist, daß faktisch in der Frage nach der Legitimität meist der Waffengang die Entscheidung zu bringen hatte. Nicht richtig aber ist, wenn S. meint, die Akklamation des populus Romanus sei durch die Akklamation der Bevölkerung von Nicaea ersetzt worden. Die Proklamation erfolgt in der Heeresversammlung, die Akklamation der Truppe — die durch ihr *votum* den *consensus* aller im Reich stehenden Soldaten zum Ausdruck bringen soll — gilt formell für den gültigen Vollzug der Herrschaftsübertragung an den »von oben, von der Gottheit« berufenen Prätendenten. Mißverstanden ist wohl auch von S. eine von mir (a. a. O. 22 ff.) gemachte Bemerkung über die »typische Usurpation«; er sagt: *à vrai dire, rien dans le droit ou dans les cérémonies de l'avènement ne distingue un empereur légitime d'un usurpateur*. Es ist nicht zu leugnen, daß auch ein »Usurpator« (der sich ohne Einverständnis mit dem regierenden Kaiser proklamieren läßt) gewöhnlich das übliche und gültige Proklamationszeremoniell einhält. Es ist aber ebensowenig zu leugnen, daß faktisch die meisten Usurpationen die Kennzeichen an sich tragen, die Orosius angibt: *nam tyrannidem nemo nisi celeriter maturatam secrete invadit et publice armat, cuius summa est assumpto diademate ac purpura videri antequam sciri* (VII 40, 6). Und es ist noch weniger zu leugnen, daß die literarischen Berichte über solche Proklamationen sich an ganz bestimmte Topoi, an ein ganz bestimmtes Schema halten, wenn sie den usurpatorischen, also illegitimen Charakter einer Kaisererhebung kenntlich machen wollen. Die Topoi entsprechen natürlich typischen Vorgängen,

sie zu kennen, ist aber wichtig: denn einmal erweisen sie, daß feste Vorstellungen über Legitimität vorhanden sind, und zum andern setzt uns ihre Kenntnis wenigstens in die Lage, das subjektive Urteil des berichtenden Historikers bereits aus der Art seiner Darstellung abzulesen (das gilt schon für den Bericht des Tacitus über die Proklamation des Dreikaiserjahres, etwa auch für Herodians Darstellung der Vorgänge nach dem Tod des Commodus).

Man darf mit S. übereinstimmen, wenn er die Heeresversammlung mit den republikanischen *comitia* in Verbindung bringt; es handelt sich natürlich in der Kür des Herrschers durch die Truppe nicht um einen *reflet d'institutions germaniques* (hier hat S. meine Bemerkung a. a. O. 26 ff. ungenau paraphrasiert), wohl aber um die Übereinstimmung und »innere Verwandtschaft der in den Illyrern (und Kelten und Germanen) verkörperten urtümlichen Lebenshaltung mit dem politischen Verhalten der wirklichen Römer in alter Zeit«. In der Spätantike *on s'est représenté l'avènement de Dioclétien dans des formes toutes romaines* — gewiß, aber da *le sénat n'eut pas à donner un avis* waren eben doch einige der *formes toutes romaines* außer Kraft gesetzt, und diejenigen, die geblieben waren, konnten sich halten, nicht nur weil im römischen Heer die Imperator-Akklamation seit Jahrhunderten zu einem festen Zeremoniell geworden war — das ist ohne Zweifel entscheidend —, sondern auch, weil den illyrischen, keltischen und germanischen Soldaten ähnliche Formen der Erhebung geläufig und vertraut waren.

Obwohl die Berufung von oben kommt, ist es doch wohl nicht erlaubt zu sagen: *c'est bien qu'il n'existe aucun critère juridique de la légitimité.* Eine geschriebene Verfassung hat es nicht gegeben, aber gültige Rechtsvorstellungen, die im Zeremoniell der Kaisererhebung und in den literarischen Berichten faßbar sind. Natürlich galt das formale »Protokoll« in der Regel, im Normalfall; aber wann ist dies in der Geschichte der Konstitutionen anders gewesen? Ein »Widerstandsrecht« ist zu allen Zeiten ebenso heftig vertreten wie angefochten worden.

Diokletian hatte seine Berufung von Jupiter empfangen. *Il a donc agi comme si la légitimité dépendait icibas de lui seul.* Er hat zwar *le globe de la souveraineté* dem neuen Augustus und Mitregenten überreicht, aber — und das darf nicht außer Acht bleiben — die Ernennung der Mitregenten, die Übertragung der herrscherlichen Insignien erfolgte stets vor dem versammelten Heervolk, bedurfte also — formell! — der Zustimmung der Heeresversammlung. Es besteht die Gefahr, daß man aus einer erschlossenen Ideologie eigene Forderungen ableitet. Wenn auch Diokletian *occupait icibas la place de Jupiter*, und wenn er für sich die einmütige Zustimmung der Soldaten (und der Reichsbevölkerung) geltend machte, so ist uns doch kein Zeugnis für folgende Bemerkung zur Hand: *ce besoin d'unanimité aurait dû conduire Dioclétien à une monarchie excluant tout partage de la souveraineté. Je crois sans paradoxe que telle était pour lui la forme idéale de gouvernement.*

Les circonstances l'obligèrent à abandonner une théorie qui lui aurait coûté l'empire et à s'accommoder des faits. Seit es in Rom das Kollegialitätsprinzip gab, kannte man die »Einheitlichkeit und Unteilbarkeit des Imperiums«, auch wenn zwei oder mehr Träger die Funktion der Herrschaftsgewalt nebeneinander ausübten.

Die Frage nach der Bedeutung der Namen Iovius - Herculius wird im nächsten Kapitel ausführlich erörtert. Man wird S. nicht bedenkenlos zustimmen, wenn er sagt: *les empereurs adorés ne sont pas des dieux, mais ils sont engendrés par les dieux et ils créent eux-mêmes des dieux.* Zunächst gilt: *la fonction impériale est seule divine.* Die Person des Herrschers wird von der Gottheit auserwählt; als *fils de dieu* trägt er die Gnade seiner Berufung, steht er im »Licht«, ist er selbst Träger dieses »Lichts«, das von der Gottheit ausgeht, die in Wahrheit die Welt regiert. S. stützt seine Deutung auf den *Mithriacisme: la divinité qui le protège ne lui est plus extérieure; elle est effectivement présente dans les empereurs qui portent dans leurs noms la marque d'une investiture qui leur est propre.* Zu dieser Deutung wäre manches zu sagen. Man wird von vornherein zwischen dem Anspruch der Herrscher selbst und den Auffassungen, mit denen ihre Herrschaft bedacht wurde, zu unterscheiden haben. Als Götter haben sich Diokletian und seine Mitregenten sicher nie ausgegeben. Wohl aber sind sie gewiß in manchen Kreisen der Bevölkerung als Götter gefeiert worden. Die Rhetoren und Gebildeten werden ihnen gern die im Kaiserkult und in den hellenistischen Herrscherspiegeln üblichen Epitheta zugebilligt haben: alle Auffassungen lassen sich nicht in einem Bild oder in einer Theorie vereinigen. Für Diokletian galt, das darf man mit S. sagen: *la fonction impériale est seule divine. — C'est un monde divin où les empereurs ont reçu avec leurs noms la puissance de Jupiter et Hercules. — Il n'y a pas de contradiction entre cette conception de l'autorité impériale* (sc. Jovius repräsentiert auf der Erde Jupiter, *le souverain des dieux et des hommes*) *et la pluralité des empereurs, puisque tous ont été admis dans cette société de souverains par le choix d'un seul, qui était lui-même l'interprète de la volonté du plus grand des dieux.*

Es fällt allerdings nicht leicht, auf der einen Seite mit S. anzuerkennen, daß Diokletian bereits bei seiner Erhebung Jupiter als *conservator Augusti* auf den Münzen feiert und damit *l'origine divine de l'autorité impériale* bekundet, auf der andern Seite aber einzuräumen, daß die »Epiphanie«, *l'origine de l'immortalité des empereurs* für den Jovius sowohl wie für den Herculius erst im Sommer 287 »stattgefunden habe (*aurait lieu*)«. Man möchte gerade für diese Überlegungen doch noch eine tiefergehende Interpretation der Quellen wünschen. (Da im vorigen Heft der Historia ein Aufsatz Sestons über die gleiche Frage erschienen ist, mag der kritische Bericht hierüber einer anderen Gelegenheit vorbehalten bleiben.)

Kap. 3 (*Quattuor principes mundi*) würdigt in einer ausgezeichneten Übersicht das Verhältnis Diokletians zu seinen Mitregenten, denen gegen-

über er als *auctor imperii* die *potior auctoritas* besitzt: *La tétrarchie a un véritable chef, Dioclétien*; damit ist zugleich an das militärische Über- und Unterordnungsprinzip, das in der Tetrarchie galt, erinnert. — Von einer Reichsteilung ist keine Rede. — Die innere Stütze der Samtherrschaft, die ein Bild echter *concordia* ausdrücken sollte, bildete die *pietas*, die *fides*. Sobald dieses Pietätsverhältnis zum System wurde und das formale Prinzip der Anciennität die gegenseitigen Beziehungen, die »Rangordnung» innerhalb der Samtherrschaft regeln sollte, mußte die Krise kommen, die mit der Abdankung Diokletians einsetzte. (Es ist übrigens nicht zu vertreten, daß in dem von Diokletian geschaffenen System der Tetrarchie jeweils zu Beginn des 20. Regierungsjahrs die Abdankung vorgesehen war; mit dieser These begibt sich S. in die Nähe von O. Seeck, dessen Kombinationen sonst seinen Widerspruch herausgefordert haben. Es ist doch zu bedenken, daß nach Laktanz Galerius es war, der das Prinzip der 20- (nicht 19-)jährigen Herrschaftsdauer vertreten hatte, um selbst endlich ans Ruder zu kommen; vgl. Straub, Herrscherideal 80. S. scheint Gefahr zu laufen, bis 300 dem Entwicklungsgedanken zuliebe Diokletian jeden Anflug von planender Programmatik abzusprechen, von 300 ab nur noch *la rigidité d'un système* sehen zu wollen.)

Der dritte Teil (*Les réformes dans l'Etat*) beginnt mit der Erörterung der Steuerfragen (Kap. 1: *La fiscalité*). Hier geht es vor allem um die *capitatio*. *Un essai sur la genèse de la capitation* soll die festgefahrene Diskussion mit neuen Anregungen fortführen. *La capitatio n'est qu'une annone réformée; elle s'applique indistinctement à l'impôt que paient les hommes* (*caput*) *et à celui que doit la terre* (*iugum*). (Auf Grund des Pap. Columbia inv. 181—182, Proceed. of the American philol. assoc. LXVIII 357f. — mir nicht zugänglich — erscheint es gesichert, daß die Besteuerung eines Grundstücks, auch wenn keine »Arbeitskraft« zu ihm gehörte, möglich [üblich] war.) *Caput* wird zum Einheitsbegriff für die drei verschiedenen auf Menschen, Tiere und Grundbesitz angelegten Steuerforderungen: *il parut naturel que pour un impôt, qui restait un en trois cédules, une mesure unique fût trouvée; on choisit celle qui représentait la quantité de produits du sol exigée pour une tête de paysan.*

Zu Beginn der Regierungszeit begnügte sich der Fiskus mit den sonst für die *annona* üblichen generellen Schätzungen. Von 297 ab wurden vom jeweiligen Provinzstatthalter nach den Weisungen des Diözesan-Vicarius eine fixe Taxe angeordnet, das Land wurde durch *censitores* vermessen, ein Kataster wurde angelegt. Neu war vor allem, daß die Personen in ähnlicher Weise wie der Boden veranlagt wurden. — Auch wurde also aus dem unregelmäßigen *impôt de répartition* der *annona* ein starres System, *le fisc pouvait prévoir avec sûreté les ressources disponibles*. S. macht mit Recht darauf aufmerksam, daß auch dieses System nicht mit einem Schlag im ganzen Reich eingeführt wurde, sondern daß überall, wie etwa in Ägypten (Pap.

Boak 23) oder in Afrika (*centuriae*) auf örtliche Gepflogenheiten Rücksicht genommen wurde. Freilich, das System der Kollektiv-Verpflichtung und der alle fünf, ab 312 alle fünfzehn Jahre neu festgesetzten Taxen beseitigte *la liberté dans la répartition des charges et par conséquent la possibilité d'en discuter avec les agents de l'état et de tenter une défense.*

Kap. 2 (*L'armée, les provinces et l'administration centrale de l'empire*) geht von der Beobachtung aus, daß Diokletians oberstes Ziel die Organisation einer schlagkräftigen Armee war, der die Aufrechterhaltung der Ordnung im Innern und die Sicherung der Grenzen anvertraut werden konnte. Über den Ausbau eines tief gestaffelten Verteidigungssystems an allen Fronten wurde schon gesprochen. Die Heeresreform brachte die bekannte Vermehrung der Truppeneinheiten. Für die Rekrutierung wurden den Grundbesitzern besondere Verpflichtungen auferlegt (*prototypia* — mit der *capitatio* aufs engste verkoppelt — *l'établissement du rôle où les contribuables de chaque capitulum étaient inscrits pour des sommes que le capitularius responsable fixait lui-même; protostasia*, durch die *en principe tout le monde est astreint*, ist die Verpflichtung zur Gestellung und Ausrüstung von Rekruten — hierzu ist eine eigene Untersuchung in der Appendice II vorgelegt). Den angestrebten Zweck erreichte Diokletian mit diesem Rekrutierungssystem nicht; die wertvollsten Rekruten kamen *ex castris*, bildeten die Freiwilligen aus den illyrischen, keltischen, germanischen Gebieten.

Die seit Konstantin übliche Trennung zwischen *limitanei* und *comitatenses* bahnt sich schon unter Diokletian an; es gibt *comites*, einen *comitatus Augustorum*, eine mobile Reserve, die unmittelbar unter dem Kommando der Herrscher steht. — Die Truppen in den Grenzprovinzen werden jeweils einem *dux*, einem *praepositus limitis* unterstellt, ohne daß freilich die *praesides* schon aller militärischen Befehlsgewalt beraubt werden; eine grundsätzliche Trennung zwischen Militär- und Zivilgewalt gibt es unter Diokletian noch nicht. S. betont sogar, daß Diokletian *a maintenu le principe de l'autorité des gouverneurs de province sur les troupes de leur ressort*. Es scheint aber doch, daß überall, wo ein *praepositus limitis* oder *dux* eingesetzt war, die Weisungsbefugnis des Statthalters auf bestimmte technische Bereiche beschränkt war, etwa auf die von S. zum Beweis herangezogene *construction d'un fort* in Numidien (An. Ép. 1942/3, 84). — Die Senatoren waren unter den militärischen Chargen nicht mehr zu finden, »weil sie selbst kein Interesse mehr am Militärdienst gehabt hätten«, nicht weil sie grundsätzlich schon seit Gallienus ausgeschlossen worden seien (die senatorischen Provinzstatthalter hatten ja die Befehlsgewalt über die in ihrem Bereich stationierten Truppen behalten). Durch die formelle Unterordnung der *duces* unter die *praesides* wurde zugleich die Macht der *praef. praet.* erheblich eingeschränkt.

Auch in der *réorganisation des provinces* waren für Diokletian nach der Meinung von S. ausschließlich militärische Gesichtspunkte maßgebend gewesen: auf der einen Seite konnte durch die Verkleinerung der Provinzen und

die Erteilung einer relativ selbständigen Kommandogewalt über die in ihnen stationierten Truppen erreicht werden *que les moyens de défense plus concentrés fussent plus efficaces*; auf der andern Seite erforderte die strategische Lage gelegentlich auch — wie etwa in Pontus — den Zusammenschluß mehrerer Provinzen: *il pouvait être utile de mettre sous l'autorité d'un seul chef des voies de communication d'importance militaire. — C'était une tradition commandée par des intérêts militaires que d'unir ainsi sous un chef militaire des cités qu'on partageait en d'autres temps entre plusieurs provinces.* — Eine ausgezeichnete und äußerst instruktive Darstellung der Veränderung in der Provinzialorganisation Afrikas zeigt, wie je nach Bedürfnis neue Provinzen gebildet, bestehende vergrößert und verkleinert, wieder aufgelöst wurden. *L'histoire administrative de l'Afrique pendant la Tétrarchie suffit à prouver par ses complications que Dioclétien n'a pas conçu un système dont il aurait poursuivi l'application en commençant par la Maurétanie Césarienne pour finir par la Tripolitaine, encore moins qu'il a d'un seul coup donné une forme achevée à son empire.*

Um die gefährliche Position der *praef. praet.* zu schwächen, vermehrte Diokletian die Zahl der *agentes vices praef. praet.*, die in den ihnen zugewiesenen Funktionsbereichen die Befugnisse eines *praef. praet.* hatten und dem Kaiser direkt unterstanden. Auch die *vicarii* waren seine *agents directs. Affaiblir la préfecture du prétoire et du même coup appliquer le contrôle du pouvoir central sur les gouvernements de province, telle fut l'intention de Dioclétien.* Selbst im *consilium principis* wurde durch die Ernennung eines *vicarius a consiliis sacris* die frühere Stellung des *praef. praet.* geschwächt. Im übrigen wurde in allen Bereichen die Freizügigkeit der regionalen Instanzen zugunsten der zentralen Leitung und Kontrolle rigoros beschnitten. *L'empire de Dioclétien est le contraire de la fédération de diocèses et de provinces que l'institution des préfectures régionales réalisera sous Constantin.*

Die allgemeine Würdigung der Reformtätigkeit Diokletians kommt zu dem Schluß: *il n'a eu qu'à consolider ce qui à l'époque précédente n'était que provisoire. — Il fallait, pour que l'armée pût remplir sa mission et que l'empereur fût obéi, mettre de l'ordre et de la régularité là où l'anarchie militaire du IIIe siècle avait semé l'indiscipline et la confusion.*

Seston spricht Diokletian die Fähigkeiten eines wirklichen Staatsmannes ab (p. 350). Das ist ein hartes und gegenüber den sonst anzutreffenden Anschauungen überraschendes Urteil. Es fragt sich, ob es S. gelingt, mit diesem Urteil Anklang zu finden. Seine eigenen Ausführungen scheinen es selbst nicht zu rechtfertigen, es sei denn, man teilt mit ihm die Überzeugung, daß Diokletian die Pflicht gehabt hätte, *à faire table rase des institutions existantes. — Dioclétien n'avait pas non plus le goût du risque ou l'esprit de système qui l'auraient conduit à introduire dans l'empire romain des institutions étrangères.* Diese Bemerkung richtet sich zwar gegen die Auffassung, als ob Diokletian aus Persien oder Ägypten Anregungen aufgenommen hätte, und stellt ihr gegenüber fest, daß er viel zu konservativ und viel zu »römisch« war, als daß er

solchen Versuchungen hätte nachgeben wollen. Aber man muß vermuten, daß S. selbst von ihm weniger konservative und mehr revolutionäre Tendenzen fordern möchte. Ein endgültiges Urteil wird man sich erst nach dem Erscheinen des zweiten Bandes bilden können. Nach den vielen Bedenken, die geäußert werden mußten, soll jedoch zum Schluß ohne weiteren Vorbehalt gesagt sein, daß allein schon um der mit unerbittlicher Konsequenz verfolgten Grundthese willen das Buch die ernsthafteste Beachtung verdient. W. Ensslin, einer der bedeutendsten Kenner dieser Periode, sagt mit Recht: »Es ist nicht ein Buch, das die Reihe schon vorhandener Bücher über Diokletian fortsetzt, sondern es gibt neue Grundlagen.«

Erlangen. *Johannes Straub.*

Raymond Schmittlein: Circonstances et cause de la mort du Christ. Bade, Editions Art et Science. 1950, 108 S., 21 Abb., 2 Krt.

Über die Ursache des Todes Jesu machen die Evangelien keine Angaben. Wohl haben sich ihre Erklärer, und zwar schon die Kirchenväter, darüber Gedanken gemacht, doch können ihre Meinungen oder Behauptungen — sie reden von Erschöpfung, Bewußtlosigkeit, Durst, Hitzschlag, Sonnenstich, Blutverlust, Blutvergiftung —, da sie nicht über medizinische Kenntnisse verfügen, keinen Anspruch auf Anerkennung erheben. Erst in neuester Zeit haben medizinische Fachmänner sich mit dem Problem der Todesursache bei Jesus beschäftigt. Da sie aber auf die Berichte der Evangelien über die Passion Jesu angewiesen sind und die Hinrichtungsart der Kreuzigung seit Konstantin d. Gr. abgeschafft ist, also eine »klinische« Beobachtung unmöglich ist, müssen sie sich mit der Aufstellung von Hypothesen begnügen. Die Diskussion unter den Medizinern über die Ursache des Todes Jesu wurde durch die Ausstellung des hl. Grabtuches von Turin (1931) und die dadurch veranlaßten Untersuchungen[1] dieser Reliquie in Gang gebracht. Den Reigen hat der englische Jesuit und Arzt R. Whitaker (The Catholic Medical Guardian, Juli 1935) eröffnet. Er nennt als Todesursache Herzschwäche, Blutandrang, Erstickung, Herz- oder Aortenruptur. Doch wird ihm entgegengehalten, daß die Ruptur des Herzens oder der Aorta nicht in Frage komme, da sie eine fortgeschrittene Erkrankung dieser Organe oder mindestens eine weitgehende Schädigung durch hohes Alter und außerdem eine ganz erhebliche Erhöhung des Blutdruckes (der

1. Für weitere Kreise orientiert darüber die Schrift von R. *W. Hynek*, Golgatha im Zeugnis des Turiner Grabtuches, Karlsruhe 1950; vgl. aber auch den kritischen Aufsatz von *P. Damerus Zähringer* in der benediktinischen Monatsschrift 1950 S. 149—157.

aber durch das Hängen an den Armen erniedrigt wird) voraussetze. Ungefähr um die gleiche Zeit glaubte der Arzt Hynek aus Prag auf Grund seiner Untersuchungen das Rätsel des Todes Jesu gelöst zu haben: »Christus starb den Tod durch tetanoide Krämpfe und durch Erstickung unter ungeheuren Schmerzen.« Er schreibt also dem Versagen der Atmung die Hauptrolle zu, nimmt jedoch eine Erschwerung des Blutkreislaufs hinzu, die er mit der Entstehung eines Lungenödems begründet. Abweichend von ihm möchte der Arzt und Leiter der Röntgenabteilung des St. Franziskus-Hospitals in Köln-Ehrenfeld, H. Mödder, auf Grund von ihm durchgeführter Experimente in dem Versagen des Blutkreislaufes die Hauptursache des Todes Jesu sehen (»Die Todesursache bei der Kreuzigung«: Stimmen der Zeit, April 1949, S. 56—59). Doch ist seine Hypothese mit der Schwierigkeit belastet, daß sie das laute Rufen Jesu wenige Augenblicke vor dem Tode (Mk. 15, 37: »Jesus aber stieß einen lauten Schrei aus und verschied«) nicht natürlich erklären kann (»bei den Versuchen war es nicht möglich, in den letzten Augenblicken vor dem Kollaps einen lauten Ruf auszustoßen«). Die Erörterungen von Mödder wurden durch H. Zimmermann weitergeführt (»Der Tod am Kreuz«: Hochland, August 1949, 614—616). Er führt das tödliche Versagen des Herzens auf die starke Verminderung der Koronardurchblutung (Ernährungskreislauf des Herzens infolge des orthostatischen Kollapses) zurück und bezeichnet Jesu Tod als Koronartod. Also nicht die mangelhafte Durchblutung des Gehirns, sondern des Herzens habe den Tod herbeigeführt; so erkläre sich, daß Jesus bis zum letzten Atemzug beim vollen Bewußtsein blieb. Die Ausführungen von Mödder und Zimmermann werden ergänzt durch einen Aufsatz des Arztes E. Sons am Krankenhaus Mariahilf in München-Gladbach (»Die Todesursache bei der Kreuzigung«: Stimmen der Zeit April 1950, S. 60—64). Er weist darauf hin, daß durch die »Zentralisierung des Kreislaufes« (Abdrosselung unwichtiger Teile der peripheren Strombahn zugunsten einer hinreichenden Blutversorgung lebensunentbehrlicher Organe) das Zentralnervensystem in seiner Tätigkeit ungestört bleibe, so daß der Gekreuzigte bis zum letzten Atemzuge über seine geistigen Kräfte verfügte. Er glaubt auch eine Erklärung für Joh. 19, 34 geben zu können, wonach ein Soldat Jesu Seite mit einem Speer öffnete, worauf alsbald Blut und Wasser herausflossen. Durch die Verminderung der Koronardurchblutung trat ein Stauungserguß in der rechten Pleurahöhle ein, der durch den Lanzenstich zutage gefördert wurde. (NB. Von einem Lanzenstich in die *rechte* Seite Jesu spricht der Evangelist nicht!)

Zu den genannten Autoren[2] gesellt sich nun General R. Schmittlein, der sich (laut Vorwort) seit längerer Zeit mit Vorarbeiten zu einer rein

2. Vgl. auch *J. I. Collins*, The crucifixion of our Lord and some medical data: The Cath. Bibl. Quaterly XII (1950) 171—172.

wissenschaftlichen Darstellung des Lebens Jesu befaßt, in einer eigenen Schrift, worin er die neue Hypothese aufstellt und eingehend zu begründen unternimmt, *daß ein traumatischer Schock die eigentliche Ursache des Todes Jesu gewesen sei.* Angeregt wurde er zu seiner Hypothese durch ein persönliches Kriegserlebnis: ein leicht verwundeter Soldat, dessen schmerzdurchwütetes und doch ergebenes Antlitz ihn an den leidenden Christus erinnerte, starb bald nach seiner Ankunft im Hospital. Gegen Mödder wendet er ein, daß nach dessen Hypothese der am Kreuz hängende Christus *mit* Fußstütze (suppedaneum) oder Sitzpflock (sedile, equulens, cornu), wodurch ein orthostatischer Kollaps verhindert wird, nicht nur ungefähr drei Stunden (so lange etwa hing Jesus am Kreuze), sondern länger hätte am Leben bleiben müssen, wie der Fall der mitgekreuzigten Schächer und die Nachrichten aus dem Altertum zeigen, wonach die Gekreuzigten in der Regel ziemlich lange, öfters sogar mehrere Tage, am Leben blieben — daß er dagegen *ohne* Fußstütze oder Sitzpflock höchstens etwa zwölf Minuten hätte am Leben bleiben können. Sch. beschreibt nun ausführlich, was unter »choc traumatique« zu verstehen ist (S. 31—43), wobei die medizinische Fachliteratur ausgiebig herangezogen wird. Es ist der pathologische Zustand eines auch nur leicht Verwundeten, der auch nur geringen Blutverlust erlitten hat, dessen Symptome sind: langgezogenes Gesicht, angsterfüllter Gesichtsausdruck, fahler Teint, schlaffer Körper, schweißbedecktes Gesicht bei niedriger Körpertemperatur, starker Durst, kurzes, rasches Atmen, unterbrochen durch tiefe Seufzer, rascher Puls. Der traumatische Schock, der in Wirklichkeit ein Versagen des Kreislaufs ist, stellt sich nicht sofort, nach der Verwundung, sondern erst im Verlauf von einigen Stunden (mindestens vier, in Ausnahmefällen bis zu zwanzig) ein. Dabei bleibt aber der Verwundete beim vollen Bewußtsein bis wenige Augenblicke vor dem Tode. Die Gefahr der Auslösung eines Schocks wird beträchtlich vermehrt durch alle äußeren Umstände, die ein Leiden für den Menschen bedeuten (Hunger, Kälte, Erschütterungen beim Transport usw.). Die folgenden Kapitel zeigen an der Hand der Evangelien, daß alle die genannten Symptome des Schocks bei der Passion Christi nachzuweisen sind und daß die körperlichen und seelischen Qualen, die Jesus von den Stunden am Ölberg bis zur Kreuzigung erdulden mußte, das Auftreten eines Schocks außerordentlich begünstigen mußten (S. 44—72). So versteht man, daß der Tod Jesu um 3 Uhr nachmittags, also ungefähr fünf Stunden nach der Geißelung eintrat, was mit den Betrachtungen an Verwundeten, die einem Schock erlagen, gut übereinstimmt. Für die Richtigkeit der Hypothese spricht auch, daß Jesus nach den Evangelien bis zum Verscheiden das volle Bewußtsein und die Kraft zu sprechen behielt. Letzteres wäre beim Tod durch Ersticken unmöglich gewesen.

Auf einige Punkte in der sehr anschaulichen Darstellung der Passion mag in Kürze hingewiesen werden. Der Verfasser wird recht haben, wenn er

ausführt, daß es bei der Verhaftung Jesu im Ölgarten nicht so harmlos zuging, wie es oft in frommen Büchern beschrieben wird, doch dürfte er das dunkle Wort vom Schwerterkauf Lk. 22, 36 kaum richtig gedeutet haben (vgl. etwa F. Hauck, Lukasevangelium, Leipzig 1934, S. 267). Als Ort der Verurteilung Jesu durch Pilatus wird die Burg Antonia betrachtet, deren prächtiger Plattenbelag unlängst wieder freigelegt worden ist (vgl. Revue biblique 1933). Die Geißelung hatte den Zweck, die Leiden des Delinquenten zu steigern, da sein von den vielen Wunden zerrissener Leib der Luft, den Fliegen und dem Staub ausgesetzt war. Wenn diese schreckliche Strafe (horribile flagellum, Horaz) für sich auch den Tod nicht herbeiführte, so begünstigte sie doch sehr die Auslösung eines Schocks. Die zahlreichen körperlichen und seelischen Torturen, denen Jesus ausgesetzt war, machen es durchaus verständlich, daß er den an sich nicht schweren Querbalken des Kreuzes (patibulum) nicht die ganze kurze Strecke bis zur Hinrichtungsstätte zu tragen vermochte. Während Jesus den ihm vor der Kreuzigung angebotenen Betäubungstrank zurückwies (Mk. 15, 23; Mt. 27, 34), hatte er, am Kreuze hängend, nicht mehr die Kraft, dem Durste zu widerstehen, und bat um einen Trunk (Joh. 19, 29; Mk. 15, 36; Mt. 27, 48), worauf ihm mit Wasser verdünnter Essig (posca) gereicht wurde. (Mk. und Mt. unterscheiden genau zwischen dem Betäubungstrank, der Jesus vor der Kreuzigung offenbar von den *Soldaten* angeboten wird, und dem Erfrischungstrank, der dem Gekreuzigten von einem der Dabeistehenden, offenbar einem Juden wegen Mk. 15, 36b [Elias], gereicht wird; Joh. spricht nur vom Erfrischungstrank, ohne den Spender genauer zu bezeichnen. Lk. läßt die *Soldaten* den Gekreuzigten durch Darreichung des Essigtrankes *verspotten*, offenbar im Hinblick auf Ps. 69, 22: »In meinem Durst tränkten sie mich mit Essig.« Lk. 23, 36, *nicht* also Mk. 15, 23; das Wort über Elias bleibt wohl deswegen fort, weil es für heidnische Leser unverständlich ist.) Da Jesus wenige Stunden nach der Kreuzigung starb, ohne daß irgend etwas sein Verscheiden voraussehen ließ oder den Todeskampf anzeigte, muß sein Sterben vom medizinischen Standpunkt aus als plötzlich bezeichnet werden. Darum wunderte sich auch Pilatus, der wohl wußte, daß die Kreuzigung einen langsamen Tod bedeutete, daß Jesus schon gestorben sei, als man ihm seinen Tod meldete (Mk. 15, 44).

Das letzte Kapitel (S. 83—92) behandelt den Lanzenstich Joh. 19, 34. In eingehender Auseinandersetzung mit der (abgelehnten) Hypothese des französischen Arztes Barbet, wonach der Lanzenstich gegen die rechte Seite geführt wurde, durch den 5. Interkostalraum ging und das rechte Herzrohr erreichte, wobei der Herzbeutel durchbohrt wurde, zeigt der Verf., daß es so gut wie ausgeschlossen ist, daß der Lanzenstich das Herz traf, und weist mit Recht darauf hin, daß der Evangelist niemals vom Herzen oder der Brust, sondern nur von der Seite Jesu spreche. Die Schock-Hypothese, und nur sie, erkläre auch das bisher unerklärliche Heraus-

fließen von Blut und Wasser aus der geöffneten Seite — Origenes glaubte darin einen wunderbaren Vorgang sehen zu müssen. Der Befund bei den Leichen der Soldaten, die einem Schock erlegen sind, löse das Rätsel: »Le sang que les assistents voient s'écouler du côté de Jésus (et non du cœur) est simplement le produit de l'hémorragie (Blutung) intérieure causée par la vaso-dilatation, et l'eau n'est autre chose que le liquide d'œdème amassé dans les cavités séreuses, literé par le coup de lance.« (Dem Verf. scheint der Erklärungsversuch von W. Lossen in »Bruns' Beiträgen zur klinischen Chirurgie« Bd. 170, 1939, S. 416 entgangen zu sein.)

Das Urteil über die Schockhypothese des Verfassers muß den medizinischen Fachleuten überlassen bleiben. Aber die Leben-Jesu-Forschung kann mit Genugtuung feststellen, daß sie alle Schwierigkeiten beseitigt, die von der kritischen Exegese mit Berufung auf die medizinische Wissenschaft gegen die Angaben der Evangelien bis in die neueste Zeit hinein erhoben worden sind. Wenn diese auch keine Geschichtsbücher im strengen Sinne des Wortes sind, so haben ihre Verfasser doch ein Recht darauf, daß man ihre Mitteilungen über Jesu Leiden und Sterben als geschichtlich zuverlässig betrachtet, solange nicht das Gegenteil einwandfrei erwiesen ist. Darum verdient der Verfasser auch den Dank der exegetischen Wissenschaft.

Die Literaturangaben über die Passion Jesu können noch durch folgende neueren Werke ergänzt werden: *J. Finegan*, Die Überlieferung der Leidens- und Auferstehungsgeschichte Jesu, Berlin 1935 (kritisch); *E. Bickermann*, Utilitas Crucis: Rev. de l'histoire des religions 112 (1935), 169—241; *C. F. Savio*, Come fu crocefisso il Redentore 1936; *F. H. Pölzl-Th. Junitzer*, Kommentar zur Leidens- und Verklärungsgeschichte Jesu Christi, 4. Aufl. Wien 1948; *J. Blinzler*, Der Prozeß Jesu. Das jüdische und römische Gerichtsverfahren gegen Jesus Christus auf Grund der ältesten Zeugnisse dargestellt und beurteilt, Stuttgart 1951 (mit reichen Literaturangaben).

Freiburg i. Br. *A. Wikenhauser.*

ZEITSCHRIFTENREFERATE

Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts (59/60, 1944/45)

P. H. v. Blanckenhagen, Ein spätantikes Bildnis Trajans (S. 45—68):

Von Trajan, der neben Augustus für die spätantiken Kaiser bis auf Theoderich d. Gr. das Vorbild schlechthin war, wird ein spätantikes Porträt aus dem Garten des Konservatorenpalastes bekanntgemacht, das wohl im höfischen Umkreis am Ende der Herrschaft des Honorius, vielleicht auch schon am Beginn der des Valentinian III. entstanden sein wird. Wußten wir bisher nur aus der schriftlichen Überlieferung von Trajan als dem großen Vorbild, so kann hier ein Monument von gleicher Aussagekraft danebengestellt werden.

Ragna Enking, Minerva Mater (S. 111—124):

Die aus Cassius Dio und Sueton bekannte Notiz, daß Kaiser Caligula seine neugeborene Tochter Drusilla auf die Knie des Jupiter Capitolinus gesetzt und sie der Minerva zum Säugen übergeben habe, möchte Vf. nicht wie L'Orange auf das Geburtsritual der Pharaonen, sondern eher auf den betont mütterlichen Charakter der etruskischen Minerva zurückführen, der seinerseits jedoch nicht begrenzt etruskischer Natur zu sein scheint, sondern sich auch in den noch faßbaren Formen von Athenakulten und Athenafesten nachweisen läßt. Athena war hier noch nicht die jungfräuliche Göttin, sondern muß ehemals die Gestalt einer Fruchtbarkeit und Geburtssegen verleihenden Muttergottheit bekleidet haben, die erst in homerischer Zeit ihre Umgestaltung zur Parthenos erfuhr. Anscheinend hat sich bei den im östlichen Mittelmeerbecken wohnenden Griechen diese Vorstellung besser erhalten, denn dort wird noch in der Kaiserzeit die Göttin Allât verehrt, die zugleich *μήτηρ θεῶν* und Athena genannt wird. Möglicherweise wird aus dieser Bedeutung ihre Einreihung in die Capitolinische Trias verständlich.

Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts, Archäologischer Anzeiger (61/62, 1946/47)

G. Rodenwaldt, Miscellen ὄπιθεν κομόωντες (Sp. 36—38):

Vf. bespricht den von Persson bekanntgemachten Bronzehelm aus Dendra, den ersten der Mykenischen Zeit, und wendet sich gegen den von M. P. Nilsson gemachten Vorschlag, die Erklärung für das homerische Beiwort der Abanten B 542 *ὄπιθεν κομόωντες* in dem nach hinten herabhängenden Helmbusch zu finden. Vf. weist auf eine richtige, leider wenig beachtete Interpretation des *ὄπιθεν κομόωντες* durch v. Stackelberg, der aus den griechischen Freiheitskämpfen die Sitte des am Vorderkopf abrasierten, am Hinterkopf dagegen lang herabhängenden Haares ganz richtig mit der homerischen Sitte in Verbindung brachte.

Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts, Archäologischer Anzeiger (63/4, 1948/49)

Vl. Milojčić, Zur Zeitstellung der ältesten Siedlung von Troja (Sp. 1—12):

Ausgehend von den neuesten Arbeiten über die ägyptische und mesopotamische Chronologie, und nach einem kritischen Überblick über die Synchronismen im östlichen Mittelmeer und Vorderen Orient gelangt Vf. zu dem Resultat, daß Troja I nicht vor 2700 anzusetzen sei.

Vl. Milojčić, Die dorische Wanderung im Lichte der vorgeschichtlichen Forschung (Sp. 12—36):

Vf. möchte den Prozeß der dorischen Wanderung auf Grund des vorgelegten archäologischen Materials in einen dreischichtigen Vorgang gegliedert sehen, der zuerst im 13. Jahrhundert innerbalkanische Völkergruppen nach Makedonien vordringen läßt, und im weiteren Verlauf der mykenischen Welt den Untergang bringt. Im endenden 11. Jahrhundert soll eine zweite Welle, aus albanisch-nordostserbischem Raume nach Süden vordringend, gefolgt sein, der im 9. und 8. Jahrhundert ein starker Zustrom von illyrischen Zuwanderern aus Bosnien und Makedonien gefolgt sei. Als Träger der zweiten Welle denkt sich der Vf. die Dorier, während er für die der ersten Frühillyrier vorschlägt.

H. Moebius, Römischer Kameo in Kassel (Sp. 102—118):

Vf. macht einen Kameo der späteren Kaiserzeit bekannt (nach der Frisur Julia Domna als kranzverleihende Viktoria, die auf einem Waffenhaufen sitzt), der mit anderen Stücken zusammen ein wichtiges Bindeglied von der weitverbreiteten und hochentwickelten Gemmenkunst der frühen Kaiserzeit zu deren Wiederaufleben am Beginn des 3. Jahrhunderts und der nachfolgenden Zeit darstellt. Die dazwischenliegende Lücke bleibt trotz der schon früher bekanntgemachten Stücke evident.

E. Hohl, Der große Pariser Kameo als geschichtliches Zeugnis (Sp. 255—260):

Entgegen dem Curtiusschen Vorschlag, in dem Kameo eine retrospektiv gesehene Szene zu sehen, bei der sich der junge Gajus (Caligula) als Princeps iuventutis dem Kaiser Tiberius vorstelle, weist Vf. darauf hin, daß die Deutung der Einzelpersonen von der sichersten Figur des Kameo, dem in Rüstung gekleideten Knäblein links im Mittelstreifen, ausgehen müsse. Da dieses aber nur Gajus (Caligula) sein könne, so wäre der Feldherr vor dem Thron nur sein Vater Germanicus. In Übereinstimmung mit Schweitzer benennt Vf. sieben der acht Personen in der Mittelszene wie folgt: Germanicus mit Gattin und Söhnchen, seine Mutter Antonia, Tiberius, Livia und Livilla, im Spolienträger entgegen Curtius den jüngeren Drusus, der durch sein Ausschreiten nach rechts seine Abwesenheit von der dargestellten Szene ausdrücke. Er war schon in Illyrien, als der Abschied des Germanicus erfolgte. Im oberen Streifen wird der Eintritt des Alexander-Gleichen in den Ahnenhimmel der Dynastie gezeigt. So ist als das frühestmögliche Entstehungsdatum das Todesjahr des Germanicus (19), eher noch das des jüngeren Drusus (23) und als das späteste das Todesjahr der Livia (29) für diese großartige Familienszene, deren Absicht fern von politischer Manifestation stünde, anzusetzen.

American Journal of Archaeology (53, 1949)

R. Reitler, A Theriomorphic Representation of Hekate-Artemis (S. 29—31):

In einer aus dem Ende des 6. Jahrhunderts stammenden Gemme, die das Bild einer welpenden Hündin zeigt, möchte Vf. (ebenso in den bisher mißgedeuteten Gemmenbildern mit Eseln, Löwen und Pferden) eine Verkörperung der geburtshelfenden Göttin Hekate-Artemis erkennen.

Revilo P. Oliver, The Claudian Letter F (S. 249—257):

Die Annahme, daß der neu eingeführte Claudische Buchstabe F ein Mittelvokal zwischen u und i verkörpere, läßt sich in dem epigraphischen Material nirgends stützen. Dagegen vermutet Vf.:

1. F = y.
2. Claudius habe den Buchstaben in der Absicht eingeführt, einen gleichen Klang — vielleicht zwischen e und i — in den lateinischen Worten zu erhalten. Eine neue Lesart der Velius Longus-Stelle De Orthographia 75, 12, die sich mit dieser Einführung befaßt, wird zum Abschluß vom Vf. vorgelegt.

Aline A. Boyce, The Twelfth Imperatorial Acclamation of Septimius Severus (S. 337—344):

Die Tatsache, daß die 12. Acclamation in über 30 Inschriften, dagegen aber nur in zwei Münzen uns überliefert ist, möchte Vf. dahingehend erklären, daß man in der Münzstätte die 12. Acclamation schon vor ihrem Ausrufen vorbereitet habe. Wenige Münzen seien emissiert worden und dem Einziehen entgangen, als der Kaiser die Acclamationsserie mit der 11. enden ließ (diese dauert bis zu seinem Tode), um eine neue Titulatur einzusetzen und so eine neue Ära einzuleiten. Das Vorkommen der 12. Acclamation (auch der 13.) auf Inschriften (datiert zwischen 198 und 210) möchte Vf. mit der schlechten Nachrichtenübermittlung oder mit der Weigerung von Militär und Zivilbeamten erklären, sich an die neue kaiserliche Entscheidung zu gewöhnen.

American Journal of Archaeology (54, 1950)

H. Mattingly, Zephyritis (S. 126—128):

Der Vertrag zwischen Rom und Ptolemaios II. (273 v. Chr.) war kein politisches Bündnis, sondern eher eine Handelsabmachung. Dies wird nicht nur durch das Verhalten von Ägypten im 1. Punischen Krieg, sondern auch durch die 269 anlaufende römische Silberprägung nahegelegt, die in einer Serie (Vf. vermutet Tarent als Emissionsort und einen alexandrinischen Münzschneider) nicht nur im Münzbild, sondern vor allem in den Münzmarken mit den Didrachmen der Arsinoe II. überraschende Parallelen zeigen. Man kann so von 269 an zwei parallel laufende Münzserien annehmen, ein Zeitraum, der sich noch bis 220 ausdehnen läßt, wenn sich die Münzmarken als Jahresangaben herausstellen sollten. Zwei sich im gleichen Handelsraum (Sizilien und Unteritalien) kreuzende Münzserien anzunehmen, wird vom Vf. noch durch andere Beobachtungen nahegelegt: So die Funde von Ptolemäischen Bronzemünzen sowie von römisch überprägten Ptolemäischen Münzen in diesem Gebiet. Für die Arsinoe-Didrachmen nimmt Vf. ebenfalls unteritalischen Prägungsort (Tarent oder Lokris epizephyris) an, und versucht die engen politischen und religiösen Verbindungsfäden, die Arsinoe (als Zephyritis oder Lokris uns überliefert) mit dem Ptolemäischen Hauptstützpunkt, dem epizephyrischen Lokri in Sizilien verbanden, sowie das rege Interesse, das die Königin westlicher Politik entgegenbrachte, als die ursächlichen Umstände für dieses enge Handinhandgehen mit den Römern zu erweisen.

Arthur E. Gordon, A New Fragment of the Laudatio Turiae (S. 223—226):

Ein weiteres Fragment der laudatio Turiae im Nationalmuseum zu Rom wird vom Vf. bekanntgemacht. Ein paläographischer Vergleich erweise die beiden Fragmente des Museo Nazionale und die der Villa Albani als Teile einer Inschrift. Buchstaben- und Zeilenhöhe fügen das neue Fragment an die rechte obere Ecke von Fragment E an. Die Datierung der gesamten Inschrift wird durch verschiedene Indizien in die Jahre 8 bis 2 v. Chr. nahegelegt.

Journal of Roman Studies (60, 1950)

Henry Seyrig, Palmyra and the East (S. 1—7):

Mit mancherlei archäologischen und historischen Zeugnissen ausgerüstet, zeichnet Vf. das Bild einer in politischer, religiöser und sozialer Hinsicht stark nach Osten (Vf. vermutet Ausstrahlung von Seleukia am Tigris) orientierten Stadt, die erst mit den Einwirkungen der Römer äußerlich ihr Gesicht verändert.

A. H. M. Jones, The Aerarium and the Fiscus (S. 22—29):

In einem gründlich unterbauten Überblick versteht es Vf. die Wesensmerkmale und Unterschiede zwischen der eigentlichen Staatskasse (aerarium) und der kaiserlichen Kasse (fiscus) aufzuzeigen. Dabei kann man die allmählichen Bemühungen der Kaiser verfolgen, aus der Abhängigkeit vom Aerarium freizuwerden, um für die ordentlichen und außerordentlichen Ausgaben feste eigene Einkünfte zu besitzen. Eine Entwicklung, die mit der Einrichtung der vier fisci (Judaicus, Frumentarius, Asiaticus, Alexandrinus) durch Vespasian ihren Ausbau erfuhr, der bis zur Severischen Zeit anhielt.

R. *G. Goodchild, The Limes Tripolitanus II* (S. 30—38):

Stellt Fortsetzung zu des Vf. Bericht (Journal of Roman Studies 1949, 81) dar und gibt neben einer Ansetzung der von Orosius beschriebenen regio Arzugum einen Überblick über die von ihm neu erforschten und aufgemessenen befestigten Gebäude, die alle eine spätantike Fortifikationsform zeigen (befestigte Gutshöfe von libyschen Limitanei bewohnt).

A. Momigliano, Panegyricus Messallae: »Panegyricus Vespasiani« (S. 39—42):

I. Vf. datiert den Panegyricus nicht in das Jahr des Konsuls Messala 3 v. Chr., sondern in das Jahr des Konsuls Messalla 31 v. Chr. — II. Josephus, Flaccus und Silius Italicus nennen übereinstimmend Vespasian den Eroberer von Britannien, eine flavische Übertreibung, die auch Tacitus Agricola 13, 5 übernommen habe.

I. A. Richmond, Hadrians Wall 1939—1949 (S. 43—56):

Rechenschaftsbericht über die zehn letzten, durch den Krieg unterbrochenen Jahre der Wallforschung, die aber durch Luftschutz- und Verteidigungsbauten mancherlei wichtige Neuigkeiten an's Tageslicht förderten.

E. G. Turner, Papyrus 40 della Raccolta Milanese (S. 57—59):

Ein von Vogliano publiziertes und als Bruchstück einer Historiographie gedeutetes Papyrusfragment wird vom Vf. als Teil eines Privatbriefes mit dem Bericht einer Schlacht angesehen und versuchsweise mit der Neronischen Expedition nach Äthiopien (61) in Verbindung gebracht.

Eric Birley, The Governors of Numidia A. D. 193—268 (S. 60—68):

Eine neue Inschrift von Gasr Duib datiert den Statthalter M. Aur. Com. Cassianus in die Jahre zwischen 244 und 249. Nach der Aufzählung der 24 durch Inschriften faßbaren Statthalter zeichnet Vf. das Bild einer Provinz, die im Laufe des 3. Jahrhunderts n. Chr. immer mehr als Auslaufstelle und nicht mehr als Rangstufe Verwendung findet. Nur 11 von den 24 Statthaltern lassen sich fernerhin als Konsuln nachweisen.

M. P. Charlesworth, Nero: Some Aspects (S. 69—76):

Arbeit stellt Untersuchungen zur Schauspiel- und Rhapsodenkunst Neros dar, und versucht die Konzeption der Domus Aurea zu klären, (die eher der Sucht nach technischen Neuerungen als dem Gedanken einer Apotheose verpflichtet ist). Ebenso wird auch

untersucht, welche Gründe denn dafür namhaft gemacht werden können, daß sich das Andenken Neros noch lange Zeit lebendig hielt.

P. M. Fraser, Hadrian and Cyrene (S. 77—90):

Vf. macht Inschrift bekannt, im Museum von Kyrene verwahrt, die Maßnahmen und Berichte wiedergibt, die sich auf den Wiederaufbau der 115—117 durch den Judenaufstand verwüsteten Stadt Kyrene beziehen. Inschrift stammt jedoch nicht aus der Zeit unmittelbar danach, sondern aus dem Jahre 134/35.

Journal of Hellenic Studies (69, 1949)

L. H. Jeffery, Comments on some Archaic Greek Inscriptions (S. 25 ff.):

1. I. G. I² 806 soll zu *Αἰσι[μιδες μ' ανεθεκ]εν* ergänzt werden.

2. Grenzstein im Museum von Ägina mit Inschrift *HEPAKΛΕΟΣ* stammt nach Keramopoulos von der Südostküste der Insel, so daß dort das Herakleion gelegen haben muß (Xenophon, Hell. V, 1. 10—13).

3. Protoattischer Untersatz in Berlin mit Inschrift *MENEΛΑΣ* beweise durch den dorischen Dialekt, dass Verfertiger Äginete gewesen sei.

4. I. G. V, 1 1562. Teil einer Zeusbasis in Olympia. Vf. führt an, daß Basisfragment kaum über die Jahre 500/490 hinabdatiert werden kann und möchte in ihm den Rest einer röhrenförmigen Basis sehen, die das eingesteckte Ende eines Zeusbildes trug, nach der Art des Apollon von Amyklai gefertigt.

5. I. G. V, 2 Arcadia. Ein bisher noch nicht lokalisiertes Bronzeblech mit Inschrift aus Olympia (Olympia V, Nr. 27) wird durch ein ähnliches Bronzepinax in den gleichen geographischen sprachlichen Raum, die Grenze zwischen Arkadien und Achaia, lokalisiert.

6. Heraklesstatuette im Museum von Benaki. Payne hat schon betont, daß die Endung der Inschrift im Korinthischen ungewöhnlich, im Mittel- und Westgriechischen dagegen gebräuchlich ist. Vf. vermutet, auf Grund des triangularen P, megarischen Ursprung. Inschrift: *HEPAKEΑΣ.*

7. Ein Webgewicht mit Inschrift *ΙΣΟΔΟΚΗΣ ΕΜΙ* aus Siris dient dem Vf. als Ausweis, daß die literarische Überlieferung über die Besiedlung von Siris entgegen der Belochschen Annahme zu Recht bestünde.

8. Zwei 1947 in Axos gefundene Inschriften tragen in Boustrophedon einen Gesetzestext, der sich auf die *φεργασται* bezieht und sicherlich Privilegien und Abmachungen zwischen Magistrat und Bauleuten behandelt. Ende 6. Jahrhundert.

9. Eine 1935 in Knossos gefunde Inschrift zeigt in den wenigen erhaltenen Lettern Übereinstimmung mit dem Makrytichos-Fragment und ein ungewohntes H = 日 und L = *Λ*, das aber auch in Dreros belegt ist. Ende 7. Jahrhundert.

10. Knossos-Grabstein, in einem Feld bei Gypsades mit Inschrift *ΚΚΕΩ ΘΕΛΑΙΩ.*

11. Lyttos-Grabstein mit Inschrift: *ΔΗΜΥΛΟΣ*
ΕΥΦΡΟΣΥΝΑ
ΤΗΙ ΓΥΝΑΙΚΙ
ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ

N. M. Holley, The Floating Chest (S. 39 ff.):

Vf. stellt alle Sagenversionen zusammen, die das Motiv der in einer Kiste ausgesetzten Frau bringen und stellt dazu in Ergänzung die außergriechischen Sagen, in denen das gleiche Motiv den Griechen bekannt wurde.

A. R. Burn, Early Greek Chronology (S. 70 ff.):

In Auseinandersetzung mit dem neu erschienenen Buche von Dunbabin, The Western Greeks steuert Vf. einige Beiträge und Überlegungen bei.

G. E. Bean, Two Epigraphical Notes from Pamphylia (S. 73ff.):

Eine von Wilhelm, Ak. Wiss. Wien (1947 p. 59ff.) nur nach Photo bekanntgemachte Inschrift an einem Altar in Side-Pamphylien wird jetzt von Vf. nach Autopsie erneut gelesen. Datierung durch zwei Zahlenzeichen. Das erste übereinstimmend auf 274, während das zweite auf 259 gelesen wird. Vf. vermutet spätere Einfügung, da Zahlzeichen weniger tief eingeschrieben als Inschriften. Außerdem gibt Vf. einen Inschriftstein in Perge bekannt, der eine Phyle Hephaistou (bisher nur Phyle Hermaiou bekannt) nennt.

Journal of Hellenic Studies (70, 1950)

S. Benton, The Dating of Horses on Stands and Spectacle Fibulae in Greek (S. 16ff.):

Ausgehend von ihren Dreifußforschungen unternimmt Vf. es, die Pferdestatuetten der geometrischen Zeit zu datieren.

E. M. Hooker, The Sanctuary and Altar of Chryse in Attic Rf. Vase Paintings (S. 35ff.):

Vf. macht eine Liste von Vasen mit Opferszenen bekannt, von denen zwei eindeutig den Altar als den des Chryses angeben.

M. G. Hammond, The Lycurgean Reform at Sparta (S. 42ff.):

Untersuchung nimmt vom Wilamowitzschen Versuch einer Spätdatierung der Reform in das endende 7. oder beginnende 6. Jahrhundert ihren Ausgang und versucht, nachdem alle antiken Quellen untersucht worden sind, die über die Reform feststellbaren Nachrichten zusammenzustellen. Das von Wilamowitz herangezogene Fragment wird nicht dem Tyrtaios, sondern dem Mimnermos zugeschrieben. Die antiken Angaben über Alter, Ursache und Charakter der Reform stimmen darin überein, daß es sich um eine Reform handelte, die von einem Manne im späten 9. Jahrhundert durchgeführt worden ist und in das Leben und die Geschichte des spartanischen Volkes tief eingriff. Vf. sieht keine Ursache, diesen Angaben zu mißtrauen.

D. W. Reece, The Battle of Tanagra (S. 75ff.):

Die problematische Stelle bei Thukydides, wo er über den Auszug der Spartaner mit ihren Bundesgenossen zur Befriedung der Phoker berichtet, möchte Vf. dahingehend lösen, daß er nicht eine weitere Absicht der Spartaner annimmt, sondern vermutet, daß sich die Zahlenangaben nur auf das spartanische Heer beziehen können, das, als es von den Athenern am Heimmarsch behindert, nach Böotien zieht, von dort um ein böotisches Aufgebot verstärkt wird. So wird es auf die hohe angegebene Zahl gekommen sein. Als dann die Spartaner nach der Schlacht von Tanagra nach Hause gezogen waren, war es den Athenern nur deshalb möglich, knapp 9 Monate nach der Niederlage eine neue Schlacht zu wagen und siegreich zu beenden, weil sie bei Oinophyta nur das zurückgebliebene böotische Aufgebot gegenüber hatten.

J. S. Morrison, Perikles Monarchos, mit einer Erwiderung von A. W. Gomme (S. 76/7):

Disput zwischen Morrison und Gomme über die Interpretation Herodoteischen und Thukydideischen Begriffs Monarchie und Monarchos in bezug auf Perikles.

Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft (4. Jahrgang, 1949)

L. Wickert, Die Flotte der Römischen Kaiserzeit (S. 100—125):

Vf. setzt sich insbesondere mit dem Buch von Chester G. Starr, The Roman Imperial Navy 31 B. C. — 324 A. D., Cornell Studies in Classical Philology Vol. XXVI New York 1941, auseinander und versucht unter weitestmöglicher Berücksichtigung der Quellen (Inschriften) ein Bild der Organisation und der soziologischen Struktur der römischen Kaiserflotten zu entwerfen. Im vorliegenden 1. Teil der Arbeit werden die

Anfänge und die Begründung der Kaiserflotten, das Avancement und die Rechtsstellung der Flottensoldaten geschildert; später soll eine soziologische Betrachtung der Verhältnisse folgen. Die Anfänge liegen in der Detachierung der bei Actium erbeuteten Schiffe nach Forum Julium, das, als wenige Jahre später Misenum und Ravenna zum Flottenstützpunkt erhoben werden, weiterhin als Flottenstation Verwendung findet. Die Rechtsstellung der Flottensoldaten wird durch die Tatsache beleuchtet, daß in den Inschriften die Flottillenchefs und Schiffskapitäne ausschließlich als Sklaven oder Freigelassene des Kaisers aufgeführt werden. Von Flottensoldaten gibt es keine Inschriften. Erst vom Jahre 52 n. Chr. an erscheinen Flottensoldaten als freigeborene Männer, die jedoch das römische oder latinische Bürgerrecht nicht besitzen. Am Ende der Dienstzeit, die länger als bei anderen Truppenteilen dauert, nach 26 und mehr Dienstjahren, wird mit der Entlassung die Verleihung des Bürgerrechts verbunden. Bald nach der Mitte des 1. nachchristlichen Jahrhunderts wird es üblich, daß Flottensoldaten die tria nomina führen. Der Eintritt erfolgte zwischen dem 18. und dem 23. Lebensjahr, das Avancement war sehr unterschiedlich. Manche Soldaten scheiden nach 27 und mehr Dienstjahren als gewöhnliche Soldaten aus, manche wiederum haben nach wenigen Jahren schon eine beachtliche Stellung in der Rangstufe erklommen. Unter den Chargen fällt die Häufung der griechischen Rangbezeichnungen auf: Nauarchus (Flottillenchef, jedoch keine Dauerstellung, eher fallweise übernommenes und befristetes Ehrenamt), Trierarch (Schiffskapitän, dem der Centurio zur Seite steht), bei den niederen Chargen (Principales): Ergodota (Diensteinteiler), Nauphylax, aber auch: Beneficiarii, Duplicarii (doppelte Soldempfänger), Optiones, Tessarius, Bucinatores, Fabrii u. a. sind dem lateinischen Wortgebrauch entnommen.

Trierer Zeitschrift für Geschichte und Kunst des Trierer Landes und seiner Nachbargebiete (18. Jahrgang 1949, Heft 1)

Der dem achtzigjährigen ehemaligen Direktor des Trierer Landesmuseums, Prof. Dr. Emil Krüger, gewidmete Band bringt neben verschiedenen anderen Beiträgen zwei für die Baugeschichte des Römischen Trier wichtige Abhandlungen.

Heinz Kähler, Die Rekonstruktion der Südfassade der Barbarathermen (S. 20—36):

Vf. rekonstruiert nach Zeichnungen aus dem Ende des 16. und dem Beginn des 17. Jahrhunderts das Caldarium, den Südtrakt und die Südfassade der 1611 zerstörten Barbarathermen. Verwandtschaft zu den Thermen von Leptis Magna und den Diocletiansthermen in Rom wird aufgezeigt. Eine reich gestaltete und durchgegliederte Fassade schmückt die Südfront des Gebäudes und stellt eine Verbindung mit den Grabdenkmälern aus Neumagen in zeitlicher Hinsicht dar (insbesondere die Thermenkapitelle in Übereinstimmung mit den Pilasterkapitellen des Iphigenienpfeilers aus Neumagen). So wird eine Datierung in die Zeit Marc Aurels mit gutem Recht vorgeschlagen.

Hans Eiden, mit einem Beitrag von Hermann Mylius, Untersuchungen an den spätrömischen Horrea von St. Irminen in Trier (S. 73—106):

Bombardierung und Zerstörung im 2. Weltkrieg haben in der ehemaligen Benediktinerinnenabtei St. Irminen, unterhalb der Moselbrücke am Flußufer gelegen, weite noch aufrecht stehende Mauerzüge als antik und in der Technik mit den Kaiserthermen und dem Palatiolum in Pfalzel bei Trier verwandt erscheinen lassen. Sondierschnitte und einige Tiefengrabungen haben eine stattliche rechteckige Bauanlage nachgewiesen, 70,30 m Länge und 53,70 m Breite, gegliedert in zwei langgestreckte Hallen mit doppelter Pfeiler-Innenstellung. Trennung erfolgt durch eine breite Ladestraße. Es wurde ein ungeheuer großer zweistöckiger Baukomplex rekonstruiert, der sicherlich zur Aufbewahrung von Getreide-, Nachschub- und Ausrüstungsgegenständen gedient hat. Das Kloster wird im 9. Jahrhundert als Monasterium S. Mariae vocatum Orrea genannt,

ebenso rettet sich der Name Horreum durch Lokaltradition bis in die Neuzeit durch (Coenobium horrense; a regalibus Horreis; Stadtteil Oeren; Oerenstraße). Außerdem spricht die exponierte Lage hart am Moselufer dieses ohne Analogie dastehenden, sicher im 4. Jahrhundert entstandenen Baues für die Verwendung als Lager- und Speicherbau, dessen Bauflucht von dem axialen Stadtnetz leicht abweicht.

Mnemosyne (Série IV, vol. III, fasc. III)

W. den Boer, Lusius Quietus an Aethiopian (S. 262):

Vf. hält entgegen Roos, gleiche Zeitschrift, S. 158, an seiner Ansicht fest, daß aus Cassius Dio 68, 32, 4 zu folgern sei, daß Lusius Quietus, Trajans General, ein Äthiopier gewesen sei. Zum Beleg, daß *μαῦρος* dunkelhäutig bedeute, verweist er auf acta Ap. Petri et Pauli 16 und auf die Passio Bartholomäi 2 und 7.

Bonner Jahrbücher (149, 1949)

Arnim v. Gerkan, Grenzen und Größen der 14 Regionen Roms (S. I—65):

Vf. führt seine Untersuchungen über die möglichen Einwohnerzahlen des antiken Rom (Röm. Mitt. 1940, S. 149 und Röm. Mitt. 1943, S. 213) insofern weiter, als er, um seine dort gewonnenen Ergebnisse überprüfen zu können, die Gegenprobe macht, aus Flächeninhalt und Besiedelung der Regionen des intramuranen Gebietes von Stadtrom die Bevölkerungszahlen zu ermitteln. Eine verhältnismäßig günstige und getreue Überlieferung steht ihm dabei zu Gebote, die, wie der Vf. nachweisen kann, bisher noch gar nicht genug ausgeschöpft worden ist. Nach einer Voruntersuchung über die primären (republikanische Stadtmauer und Pomerium) und die sekundären Stadtbegrenzungen (Aurelianische Stadtmauer, Zollgrenze und der von Plin. mai. für die Flavische Zeit angegebene Stadtumfang) geht Vf. zu seinem eigentlichen Thema über, die Grenzen und Größen der Stadtregionen noch einmal zu untersuchen, nachdem der Vorschlag in Huelsen-Kieperts Formae Urbis zwar allgemeine Anerkennung gefunden hatte, aber in vielen Punkten eine nähere wissenschaftliche Begründung vermissen ließ. Die als Mittelwerte aus den Curiosa und der Noticia gezogenen Zahlen weisen, gemessen an den Realwerten, einen durchschnittlichen Unterschied von 9 Prozent auf, der nur bei drei Regionen (III, VI, X) beträchtlich überschritten wird. Ebenso günstig ist das Ergebnis bei dem äußeren Umfang der Regionenstadt, der mit 19400 m mit dem Plinianischen Stadtumfang von 19417 nahezu identisch ist. Der durch die Regionen festgelegte Flächenraum umfaßt insgesamt 16285000 qm, eine Summe, von der die extramuranen Gebiete abzuziehen und zu der die Fläche des Tiberflußbettes zuzuschlagen ist, was dann 13725000 qm ergibt. Bei der Ermittelung des reinen Wohngebietes müssen natürlich die Zahlen für die wohnraumfreien Gebiete (Stadtmauern, Uferstreifen, Hügelböschungen, Straßen, Plätze und Gärten) abgezogen werden, wobei 6225000 qm an Wohnraum übrigbleiben, von denen leider nur 75 Prozent topographisch bestimmbar sind. Bei der Ermittelung der Bevölkerungszahl bleibt Vf. bei seiner Ansicht, daß mit insula nur das Geschoß eines Mietshauses gemeint sein kann, daß es deren drei in einem jeden Hause gab und daß ein Haus mit ca. 36, eine insula dann mit 12 Personen bewohnt war. Nur bei dem Ansetzen der Quadratfläche für die Baulichkeiten neigt Vf. zu geringeren Maßen und setzt für eine domus 600 qm, für die horrea 500 qm und für die balnea 400 qm an. So kommt Vf. bei einer Gesamtzahl von 42100 insulae, 160 domus intramuranae zu insgesamt 505200 Insula-, 48630 Domus-Bewohnern. Werden noch die ca. 45000 Sklaven und 40000 Mann Militär zugeschlagen, so ergibt sich eine Gesamtbevölkerungszahl Roms von 623860 Einwohnern, ein Resultat, das sich mit den früheren Ermittelungen des Vf. deckt und diese von neuen Grundlagen, der Untersuchung der Regionengröße, her bestätigt.

Richard Delbrueck, Spätantike Germanenbildnisse (S. 66—81):

Vf. erkennt in verschiedenen Münzbildern, Siegeln, Kleinplastiken und einem großplastischen Zeugnis Bildnisse von Germanen aus der ausgehenden Antike, Ergebnisse, die er selbst arbeitshypothetisch nennt.

1. Siegelstein, Privatbesitz. Die Haartracht weise den dargestellten Porträtkopf als einen in römischen Diensten stehenden Germanen aus. Mitte 5. Jahrhundert.

2. Amethystsiegel in Privatbesitz. Durch das beigegebene Monogramm werde der Nachweis erbracht, daß es sich hier um das Amtssiegel eines hohen römischen Beamten, eines Ostgoten?, handele. Monogramm: Comes Teia. Um 495 angesetzt.

3. Der Goldring des Graifarius aus Gironde im oberen Rhonetal, heute in Zürich, Schweizerisches Landesmuseum, zeigt das Profilbild eines Mannes, den das Diadem als einen Fürsten ausweise. Vf. vermutet ein Porträt des Königs Sigismund II. und setzt die Entstehungszeit in das Jahr 516, die Zeit der Erhebung Sigismunds zum burgundischen Reichskönig.

4. Der ehemals im Cabinet des Médailles aufbewahrte Ring des Königs Childerich zeigt diesen, eine oblonge, in Felder eingeteilte Tafel vor sich haltend, für die der Vf. den unverbindlichen Vorschlag macht, in ihr ein aufgeschlagenes Volumen zu sehen.

5. In einem kleinen und rohen Chalkedon-Büstchen unbekannten Aufenthaltsortes möchte Vf. eine Karikatur einer Germanenfrau erkennen, während er

6. in einem ungefügen Kalksteinkopf in Brescia, bärtig und kahlköpfig, einen langobardischen Fürsten, am ehesten, nach den Schriftquellen, den König Grimoald erkennen möchte.

Waldemar Haberey, Gravierte Glasschale und sogenannte Mithrassymbole aus einem spätrömischen Grabe von Rodenkirchen bei Köln (S. 94—104):

In einem spätrömischen Grabe in Rodenkirchen-Köln lag in einem Sandsteinsarg neben kleinen figürlichen Nachbildungen von Geräten und Tieren aus Bronze eine flache Glasschale, in die in zwei Bildstreifen die Darstellungen der Marsyassage (oben) und von Apollon (mit Leier) unter einem Bogen, von zwei huldigenden Personen umgeben (unten) eingeschliffen sind. Nach Ausweis der beigegebenen Münzen ist die Schale frühestens 368 n. Chr. unter die Erde gelangt und stellt gerade mit der Marsyasszene (Schindung), verbunden mit den andern bronzenen Beigaben (Kröte, Schlange, Eidechse, Pflug, Wagen mit Zugochsen) ein schönes und lehrreiches Beispiel von Grabsymbolik im bäuerlichen Leben der römischen Provinz dar.

Fr. Wielandt, Ein römisches Goldmedaillon Constantius' II. (S. 309—311):

Vf. macht ein selten schönes Goldmedaillon Constantius' II. (Vs.: FL JUL CONSTANTIUS PERP AUG; Rs.: GLORIA ROMANORUM; Prägeort: RM) bekannt, das auf dem Acker des Gutshofes Münchhöf, Bezirk Stockach, herausgepflügt wurde. Vf. weist von dem Stück (Vs.: Brustbild des Kaisers nach links; Rs.: thronende Konstantinopolis mit Szepter und Nike) nur ein einziges gleichartiges Stück nach (Gnecchi, I Medaglioni Romani I, 1912, 31) und vermutet, daß es als sportula von einem höheren römischen Offizier auf den Germanenzügen Constantius' II. vom Jahre 356 verloren wurde, ein Umstand, der für eine Marschroute über Eschenz (Tasgetium), Singen nach Tuttlingen spräche.

Eckstein.

PERSONALIEN

M. P. Charlesworth †

Martin Percival Charlesworth, Reader in Ancient History in the University of Cambridge, died at Leeds on October 26, 1950, at the age of fifty-five. He first made his name as a historian with his *Trade Routes and Commerce of the Roman Empire* in 1924, a work which has remained of permanent value. Throughout his career his chief interest lay in the Empire of the Julio-Claudians and Flavians, and he advanced the study of economics and civilization in Rome and the provinces, especially Britain, as is well attested by his published Lectures entitled *The Lost Province or the Worth of Britain* (1949). He possessed a penetrating while sympathetic understanding of Roman and provincial ways of thought which was brilliantly displayed in his *Five Men* (1936) and other writings, in particular that on *The Virtues of a Roman Emperor* (British Academy Proceedings 1937). As a political historian he made distinguished contributions to the *Cambridge Ancient History*, of which he was an editor for over ten years. That enterprise owes much to his unobtrusive skill and wide knowledge. Shortly before his death he completed a brief survey of the Roman Empire which is about to be published. He was a Fellow of Jesus College and Fellow and President of St John's College in the University of Cambridge, a Fellow of the British Academy and the Society of Antiquaries and President of the Society for the Promotion of Roman Studies, to which he rendered great services. He was also a Visiting Fellow at Princeton University. In all his scientific work he combined careful and original research, both in literary sources and archaeological material, with much skill in exposition, and he was an inspiring teacher and a most helpful and unselfish colleague. His death at the height of his powers is a grave loss to Ancient History, as it is to the many scholars of many countries whose friendship he had earned and enjoyed.

F. E. A.

A. Stein †

Am 15. November 1950 ist Arthur Stein im 80. Lebensjahr gestorben. Geboren in Wien, studierte er hauptsächlich bei Bormann und Büsinger; dieser regte ihn zu seinen ersten Arbeiten an, doch war es hauptsächlich die Schulung in lateinischer Epigraphik und die Tradition des Mommsenschülers Bormann, die Steins wissenschaftlichen Charakter bestimmten. Nach längeren Jahren im Schuldienst habilitierte er sich 1915 an der Deutschen Universität in Prag; 1918 wurde er außerordentlicher und 1922 ordentlicher Professor. Sein Leben gehörte seiner Forschung. Er genoß hohes Ansehen bei seinen Kollegen und war ein erfolgreicher Lehrer, der die Studenten mit seinem Enthusiasmus ansteckte. Im Jahre 1939 wurde er pensioniert, war 1942—45 im Konzentrationslager Theresienstadt und lebte danach wieder in Prag. Er besaß ungewöhnliche physische und seelische Spannkraft, und nach allem, was er als Siebziger zu erleiden hatte, u. a. auch den Verlust seiner Bücher, kehrte er mit unverminderter Kraft zu seiner Arbeit zurück.

Stein war einer der besten Kenner der lateinischen Inschriften. Literatur bedeutete ihm kaum anderes als weiteres Quellenmaterial, und seine Aufsätze zu Tacitus werden dem größten römischen Historiker nicht immer gerecht. In der Schrift »Die Protokolle des römischen Senats und ihre Bedeutung als Geschichtsquelle für Tacitus« (1905) verfocht Stein die These, daß Tacitus, mindestens für Buch 1—6 der Annalen, die Senatsprotokolle benutzt hat; fast gleichzeitig wurde ein nachgelassener Artikel Mommsens veröffentlicht, der zu im wesentlichen gegenteiligem Ergebnis kam. Die Diskussion ist noch nicht beendet. Mit der kleinen Schrift »Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten

unter Severus Alexander« (1912) beginnt die Reihe exakter Arbeiten, in denen Stein jeweils Teilgebiete der Verwaltung und sozialen Struktur des Kaiserreichs behandelte. Es folgten (neben vielen Aufsätzen und Rezensionen): »Untersuchungen zur Geschichte und Verwaltung Ägyptens unter römischer Herrschaft« (1915), »Römische Reichsbeamte der Provinz Thracia« (1920), »Die Legaten von Moesien« (1940), »Die Reichsbeamten von Dazien« (1944), »Die Praefekten von Ägypten« (1950). Die bedeutendste Leistung dieser Art war »Der römische Ritterstand« (1927), ein Buch, in dem ein gewaltiges Material mit Methodik und Klarheit verarbeitet ist. Obwohl in seinen historischen Folgerungen nicht immer zureichend oder manchmal strittig, wird es für lange Zeit das grundlegende Buch über das wichtige Thema bleiben. Die Methode, mit der Stein immer wieder den kargen Texten der Inschriften Leben gab, ist die der Prosopographie. Durch mehr als 50 Jahre schrieb er zahllose prosopographische Artikel für Pauly-Wissowa. Sein Hauptwerk aber ist die »Prosopographia Imperii Romani«, deren Neubearbeitung die Berliner Akademie ihm und E. Groag anvertraute. Bevor Groag starb, waren drei Bände erschienen; dann setzte Stein das Werk allein fort und konnte kürzlich das Manuskript für den Buchstaben G abliefern; H ist in Reinschrift fast fertig, und reiches Material liegt für die weiteren Teile vor. Es bleibt zu hoffen, daß sich jemand findet, der, selbst wenn er Steins einzigartige Beherrschung der Inschriften nicht besitzen sollte, die PIR. mit gleicher Energie und gleicher Akribie fortführt. *V. E.*

FRANZ ALTHEIM

ATTILA UND DIE HUNNEN

Format 16×23 cm – 1 Karte – 1 vierfarbige Tafel und 16 Kunstdrucktafeln
Umfang 217 Seiten – Ganzleinen mit mehrfarbigem Schutzumschlag DM 25,80

Das Auftreten der Hunnen an der nordchinesischen Grenze im Zeitalter der Han; die Umwandlungen in Kriegswesen, Lebensstil und Kunst, die daraus erwuchsen; die Westwanderung der Hunnen quer durch den eurasischen Kontinent, von der Äußeren Mongolei bis nach Südrußland und in die Theißebene; die Angriffe gegen das ost- und weströmische Reich; die überragende Gestalt Attilas, getragen und geformt von den irrationalen Trieben des Nomadenherrschers; der Versuch, nach der Herrschaft über die spätantike Welt zu greifen; sein Scheitern an einer Völkerkoalition, die die germanisch-romanische Einheit des Abendlandes vorwegnimmt — die Darstellung all dieser Ereignisse würde genügen, Franz Altheims *Attila* zu einem Buch von höchster Gegenwartsbedeutung zu machen.

Es kommt hinzu, daß es Altheim gelang, neue geschichtliche Quellen aufzuspüren. Durch Entzifferung der protobulgarischen Inschriften ist die türkische Sprache und mittelasiatische Herkunft der Hunnen festgelegt, das Bindeglied zwischen ihrer östlichen und westlichen Geschichte gefügt. Darüber hinaus gibt die Einbeziehung nicht nur der turkologischen, sondern auch der geschichtlichen und archäologischen Forschung Bulgariens, Ungarns und Sowjetrußlands der Darstellung Altheims das Gepräge.



VERLAG FÜR KUNST UND WISSENSCHAFT BADEN-BADEN